John Carter Brown.

J L Banks
Paris [redacted].
1834.

[illegible]

MŒURS
DES
SAUVAGES
AMERIQUAINS,
COMPARE'ES AUX MOEURS
DES PREMIERS TEMPS.

Par le P. LAFITAU, *de la Compagnie de Jesus.*

Ouvrage enrichi de Figures en taille-douce.

TOME TROISIE'ME.

A PARIS,

Chez { SAUGRAIN l'aîné, Quay des Augustins, prés la ruë Pavée, à la Fleur de Lys.
CHARLES-ESTIENNE HOCHEREAU, à l'entrée du Quay des Augustins, au Phénix.

MDCCXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

RPJCB

TABLE
DES CHAPITRES
CONTENUS
DANS LE TROISIÉME TOME.

I. OCcupations des hommes dans le Village. pag. 1.

II. *Occupations des femmes.* 57.

III. *De la Guerre.* 146

Fin de la Table du III. Tome.

Approbation du Pere Provincial.

JE soussigné Provincial de la Compagnie de Jesus dans la Province de France, permets au Pere Jos. Fr. Lafitau de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a composé, intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*; lequel Livre a été lû & approuvé par trois Théologiens de nôtre Compagnie, en foy de quoi j'ai signé la présente Permission. A Paris ce 15. May 1722.

PAUL BODIN.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé, *Mœurs des Sauvages Ameriquains, comparées aux Mœurs des premiers temps*, dont on peut permettre l'impression. A Paris le 12. Aoust 1722.

CHERIER.

MŒURS
DES
SAUVAGES
AMERIQUAINS,
COMPARE'ES AUX MOEURS
DES PREMIERS TEMPS.

JOHN CARTER BROWN

Occupations des Hommes dans le Village.

L'HOMME né pour le travail, languit & s'ennuye dans le repos. Il lui faut une occupation ; s'il n'en a point, il en cherche & s'en donne, & souvent au défaut d'une eilleure, il s'en fait une de s'inquiéter, ou 'inquiéter les autres. Cette proposition, qui t assez exactement vraïe de la plûpart des ommes chez les Peuples de l'Europe en qui on remarque beaucoup de vivacité & beauoup d'action, ne l'est pas tout-à-fait tant par

raport aux Sauvages de l'Amérique. Ceux-ci se font un honneur de leur oisiveté; La paresse, l'indolence, la fainéantise sont dans leur goût & dans le fonds de leur caractére : de sorte que n'ayant ni sciences ni métiers, n'ayant plus d'ailleurs, ou presque plus les exercices réglés du temps passé qui pouvoient les tenir en haleine, ils sont les gens du monde les plus desœuvrez; & si l'on en excepte certaines petites choses qui ne leur demandent pas beaucoup de temps, moins encore de sujetion & d'application, ils sont presque toûjours les bras croisez, ne faisant autre chose que tenir des Assemblées, chanter, manger, joüer, dormir, & ne rien faire.

Quelque dure que fût la vie des Lacedémoniens & des Crétois, & quelque précaution qu'eussent pris les Législateurs de ces Républiques, on peut dire neanmoins que n'ayant que la guerre pour objet, & ayant banni de chez eux les Arts, l'Etude des Sciences, leur vie étoit proprement une vie oisive & paresseuse, laquelle fit donner à ces derniers, par un Poëte dont parle S. Paul, * le terme injurieux de *Ventres Pigri*, qui donne en deux mots une idée parfaite de cette fainéantise, ou ils étoient tombez, sur-tout aprés que s'étant relâchez de la rigueur de leur premiére discipline, ils se laissérent entiérement énerver par la mollesse.

Les occupations de leur compétence les plus laborieuses sont, de dresser les palissades de leurs Forts, de faire ou de réparer leurs Cabanes, de préparer les peaux dont ils font leur vétemens, de travailler à quelques petits meubles domestiques, de mettre en état leurs équipages de Guerre, de Chasse ou de Pê-

* D. Paul. ad Tit. cap. 1. v. 12.

che, enfin de s'orner, & de se mettre sur leur propre.

Des Villages.

Ils choisissent assez bien l'emplacement de leurs Villages. Ils les situent, autant qu'ils peuvent, au milieu des meilleures Terres sur quelque petite éminence, qui leur donne vûë sur la Campagne, de peur d'être surpris, & au bord de quelque ruisseau, qui, s'il est possible, serpente à l'entour, & fasse comme un fossé naturel aux Fortifications que l'Art peut ajoûter à un terrain, lequel se défende par lui-même. Ils ménagent au centre de leurs Villages une place assez grande pour y tenir les assemblées: Les Cabanes y sont assez serrées les unes contre les autres, ce qui les expose à un danger continuel du feu, la matiére en étant aussi combustible qu'elle l'est: Leurs ruës sont peu allignées, chacun bâtissant où le sol lui paroît plus propre & moins pierreux.

Les Villages les plus exposez à l'Ennemi, sont fortifiez d'une Palissade de quinze à vingt pieds de haut, & composée d'un triple rang de pieux, dont ceux du milieu sont plantez droits & perpendiculairement, les autres sont croisez & entrelacez en maniére de chevaux de frise, & doublez par-tout de grandes & fortes écorces à la hauteur de dix ou douze pieds. Ils pratiquent en dedans le long de cette palissade, une espéce de banquette ou de chemin des ronces fait avec des arbres couchez en travers, tout joignant la palissade, & qui portent sur de grosses fourchettes de bois fichées en terre, ils y ménagent de distance en distance des Redoutes ou des Guéri-

tes qu'ils rempliſſent en temps de Guerre de pierres pour ſe défendre de l'eſcalade, & d'eau pour éteindre le feu. On y monte par des troncs d'arbres entaillez par degrez qui leur ſervent d'échelle, la paliſſade a auſſi ſes ouvertures pratiquées en guiſe de creneaux.

La nature du terrain détermine la figure de leur enceinte. Il y en a de Polygones; mais le plus grand nombre ſont de figure ronde & ſphérique, comme l'étoient la plûpart des Villes anciennes. La paliſſade n'a qu'une iſſuë par une porte étroite, & placée de biais qui ferme avec des barres de traverſe, & par où l'on eſt contraint de paſſer de côté. Ils ont ſoin auſſi de laiſſer un aſſez grand chemin entre la paliſſade & les Cabanes. Ces Villages ſont peu fournis, & les plus gros n'ont gueres au-deſſus de cent Cabanes, d'un, de trois, de cinq, ou même de ſept feux, dans leſquelles il y a quelquefois pluſieurs ménages.

Les Sauvages de l'une & de l'autre Amérique ſe fortifient à peu prés de la même maniére; mais il eſt moins ordinaire à ceux de la Méridionale, & généralement aux Peuples errans de recourir à ces ſortes de fortifications, à moins qu'ils ne ſoient actuellement en guerre, & qu'ils ne ſoient fort expoſez aux inſultes de leurs ennemis.

Des Cabanes.

Les Cabanes de toutes ces Nations ſont encore aujourd'hui la montre de la pauvreté & de la frugalité des hommes nez dans l'enfance du Monde; & ſi l'on en excepte les habitans du Pérou & du Mexique, qui bâtiſſoient de petites maiſons de pierre, où il n'y avoit n

magnificence, ni art, ni commodité, & quelques autres Peuples de leur voisinage, qui font à leurs demeures un enduit de chaux ou de ciment assez passable, tout le reste des Nations sauvages n'a que de misérables cases ou chaumiéres, connuës dans l'Antiquité sous le nom de *Maparia* ou *Tuguria*, lesquelles sont toutes propres à donner une idée parfaite de la misére.

Les Auteurs nous peignent les premiers Hommes, comme n'ayant pour toute retraite que les troncs des rochers ou le creux des arbres. Qu'ont ajoûté à cette premiére barbarie les Peuples du Nord de l'Amérique, & ceux du Sud qui habitent dans les Païs sujets à être noyez par de fréquentes inondations? Les Eskimaux, les Sauvages du Détroit de Davis, de la Nouvelle-Zemble & les Californiens, se retirent dans des Cavernes que la nature leur a préparées pour leur en épargner la peine, ou en font d'artificielles dans lesquelles ils passent un hyver fort long presque sans en sortir: peu différens des bêtes qui se creusent des Tanniéres: au lieu que pendant l'Eté ils couchent en pleine campagne sous les arbres, ou tout au plus sous quelques Cabanages faits de peaux de Loup Marin. Il faut qu'ils soient bien endurcis & bien faits aux injures de l'air pour pouvoir vivre de la sorte dans des climats aussi rigoureux. Sur les bords de l'Orénoque, du fleuve des Amazones & en quelques autres endroits, on voit des Villages en l'air au milieu des Palus & des Marécages. Il s'éleve dans ces Païs noyez des palmes d'une hauteur prodigieuse qui croissent fort prés les unes des autres. C'est sur ces palmes que les Naturels du païs construisent leurs habitations. Ils lient ces ar-

bres l'un à l'autre par des poutres tranfverfales & édifient fur ce plancher élevé de vingt à trente pieds de terre, des demeures qui femblent plûtôt être faites pour des Vautours, que pour des hommes. C'eft un plaifir, diton, de voir avec quelle adreffe les femmes chargées de leurs enfans & de leur bagage domeftique, montent par des troncs groffiérement écôtez dans ces efpeces de nids. Ce n'eft pas feulement contre les inondations que ces Peuples prétendent fe garantir par des azyles auffi extraordinaires. Ils fe mettent par-là à couvert contre les incurfions fubites de leurs ennemis, contre les furprifes des Crocodiles & des Tygres, & contre l'incommodité des Maringuoins ou Coufine, lefquels ne peuvent pas s'élever fi haut, & leur deviendroient infupportables fans cette précaution. Les Conquerans de la Nouvelle-Efpagne trouvérent des Nations nombreufes logées de cette forte, lefquelles leur donnérent bien de la peine à vaincre, & leur firent périr beaucoup de monde. * Il y a encore en Afrique, vers les Côtes de Guinée, un des anciens Peuples Atlantiques, nommé les *Vétérés*, dont les Villages font ainfi bâtis en l'air fur des pilotis au milieu des eaux.

Les Nations errantes comme les Algonquines, n'étant pas long-temps dans un même endroit, fe contentent de faire des Huttes extrêmement baffes, ou pêle-même avec le grand nombre de Chiens qu'elles nourriffent, elles font dans le centre de la mal-propreté & de l'incommodité. Les Nations fédentaires ont des logemens un peu plus fpatieux & plus folides.

Les maifons des premiers Egyptiens étoient

* *Loyer, Rélation du Voyage d'Iffini, p. 118.*

bâties de cannes & de roſeaux, * ſelon Diodore de Sicile. † Pline dit la même choſe des Peuples Hyperboréens. Les cannes, les roſeaux, les bois, & les feüilles de Palmiſte & de Latanier, les écorces d'Orme & de Bouleau, ſont aujourd'hui la matiére de celle des Sauvages.

Quant à leur forme, quelques-unes ſont rondes, comme les Tabernacles ou les Tentes des Anciens, comme les Tours des Moſynœciens, des Tyrrhéniens & des Gaulois Pariſiens. Telles ſont les Cabanes des Peuples de la Floride, des Nathez à la Louiſiane, & de pluſieurs autres Peuples.

¶ Les Carbets & les Caſes des Caraïbes ſont ovales. Le Carbet ou Caſe commune a environ ſoixante à quatre-vingt Pieds de longueur, § & eſt composé de grandes fourches hautes de dix-huit à vingt pieds. Ils poſent ſur ces fourches un Latanier **, ou un

* *Diodor. Sic. Lib. 1. cap. 7.*

† *Plinius, Lib. 16, cap. 36.*

¶ *Du Tertre, Traité 7. c. 1. §. 10.*

§. *Rochefort, Hiſt. Morale des Antilles, chap. 15.*

** Le Latanier eſt une eſpece de Palmiſte ; il ſort d'une groſſe motte de racines ; il n'eſt gueres jamais plus gros que la jambe il eſt preſque par-tout égal & ſe leve droit, comme une fléche, quelquefois juſques à la hauteur de 40. à 50. pieds. Il a tout autour un doigt d'épaiſſeur d'un bois dur comme du fer, & tout le reſte eſt filaſſeux comme le cœur des Palmiſtes ; au lieu de branches, il n'a que de longues feüilles, qui étant épanoüies, ſont rondes par le haut, & plicées par le bas à la façon d'un évantail. Elles ſont attachées à de grandes queuës, leſquelles ſortent de certains filemens qui entourent le corps de l'arbre comme une groſſe toile rouſſe & fort claire ; ces feüilles étant liez par petits faiſceaux, ſervent à couvrir les caſes, & la peau qu'on enléve de deſſus les queuës, eſt propre à faire des cribles, des paniers & pluſieurs autres petites curioſités que les Sauvages tiennent entre leurs meubles les plus prétieux. Ils font auſſi du bois de cet arbre, des arcs, des maſſuës dont ils ſe ſervent au lieu d'épée, des zagayes qui ſont de petites lances ai-

autre arbre fort droit qui ſert de faîte, ſur lequel ils ajuſtent des Chevrons, qui touchent jusqu'à terre des deux côtez. Ils le couvrent de feüilles de Latanier, de roſeaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qu'ils ſçavent enlacer les unes dans les autres ſi proprement, qu'ils y ſont bien à couvert des pluïes & des autres injures du temps. Mais comme les Carbets ne reçoivent de jour que par la Porte, laquelle eſt ſi baſſe qu'on ne peut gueres y entrer ſans ſe courber, il y fait ordinairement fort obſcur & on doit y être trés-incommodé de la fumée des feux que chacun a ſoin d'entretenir ſous ſon Hamac. Les Caſes particuliéres ſont de la même forme que le Carbet. Les femmes qui les habitent, y entretiennent une grande propreté, & ont ſoin de les balayer ſouvent; les jeunes gens ont auſſi le ſoin de balayer le Carbet, & de le tenir propre. * Le Pere du Tertre dit que dans le Carbet, outre la porte commune, il y en a une autre particuliére plus petite, par laquelle aucun des Sauvages ne paſſe, & n'oſeroit même paſſer. Ils prétendent qu'elle eſt deſtinée pour les eſprits, lorſqu'ils ſont appellez par leurs Boyez ou Devins dans leurs évocations magiques.

Les Cabanes des Bréſiliens ſont faites en forme de berceau, & de même matiére que celles des Caraïbes; Elles ſont fort longues; cinq ou ſix Cabanes compoſent un gros Village. Il eſt vrai que dans chaque Cabane il y a jusqu'à ſoixante & quatre-vingt perſonnes partagées en différens ménages.

guës qu'ils dardent avec la main contre leurs ennemis, & ils en muniſſent la pointe de leurs fléches, qui ſont par ce moyen auſſi pénétrantes que ſi elles étoient d'acier.

* *Du Tertre, loc. citat.*

Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on a donné aux Iroquois le nom d'*Hotinnonſionni* ou de *Faiſeurs de Cabanes* : ce ſont en effet ceux de toute l'Amérique qui ſont logez le plus commodément. Cependant ce nom ne leur convient pas tellement, qu'il ne pût être appliqué aux Hurons & à quelques autres de leurs Voiſins, qui ont pris d'eux la même maniére de ſe bâtir.

Cabanes Iroquoiſes.

Ces Cabanes ſont auſſi en forme de tonnelle ou de berceau de jardin ; elles ſont larges de cinq ou ſix braſſes, haute à proportion, & longues ſelon la quantité des feux. Chaque feu emporte vingt ou vingt-cinq pieds de plus ſur la longueur de celles qui n'en ont qu'un, leſquelles n'excédent point le nombre de trente ou quarante pieds ; chacune de ces Cabanes porte ſur quatre poteaux par chaque feu, qui ſont comme la baſe & le ſoûtien de tout l'Edifice. On plante dans toute la circonférence, c'eſt-à-dire, dans toute la longueur des deux côtez, & aux deux pignons, des piquets pour aſſujettir les écorces d'Orme qui en font les murailles, & qui y ſont liées avec des bandes faites de la Tunique intérieure, ou de la ſeconde écorce du bois blanc. Le quarré étant élevé, on fait le ceintre avec des perches courbées en arc, qu'on couvre auſſi d'écorces longues d'une braſſe, & larges d'un pied ou de quinze pouces. Ces écorces enjambent l'une ſur l'autre comme l'ardoiſe. On les aſſujettit en dehors avec de nouvelles perches, ſemblables à celles qui forment le ceintre en dedans, & on les fortifie encore par de longues

piéces de jeunes arbres fendus en deux, qui régnent dans toute la longueur de la Cabane de bout en bout, & qui sont soûtenuës aux extrémitez du toit, sur les côtez, ou sur les aîles, par des bois coupez en crochet, qui sont disposez pour cet effet de distance en distance.

Les écorces se préparent de longue main; on les enleve des arbres qu'on cerne lorsqu'ils sont en séve, parce qu'alors ils se dépoüillent mieux; & aprés leur avoir ôté leur superficie extérieure, laquelle est trop raboteuse, on les gêne les unes sur les autres, afin qu'elles ne prennent pas un mauvais pli, & on les laisse ainsi sécher. On prépare de la même maniére les perches & les bois nécessaires à la construction de l'Edifice; & quand le tems est venu de mettre la main à l'œuvre, on invite la jeunesse du Village, à qui l'on fait festin pour l'encourager, & en moins d'un ou de deux jours tout l'ouvrage est sur pied, plûtôt par la multitude des mains qui y travaillent, que par la diligence des Travaillans.

Aprés que le Corps du Bâtiment est achevé, les particuliers qui y ont intérêt, travaillent ensuite à leur aise à l'embellir par le dedans & à y faire les compartimens nécessaires, selon leurs usages & leurs besoins. La place du milieu est toûjours celle du foyer, dont la fumée s'élevant s'exhale par une ouverture pratiquée au sommet de la Cabane dans le lieu qui y répond, & qui sert aussi à y donner du jour. Ces Edifices n'ayant point de fenêtres, ne sont éclairez que par le haut de la même maniére que le célébre Temple de la Rotonde bâti par Agrippa, qui se voit encore en entier à Rome.

Cette ouverture ſe ferme par une ou deux écorces ambulantes qu'on fait avancer ou retirer, comme on le juge à propos, dans le tems des grandes pluyes, ou de certains vents qui feroient refouler la fumée dans les Cabanes, & les rendroient trés-incommodes. Je parle ſeulement ici des Cabanes conſtruites ſelon la forme Iroquoiſe ; car celles qui ſont bâties en rond & en maniére de Glaciére, n'ont pas même d'ouverture par le haut ; de ſorte qu'elles ſont & beaucoup plus obſcures, & qu'on y eſt beaucoup plus en proye à la fumée.

Le long des feux, de chaque côté, régne une Eſtrade de douze à treize pieds en longueur ſur cinq ou ſix de profondeur, & autant à peu-prés de haut. Ces Eſtrades fermées de toutes parts, excepté du côté du feu, leur ſervent de lit & de ſiéges pour s'aſſeoir, ils étendent ſur les écorces qui en font le plancher des Nattes de jonc & des peaux de fourrure. Sur cette couche, qui n'eſt guére propre à entretenir la molleſſe ou la fainéantiſe, ils s'étendent ſans autre façon envelopez dans les mêmes couvertures qu'ils portent ſur eux durant le jour. Ils ne ſçavent pour la plûpart ce que c'eſt que ſe ſervir d'oreiller. Quelques-uns néanmoins, depuis qu'ils ont vû la maniére Françoiſe, en font un d'un morceau de bois ou d'une natte roulée. Les plus délicats en uſent qui ſont faits de cuir fournis de poil de Cerf ou d'Orignal ; mais en peu de tems ils ſont ſi gras, ſi ſales, & font tant d'horreur à voir, qu'il n'y a que des gens auſſi mal propres que les Sauvages, qui puiſſent s'en accommoder.

Le fonds de l'Eſtrade ſur lequel on couche, eſt élevé à un pied de terre tout au plus,

ils lui donnent cette élévation pour n'être pas incommodez de l'humidité, & ils ne lui en donnent pas davantage, pour éviter d'autre part l'incommodité de la fumée, qui est insupportable dans les Cabanes quand on s'y tient debout, & qu'on y est un peu exhaussé.

Les écorces qui ferment les Estrades pardessus, & qui font le Ciel du lit, leur tiennent lieu d'Armoires & de garde-manger, où ils mettent sous les yeux de tout le monde leurs plats & tous les petits ustenciles de leur ménage. Entre les Estrades sont placées de grandes caisses d'écorce, en forme de Tonnes & hautes de cinq à six pieds, où ils mettent leur bled lorsqu'il est égrené.

Au lieu de ces Estrades, les Sauvages Méridionaux se servent de lits suspendus qu'on nomme Hamacs, & qui sont un tissu de coton ou de fil d'écorce d'Arbre travaillé fort proprement. Ils les attachent aux principaux pilliers de leurs Carbets, ou bien à des Arbres lorsqu'ils sont en voïage. On y est couché trés-commodément, & il y a du plaisir d'y être en plein air à l'ombre sous des feüillages pendant la grande chaleur du jour. Les Caraïbes ne les quittent guére & y passent une grande partie du tems à ne penser à rien. Ceux qui n'ont point de Hamac se font une autre sorte de lit qu'on apelle Cabane, ce sont plusieurs bâtons en quarré posez de long & en travers, sur lesquels on met quantité de feüilles de Balisier & de Bananier. Ils sont aussi suspendus par les quatre coins & soûtenus par des cordes faites de racine ou d'écorce d'Arbre.

Les Cabanes Iroquoises ont issuë des deux côtés. A chaque bout il y a une espéce de tambour ou de petit apartement séparé, & un vestibule extérieur.

Ils font dans ces tambours, auſſi-bien que dans l'entre-deux des Eſtrades qui ſont libres, de petits Cabinets des deux côtés où ils mettent leurs Nattes pour les jeunes gens quand la famille eſt nombreuſe, ou pour s'en ſervir eux-mêmes dans les temps où le voiſinage du feu ne leur eſt plus ſi néceſſaire. Ces Cabinets ſont élevés de trois à quatre pieds pour le garantir de l'importunité des puces, par-deſſous ils mettent la proviſion de leur petit bois.

Leur veſtibule extérieur ſe ferme en Hyver avec des écorces, & leur ſert de bucher pour le gros bois; mais en Eſté ils l'ouvrent de tous côtés pour prendre le frais, pluſieurs mettent pendant les grandes chaleurs leurs Nattes ſur le toit de ces veſtibules, lequel eſt plat & n'eſt pas ſi exhauſſé que leurs Cabanes. Ils couchent ainſi à l'air ſans ſe mettre en peine du ſerain.

Quoi qu'on puiſſe aller & venir dans les Cabanes le long des feux des deux côtés entre le foyer & les Nattes, ce n'eſt pourtant point un lieu commode pour ſe promener; auſſi le Sauvage quelque part où il ſoit, à moins qu'il ne ſoit actuellement en route, eſt toûjours aſſis ou couché, & ne ſe proméne jamais. Ils ſont même auſſi ſurpris de voir les Européens aller & venir toûjours ſur leurs mêmes pas, que l'étoient les Peuples d'Eſpagne dont parle ¶ Strabon, leſquels voïant quelques Centurions de l'Armée Romaine ſe promener de cette maniére, crurent qu'ils avoient perdu l'eſprit, & s'offrirent à eux pour les conduire dans leurs Cabanes. Car ils croyoient, ou qu'il falloit ſe tenir tranquillement aſſis dans ſa tente, ou qu'il falloit avoir envie de ſe battre.

¶ *Strabon, l. 3. p. 112.*

Les portes des Cabanes sont des écorces mobiles & suspenduës en dehors par en haut. Point de clef ni de serrure. Au tems passé rien ne fermoit chez les Sauvages. Quand ils alloient pour long-tems en campagne, ils se contentoient d'arrêter leurs portes avec des traverses de bois, pour les défendre contre les chiens du Village. Pendant tous les siécles qui nous ont précédé, ils ont vécu dans une grande sécurité, & sans beaucoup de défiance les uns des autres, les plus soupçonneux portoient leurs meubles les plus précieux chez leurs amis, ou les ensévelissoient dans des trous faits exprés sous leurs Nattes, ou dans quelque lieu inconnu de leur Cabane. Quelques-uns ont maintenant des coffres ou de petites cassettes, d'autres fortifient leurs Cabanes par les pignons avec des planches grossiérement faites, & y mettent des portes de bois avec des serrures qu'ils achettent des Européens, dont le voisinage leur a souvent appris à leurs dépens, que ce qu'ils avoient fermé n'étoit pas toûjours en sûreté.

Ils doublent leurs portes pour se garantir du froid & de la fumée; & ils en font comme une seconde avec des couvertures de peau ou de laine. Dans les froids communs & ordinaires leurs Cabanes sont assez chaudes, mais quand le vent de Nord-Oüest tire, & qu'il fait un de ces tems rigoureux du Canada qui dure des sept à huit jours de suite à faire fendre les pierres, alors le froid y ayant pénétré, je ne sçais comment ils peuvent y durer, étant aussi peu couverts qu'ils le sont, sur-tout ceux qui couchent loin des feux. Pendant l'Eté elles sont assez fraîches, mais pleines de puces & de punaises, elles sont

aussi trés-puantes quand ils y font sécher leur poisson à la fumée.

* Les maisons des Lacédémoniens n'étoient sans doute, ni plus magnifiques ni plus commodes, leur Législateur leur ayant ordonné de ne les faire que de bois, & de n'employer que la Hache pour la construction de tout l'Ouvrage, & tout au plus la scie pour en faire les portes. Il n'avoit pas voulu leur permettre de se servir d'aucun autre instrument, ni d'aucune autre matiére qui eût pû dans la suite tenter les particuliers d'affecter de se distinguer du commun, par des Ouvrages plus solides & travaillez avec plus de propreté. Il en avoit apprehendé une émulation, laquelle donnant entrée au luxe & à la magnificence, les eût fait sortir de cet état de médiocrité & d'égalité qu'il avoit jugé seul capable de maintenir la République dans cet état florissant, d'où déchoient les Empires qui paroissent le mieux affermis, lorsque les particuliers sortent des bornes de la modestie.

Des Habillemens.

Nos premiers péres ne s'apperçurent de leur nudité qu'aprés le peché. Ils en furent choqués eux-mêmes ; mais † ils ne firent que pourvoir alors à la bienséance, par quelques feüillages ¶ qui ne servoient qu'à cacher ce qui pouvoit blesser la pudeur sans les garantir de la rigueur des saisons. Dieu leur fit ensuite des Tuniques de peaux, dit l'Ecriture. Adam & Eve inspirérent sans doute à leurs enfans de s'en couvrir à leur exemple, & d'avoir ce respect les uns pour les

* *Plutarch. in Lycurgo.* † *Gen. cap. 3. v. 7.* ¶ *Ibid. v. 21.*

autres, qui ne les exposât pas à ressentir la même honte qu'ils avoient eûë lorsque leurs yeux furent désillés aprés leur crime. Mais il ne paroît pas que leurs ordres ou leurs conseils ayent été généralement suivis. Quelques Nations des plus grossiéres, sur-tout celles qui habitoient les climats les plus chauds, persévérérent dans une nudité entiére ou presque entiére. Quelques autres ne se couvrirent pas mieux que les premiers hommes au premier moment de leur confusion, n'employant que des feüilles, des porcelaines, des écorces & quelques tissus legers. Le plus grand nombre crût qu'il suffisoit de dérober à la vûë ce qui pouvoit blesser la modestie, soit qu'ils négligeassent par paresse ou faute d'industrie pour subvenir à leur néceſſité, soit qu'accoutumés dés leur bas âge aux injures de l'air, ils ne pensassent pas avoir besoin des secours qu'on s'est procuré depuis contre l'inclémence des Saisons. Cela paroîtroit sans doute surprenant & peu croïable, si nous n'avions encore quantité de peuples entiérement ou presque tout nuds, dans des climats assés rigides, lesquels nous obligent de croire ce qui seroit contre la vraisemblance, s'il n'étoit justifié & vérifié par leur exemple.

Ceux donc qui dans les commencemens s'habillérent le mieux, furent ceux qui se servirent des dépoüilles des animaux, qu'ils avoient pris dans leurs Troupeaux, ou qu'ils avoient tués à la Chasse. Ce fut-là longtemps le Manteau Royal des Princes, & l'ornement des Héros. Hercule n'étoit paré que de la peau du Lion * de Némée : l'un des Argonautes suivant Jason pour avoir

* Apollodor. l. 2.

20.

part à l'expédition de Colchos, court vers
e Rivage, † & arrive couvert d'une belle
peau de Taureau qui luy descendoit jusques
ux Talons : Acestes en Sicile vient au de-
ant d'Enée qui abordoit sur ses Terres,
abillé d'une belle peau d'Ours de Lybie,
tenant à la main son Arc & ses fléches :
acchus & sa suite n'avoient pour toutes
arures que les peaux des Chévres sauvages,
u bien des Tigres, des Panthéres, & des
éopards qu'on a depuis attelez à son Char,
ont l'invention est sans doute beaucoup
ostérieure à son temps.

On ne peut presque point douter que ce
e soit à ces sortes de vétemens, que les
aunes & les Satyres doivent leur forme.
es espéces d'hommes extraordinaires avec
s cornes à la tête, des pieds de chévre &
s queuës pendantes par derriere n'ont
en de réel, & ne doivent leur existence
'à l'imagination des Poëtes, aux expres-
ns Hiéroglyphiques des premiers temps,
à l'ignorance des siécles postérieurs, qui
t ainsi défiguré des hommes véritables,
quels étoient sans doute moins bêtes que
ux qui les ont crus tels.

Les peuples de la suite de Bacchus, c'est à-
e les hommes des premiers temps, se
uvroient de la peau des animaux, & sur-
t des Chevreüils. Ils en attachoient les
nes à leur tête, comme un ornement que
vû moi-même sur celles de nos Sauvages.
noüoient ces peaux sur leurs poîtrines
c les pattes de devant, & laissoient pen-
celles de derriere avec la queuë. Cette
niére d'habillement aura donné lieu aux
ëtes, de nous en faire une peinture allé-

† *Apoll. Rh. l. 1. v. 321.*

gorique, de la même maniére qu'ils en ont évidemment fait une des Centaures, pour nous déſigner les peuples qui trouvérent les premiers la méthode de dompter les Chevaux, & de les rendre dociles au frein. Ces Poëtes n'ont jamais crû qu'il y ait eû une eſpéce de gens moitié Hommes & moitié Chevaux, ou bien moitié Hommes & moitié Chévres. Mais le genre d'écrire & le goût même des premiers ſiécles, donnant dans les alluſions & les figures Emblématiques, ils prenoient plaiſir à envelopper tout ce qu'ils avoient à dire ſous des idées fabuleuſes qui étoient comme autant d'énigmes que comprenoient fort bien ceux à qui ils parloient, mais que n'ont pas aſſez compris ceux qui ſont venus trop tard aprés eux.

* Diodore de Sicile parlant du Dieu Anubis, qui étoit adoré en Egypte ſous la forme d'un Chien & de Macédon lequel étoit auſſi honoré ſous la figure d'un Loup, dit que le premier étoit un grand Capitaine, † dont l'habillement étoit la dépoüille d'un chien, & le ſecond un autre guerrier célébre qui étoit vétu de la peau d'un Loup. Le même Auteur aſſure la même choſe, que je viens de dire, au ſujet des Centaures. On trouve dans les anciens Monumens des figures d'Anubis avec la tête d'un Chien, ou bien avec la tête d'un homme couvert de la peau d'un Chien: de Jupiter Ammon ſous la forme d'un Bélier, ou bien avec une tête de Bélier ſur le corps d'un Homme, ou ſimplement avec des cornes de Bélier, & avec

* *Diod. Sic. lib. 1. p. 11.*
† *Idem, lib. 4. p. 182.*

la seule dépoüille d'une tête de Bélier. Il en est de même d'Isis & des autres Divinités Egyptiens.

Les Cornes étoient anciennement, la marque de la puissance, de la force, & de l'autorité souveraine. Plusieurs témoignages de la sainte Ecriture & de la Théologie payenne, nous prouvent incontestablement que c'étoit-là l'idée commune de l'antiquité. Les cornes des Divinités des Rois Orientaux & des Césars, lesquels ont voulu être ainsi réprésentés, n'ont point d'autre signification, & sans remonter si haut; les cornes des Cimiers des Ducs de Bretagne & de plusieurs familles d'Allemagne font voir, qu'il n'y a pas encore long-temps, qu'on pensoit en Europe, comme ont pensé les Anciens, & comme on pense encore aujourd'hui en Amérique, en particulier chez les Iroquois, ou le terme *Gannagaronni* verbe relatif; formé sur celui d'*Onnagara*, qui veut dire une corne, signifie élever quelqu'un & le rendre considérable.

Le Théatre des Grecs & des Romains avoit conservé jusques dans les derniers temps, l'habillement des Satyres dans sa simplicité Antique, & la Robe qu'on appelloit *Satyrica*, n'étoit qu'une peau de Chevreüil ou de Léopard, qu'on nommoit *Pellis Hinnulei, Isale, Trage, Pardalis, Chlamis Florida, Purpureum Pallium, Venabulum Dionysiacum*. Le *Syrma* des Piéces Théatrales étoit aussi un long Manteau de fourrures, l'ornement des Rois Barbares, qui nous est encore représenté par le Manteau Royal des Têtes Couronnées, lequel est bordé & fourré d'Hermines.

En Europe, en Asie, en Afrique, plusieurs

Nation n'ont point eu abſolument d'autres vétemens pendant pluſieurs ſiécles. Au temps de Créſus, * un Lydien nommé Sandanis s'attira l'indignation de ce Prince, pour luy avoir donné un conſeil plein de ſageſſe, mais qui étoit contraire à ſon ambition. Car pour le détourner de faire la guerre aux Perſes, leſquels vivoient alors comme des Sauvages : » Vous allez, luy dit-il, Grand » Roy, faire la guerre à des peuples, qui » n'ont pour tout vétement que des Brayers » de cuir, & quelques peaux dont ils ſe » couvrent : qui vivant dans des païs ſte- » riles, ne ſe nouriſſent pas de ce qu'ils » voudroient manger, mais de ce qu'ils » peuvent attraper : qui n'ont point l'uſage » du vin, & ne connoiſſent que l'eau pour » toute boiſſon. Enfin qui n'ayant rien de » bon, ne vous offrent rien que vous puiſ- » ſiez gagner, ſi vous êtes aſſés heureux pour » les vaincre, au lieu que vous devez faire » réflexion, que vous avez infiniment à » perdre, ſi vous avez le malheur d'être » vaincu.

† Tacite fait foy, que les Germains n'avoient point d'autres vétemens que des fourrures. Hérodote l'aſſûre des Afriquains, Varron des Gétules & des Sardes, Virgile des Peuples de Scythie & de Thrace, Arrien de ceux de l'Inde, & Diodore de Sicile le rapporte auſſi des Egyptiens.

¶ Aprés même qu'on eut trouvé l'uſage des Toiles & des Etoffes, on ne laiſſa pas de ſe ſervir encore des Fourrures pendant un

* *Herodor. lib. 1. n. 71.*

† *Tacit. de Morib. Germ. Herodot. Lib. 4. n. 189. Virgil. Lib. 2. Georg. Varro. Lib. 2 Rei Ruſt. Arrian. Lib. 8. Diod. Sic.*

¶ *Lib. 1. cap. 7. Vide de his Tiraquellum, In Notis in Lib. 5 Gen. Dier. Alex. ab Alexand.*

trés long-tems, chez les Peuples qui travailloient le Chanvre, le Lin & les Soyes. Homére nous répresente par tout ses Héros, vétus de peaux de Lion, d'Ours, de Loup, de Chevreüil, &c. * Il n'est pas jusques à Paris, Alexandre, dont il fait un Damoiseau, lequel n'a pour tout ornement qu'une peau de Léopard. Cependant Héléne, Pénélope, & les autres Dames Grecques & Troyennes sçavoient fort bien travailler à l'éguille.

On avoit trouvé dés les premiers temps, le secret de rendre fléxibles & maniables ces peaux, lesquelles sans préparation doivent durcir, se rétrecir & devenir inutiles. On laissoit le poil des Bêtes dont la toison est douce & chaude, & on dépoüilloit entierement des deux côtés, celles dont le poil est dur & peu fléxible. On leur donnoit outre cela quelque ornement, soit dans la maniere dont on les tailloit, soit dans les figures qu'on y traçoit, soit dans les couleurs qu'on y mettoit.

Les Peuples de Lybie paroissent avoir été des premiers, qui ont mis cet Art en usage. C'est ce qu'Hérodote nous fait connoître par ces paroles. „ Les Grecs ont pris des Lybiens Numides l'habit & les Egides des „ Statuës de Minerve, avec cette différence, qu'aux Egées des femmes Lybiennes, les franges pendantes ne sont point „ des Serpens, mais de simples courroyes, „ quant au reste elles sont faites sur le même modéle, & le Nom même témoigne, „ que l'habit des Simulachres de Minerve „ est venu des Lybiens, car les femmes de „ Lybie mettent par-dessus leurs vétemens

* *Homer, Iliad, 3.*

„ des Egées c'eſt-à-dire, des peaux de Ché-
„ vres courroyées, qui ont de la frange,
„ & qui ſont teintes en rouge. C'eſt de
„ ces Egées, c'eſt-à-dire, de ces peaux de
„ Chevre dépoüillées de leur poil, que les
„ Grecs on pris le Nom d'Egides.

Du Ryer s'eſt embarraſſé dans ſa traduction en expliquant le mot Egide par celui de Bouclier. Car quoique l'uſage ait conſacré ce terme pour ſignifier le Bouclier de Pallas, & qu'on lui ait donné ce nom en effet, parce que les Boucliers des Anciens étoient couverts de peaux de Bouc, ou de quelque autre animal, dont le cuir fut encore plus fort, il n'y a néanmoins nul terme dans le Grec qui ſignifie un Bouclier, & il n'en eſt nullement queſtion en cet endroit, mais ſeulement de la Robe qu'on mettoit ſur les autres habits des Statuës de Minerve. Ce qui eſt évidemment expliqué, par la deſcription que fait Hérodote de l'habillement des femmes de Lybie, qu'il dit être abſolument ſemblable à celui dont on couvroit les Simulachres de Pallas, avec cette unique exception, que les habits des femmes de Lybie n'avoient point de Serpens ou de figures de ſerpens pendantes: mais ſeulement des franges & des courroyes de cuir.

On pourroit dire peut-être, que le mot *Egide*, ſignifie un Bouclier en cet endroit, parce que dans les temps les plus reculés, la Robe, dont les hommes ſe ſervoient pour ſe couvrir leur ſervoit auſſi de Bouclier, ce que je ne nie pas. Car en effet, *Apollonius de Rhodes nous répréſente Ancée l'un des Argonautes, qui armant ſa main droite d'une Hache, & ſe couvrant avec le bras gauche de la peau d'un

* *Apoll. Rhod. Lib. 2. ver. 118.*

Ours noir & horrible, s'élance plein de colére pour combattre les Bébryciens, mais ce n'eſt pas ce qu'on entend par un Bouclier ordinaire.

Les Carthaginois avoient apris des Phéniciens la maniére de préparer ces cuirs, & le ſçavant M. † Huet prétend, que c'eſt par les uns & par les autres, que s'eſt perpétué l'art de faire les beaux Maroquins qui nous viennent d'Afrique & du Levant, & qui ſont aujourd'huy d'un ſi grand commerce.

Puiſque tous les Scythes étoient auſſi habillés de peaux, il n'eſt pas ſurprenant, que les Parthes & les Nations du Pont, dont le Païs étoit compris dans ces vaſtes régions de la Scythie, fuſſent de ſix excellens ouvriers en cuir. Les Romains les aïant ſoûmis à leur Empire, Auguſte leur aſſigna ſept Maiſons à Rome dans la douziéme région, où étoit la Piſcine publique, & les Empereurs voulurent avoir toûjours depuis des ouvriers Parthes de Nation, ou qui préparaſſent les cuirs à la façon des Parthes.

Le plus grand commerce de l'Aſſyrie ſe faiſoit de ces ſortes de peaux, diſent M. Huet & M. l'Abbé * Girofalo, qui raportent ſur cela le témoignage des Anciens. ¶ Polybe aſſûre qu'on en tiroit la plus grande quantité & la meilleure, des Regions du Pont pour l'uſage des Romains. C'étoit auſſi la même Province qui leur fourniſſoit le plus grand nombre d'Eſclaves & les mieux faits.

Dans les païs Meridionaux de l'Amérique, la nudité des Sauvages eſt entiére ou preſque

† *Huet du commerce. p. 66.*
* *P. Victor, Lib. de Regionib. Urbis, Romæ*
¶ *Polyb. Lib. 4.*

entiére. Ceux qui habitent les climats les plus froids & qui sont les plus élevés vers le Pole Arctique, ont mieux pourvû à la décence & au besoin par les vêtemens de peaux & de fourrures, que tous les Peuples qui en usent, préparent avec beaucoup de propreté.

Les Eskimaux, les autres Peuples de la terre de Labrador, du Détroit de Davis, & du voisinage de la Nouvelle Zemble, sont tellement vêtus que tout est couvert excepté le visage & les mains. Ils se font des Chemises de vessies & d'intestins de Poissons, coupés par bandes égales & cousus fort proprement. Cette chemise ne descend que jusques aux reins; & elle a un capuchon qui couvre bien la tête & le col. Elle ne s'ouvre point sur la poîtrine; & afin qu'elle ne se déchire point, elle est ourlée par ses bords d'un cuir fort noir & délié.

Ils mettent sur cette chemise une Casaque de peaux de Loup marin, ou bien de Cerf & & d'autres animaux qu'ils prennent à la chasse, fort bien préparées & garnies de leur poil. Ils coupent ces peaux par bandes de diférentes couleurs, & les cousent si bien les unes aux autres, qu'elles ne paroissent faire qu'une même piéce: la Casaque décend un peu plus bas que la chemise, & se termine en pointe sur le devant. Les cuisses & les jambes sont couvertes par une sorte de haut-de-chausse & de bas, qui sont de même matiére, & semblent ne faire qu'un tout ensemble.

Les femmes sont entiérement couvertes comme les hommes, mais leur Casaque est diférente, en ce qu'elle décend jusqu'au gras de la jambe, & qu'elle est serrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement plusieurs osselets fort pointus, & de la longueur

tems ; & qui finit au-dessus du genou,

entiére. Ceux qui habitent les climats les plus froids & qui ſont les plus élevés vers le Pole Arctique, ont mieux pourvû à la décence & au beſoin par les vétemens de peaux & de fourrures, que tous les Peuples qui en uſent, préparent avec beaucoup de propreté.

Les Eſkimaux, les autres Peuples de la terre de Labrador, du Détroit de Davis, & du voiſinage de la Nouvelle Zemble, ſont tellement vétus que tout eſt couvert excepté le viſage & les mains. Ils ſe font des Chemiſes de veſſies & d'inteſtins de Poiſſons, coupés par bandes égales & couſus fort proprement. Cette chemiſe ne deſcend que juſques aux reins; & elle a un capuchon qui couvre bien la tête & le col. Elle ne s'ouvre point ſur la poîtrine; & afin qu'elle ne ſe déchire point, elle eſt ourlée par ſes bords d'un cuir fort noir & délié.

Ils mettent ſur cette chemiſe une Caſaque de peaux de Loup marin, ou bien de Cerf & & d'autres animaux qu'ils prennent à la chaſſe, fort bien préparées & garnies de leur poil. Ils coupent ces peaux par bandes de diférentes couleurs, & les couſent ſi bien les unes aux autres, qu'elles ne paroiſſent faire qu'une même piéce: la Caſaque décend un peu plus bas que la chemiſe, & ſe termine en pointe ſur le devant. Les cuiſſes & les jambes ſont couvertes par une ſorte de haut-de-chauſſe & de bas, qui ſont de même matiére, & ſemblent ne faire qu'un tout enſemble.

Les femmes ſont entiérement couvertes comme les hommes, mais leur Caſaque eſt diférente, en ce qu'elle décend juſqu'au gras de la jambe, & qu'elle eſt ſerrée par une ceinture à laquelle elles attachent pour ornement pluſieurs oſſelets fort pointus, & de la longueur

21.

BPJCB

ſuent pluſieurs oſſelets fort pointus, & de la
longueur

ongueur d'une aiguille de tête. Les plus
rilleuſes, comme ſont ordinairement les
ieilles, font ces ſortes de Caſaques de la
épouïlle de certains Oiſeaux dont le pluma-
e blanc & noir, fait un aſſez joli effet.

Les habillemens des Iroquois & des autres
auvages moins Septentrionaux, conſiſtent
n pluſieurs piéces, qui ſont le Brayer, une
rte de Tunique, les Bas ou Mitaſſes, les
ouliers & la Robe.

Le Brayer eſt le ſeul néceſſaire & qu'ils
quittent point. Ils ſe dépoüillent aiſément
tous les autres quand ils ſont dans leurs
abanes, ou qu'ils en ſont gênez, ſans
ainte de bleſſer la modeſtie.

Ce Brayer, que nos Iroquois nomment
ccaré, eſt, pour les hommes, une peau
ge d'un pied & longue de trois ou quatre.
la font paſſer entre les cuiſſes, & elle ſe
olie dans une petite corde de boyau qui les
int ſur les hanches, d'où elle retombe par
vant & par derriere, de la longueur d'un
ed ou environ. J'en ai vû à Rome à quel-
es Statuës des Anciens Egyptiens qui en
prochoient un peu, avec cette différence
anmoins, que les Egyptiens, avant que
faire retomber cette piéce ſur le devant,
veloppoient leurs cuiſſes qui en étoient
uvertes en dehors.

Les femmes s'enveloppent plus modeſte-
nt : celles des Nations Algonquines por-
t une eſpéce d'Etole ou de Robe ſans bras,
iée ſur les épaules, laquelle pend juſqu'à
jambes, ainſi qu'on les voit aux Statuës
femmes Egyptiennes. Les Iroquoiſes &
Huronnes, ainſi que les Lacédémonien-
, n'ont qu'une eſpéce de juppe ceinte ſur
reins, & qui finit au-deſſus du genou.

Elles ne les font pas décendre plus bas, pour n'en être pas embarrassées lorsqu'elles travaillent à la terre.

La Tunique est une sorte de Chemise sans bras, faite de deux peaux de Chevreüil, minces & légéres, dépoüillées entiérement de leur poil & découpées en guise de frange par le bas, & à la naissance des épaules, absolument de la même maniére que les Cuirasses à la Romaine. Cette Tunique, qui est particuliére aux Nations Huronnes & Iroquoises, est de tous leurs vétemens celui qui leur paroît le moins nécessaire, & plusieurs s'en passent aisément, particuliérement les hommes.

Pendant qu'ils sont en voïage & durant la rigueur de l'hyver, ils ont des bras postiches, lesquels ne tiennent point à l'habit ou à la Tunique, mais qui sont liés ensemble par deux courroyes qui passent derriére les épaules.

Les bas ou *Mitasses*, ainsi que les François les nomment, se font d'une peau repliée & consuë, laquelle s'étrecit dans le même sens que la jambe, & à qui on laisse en dehors une frange ou un rebord de quatre doigts de largeur. Les femmes les font monter jusques aux genoux, & les attachent au dessous avec des jartieres joliment travaillées en poil d'Elan & de Porc-Epy. Les hommes les portent jusques à mi-cuisses, & les attachent sur les hanches à la ceinture qui tient leur Brayer.

Ces bas qui n'ont point de pied, s'emboittent dans des souliers d'une peau simple, sans talon & sans semele de cuir fort. On la fronce un peu sur les doigts du pied où elle est cousuë, avec des cordes de boyau, à une pe-

ite languette de cuir. On reprend ensuite
ous les plis avec des courroyes de la même
eau, qu'on passe dans des trous pratiqués de
istance en distance, & qu'on lie au-dessus
u talon, aprés les avoir croisées sur le col du
ied. Cette chaussure n'est nullement diffé-
ente de celle de Rois Parthes, dont on voit
lusieurs Statuës à Rome, & entr'autres
eux de pierre de Touche qui sont d'une très-
rande beauté, & que Clement XI. a fait
lacer au Capitole, peu de temps avant que
e laisser au Monde Chrétien, le regret d'a-
oir perdu un si saint Pontife.

Quelques-uns font monter ces souliers jus-
ues à mi-jambes, pour être moins incom-
odez des néges, & alors la maniére dont
n les attache les fait ressembler assez bien
la chaussure qu'on donne aux Héros & aux
ens de guerre dans la Milice Romaine.

La Robe est une espéce de couverture en
uarré, longue d'une brasse en un sens, sur
ie brasse & demie dans l'autre. On laisse à
uelques-unes le poil. D'autres sont entiére-
ent dépoüillées: quelques-unes sont faites
peaux entiéres d'Elan, de Cerf ou de Bi-
e, de Bœuf Ilinois, &c. D'autres sont de
éces rapportées de plusieurs peaux de Ca-
r ou d'Ecureüils noirs. Ces Robes sont
ngées en haut & en bas, par des décou-
res de la peau même, comme les Egées
s femmes de Lybie, ou les Egides de Pal-
. Du côté de la tête, les découpures sont
is petites, & un peu plus longues vers les
ds. A celles qui sont faites de peaux d'E-
eüils noirs, on attache les queuës de ces
maux à la bordure d'en-bas, & ces queuës
ces découpures font le même effet que
les qu'on voit aux Aumusses des Chanoines

Les Sauvages s'enveloppent dans ces Robes qu'ils portent d'une maniére négligée. Ils les assujettissent seulement avec les mains, & rien ne les attache, si ce n'est dans leurs voïages. Car alors étant chargez de leurs paquets, ils les lient par le milieu du corps avec une ceinture pour n'en être pas embarrassez. Dans les mauvais tems ils les font passer sur leurs têtes, qui hors cela sont toûjours nuës, comme celles des anciens Romains, & ont tout-à-fait l'air de celles que nous presentent les Medailles des Césars.

Pour le present la plûpart des Sauvages qui sont au voisinage des Européens, en conservant leur ancienne maniére de s'habiller, n'ont fait que changer la matiére de leurs habits. Ils portent des chemises de toile au lieu de Tunique, des brayers & des Mitasses d'étoffes. A la place de leurs Robes de fourrures, ils se servent de couvertures de laine, de poil de chien, & de belles écarlatines rouges & bleuës. Il y en a aussi beaucoup qui portent une sorte de juste-au-corps à la Françoise, que les Canadiens nomment *Capots*. Mais, comme je l'ai déja dit, avant l'arrivée des Européens, tous leurs vétemens étoient de cuir. Les étoffes & les toiles leur étoient absolument inconnuës, & ne sont point encore en usage chez les Nations éloignées, qui ne peuvent pas joüir facilement de nôtre Commerce.

Maniére de préparer les Peaux.

La préparation de ces peaux n'est pas difficile ni de longue haleine. Aprés les avoir faites macérer dans l'eau assez long-tems, & aprés les avoir bien raclées, on les rend dou-

ces à force de les manier ; de sorte qu'elles séchent, pour ainsi parler, entre leurs mains. Pour les adoucir davantage, on les frotte avec un peu de cervelle de quelque animal, & en peu de tems ces peaux sont fort flexibles, fort douces & fort blanches.

Ils ne passent point à l'huile celles dont ils font leurs souliers, & celles qu'ils veulent mettre à l'épreuve de l'eau ; mais ils supléent au défaut de l'huile, en les faisant fumer, ce qui produit le même effet. Quand ils sont pressez, il leur suffit de faire un petit trou en terre, sur lequel on suspend la peau cousuë en forme de poche, & soûtenuë par de petites branches qui l'assujettissent en dedans dans toute sa longueur. Ils jettent dans ce trou du bois pourri, & d'autres matiéres qui ne puissent pas s'enflammer. La fumée qui s'en exhale, ne sortant point au dehors, pénétre bien-tôt cette peau, qu'on peut ensuite fort bien laver sans crainte qu'elle se ride. Cette maniére de fumer est la plus prompte, mais elle jaunit les cuirs, ce qui n'arrive pas quand ils les suspendent au haut de leurs Cabanes, sur les perches qui posent sur les poteaux qui la soûtiennent & qui environnent les feux. Car la fumée qui s'en éleve n'étant point gênée comme elle l'est dans nos tuyaux de cheminée, ou dans ces poches cousuës en forme de chausse d'Hypocras, le pénétre peu à peu d'une maniére insensible, sans les jaunir & sans les noircir. C'est de ces peaux qu'on fait les Tuniques qu'ils font encore lessiver aprés s'en être long-tems servis. Toutes ces peaux sont d'un très-bon usage ; & dans l'art de les préparer, elles ne courent point de risque d'être brûlées comme celles qu'on prépare en Europe.

Peintures Caustiques sur les Peaux.

A l'exemple des Peuples de Lybie, dont nous avons parlé aprés Herodote, ils peignent ces peaux, & y font des figures de diverses couleurs, qui leur donnent de l'agrément, & en relevent la beauté. Quoique cet ouvrage n'ait pas une grande finesse, il demande cependant beaucoup de travail; car avant d'y mettre la peinture, on grave assez profondément sur la peau préparée, toutes les lignes dans lesquelles le *Minium* & les autres couleurs doivent être insinuées, de la même façon dont les Anciens en usoient pour écrire sur les Tablettes de Cedre enduites de cire, ou bien même pour graver sur le bois & sur l'yvoire, des Portraits & d'autres sortes de Tableaux. Le Graveur burinoit d'abord tous les traits des lettres ou des figures qu'il vouloit tracer; il faisoit ensuite couler de la cire fonduë, & empreinte de diverses couleurs dans ces lignes, & dans ces sillons. Pline * nomme *Cestrum* ou *Viriculùm*, l'aiguille ou le Burin qu'on employoit à cette Gravure. S. Isidore de Séville † le nomme *Graphium. Scriptorium.* Rhodiginus § & d'autres, *Cauterium.* On peut en effet appeller Caustique cette peinture, en prenant ce terme dans un sens métaphorique, comme on en use encore aujourd'hui pour des opérations, où le fer produit la même action que le feu. Car ce seroit une grande erreur de se persuader que ces peintures Caustiques des Anciens qui se faisoient sur l'yvoire & sur le bois, & sur des tablettes enduites de cire, fussent de la mê-

* *Plin. lib.* 35. *c.* XI. † *Isidor. Orig. lib.* 7. *c.* 9.
§ *Rhodigin. lection. Antiq. lib.* 8. *c.* 31.

me nature que celles où il faut nécessairement employer le feu, de la maniére dont on en use pour les émaux. Si le Burin dont on se servoit pour graver sur l'yvoire, eût été un fer rouge qu'on entend par le terme *Cauterium*, il eût certainement gâté l'yvoire ou le bois, & le feu s'y feroit fait sentir au-delà de ce qu'il eût fallu pour exprimer chaque trait, ou graver chaque sillon. Si aprés avoir fait couler dans ces traits & dans ces sillons les cires colorées, il eût encore fallu les exposer sur le feu ou dans un fourneau, les cires se seroient confonduës, le bois se seroit voilé, & l'yvoire eût éclaté. On n'employoit donc le feu dans ces sortes d'ouvrages, que pour rendre les cires fluides, & pour les mettre en état d'être appliquées sur chaque trait, aprés les avoir bien mêlées avec les couleurs. Tout le reste de l'ouvrage n'étoit aussi par conséquent appellé Caustique, que métaphoriquement & improprement, parce que le Burin faisoit sur l'yvoire & sur le bois, le même effet que le feu fait ailleurs. Le Burin des Anciens étoit de fer ou bien d'os. Il fut même un temps où les premiers furent absolument défendus, à cause du danger qu'il y avoit d'avoir toûjours en main un instrument, dont les blessures n'étoient pas moins dangereuses que celles des Stilets. Les Sauvages originairement ne se servoient que de petits osselets bien pointus.

La peinture que les Sauvages font couler dans les sillons qu'ils ont gravez sur les peaux, est une espece de *Minium* ou de cinnabre, qu'ils tirent d'une terre laquelle est d'un assez beau rouge, mais qui ne vaut pas nôtre vermillon. Ils la trouvent sur les bords de quelques Lacs

ou Riviéres. Ils y employent auſſi les ſucs & les cendres de quelques plantes.

J'ai toûjours eu dans l'idée qu'il ſe pourroit bien faire que les Sauvages fiſſent une couleur de la nacre de leur porcelaine réduite en poudre impalpable ; car elle eſt du plus beau pourpre du monde. Mais ayant négligé de m'en informer dans le païs, & n'ayant trouvé perſonne qui pût m'en rendre compte, je ne puis rien dire ſur une choſe, laquelle auroit pû nous donner de grands éclairciſſemens ſur la pourpre des Anciens. Les Anglois établis à la Virginie, ſont à portée de faire cette recherche.

Il eſt évident par tout ce que j'ai deja dit de l'habit de peau des femmes de Lybie, & de la Robe Théâtrale, ſoit le *Syrma*, ſoit la Satyrique, à qui on donnoit les noms de *Chlamys Florida*, ou de *Purpureum-Pallium*, que cette maniére de peindre les peaux de la premiére Antiquité. Il m'eſt venu ſur cela deux réflexions.

La premiére eſt, que lorſque les Auteurs les plus anciens nous parlent des Robes peintes, & des Robes travaillées à l'aiguille, ils veulent peut-être parler de cette peinture que j'ai appellée Cauſtique, & que par l'aiguille Babyloniene, Phrygiene, Sémiramiene, Sydoniene, il ſe peut faire qu'on doive plûtôt les entendre d'un Burin à graver, que d'une aiguille à coudre.

La ſeconde, c'eſt que quoique l'on ne puiſſe nier que l'art de brocher & de mettre les laines, les fils & les ſoyes en œuvre pour s'habiller, ne ſoit trés-reſpectable pour ſon antiquité, il eſt néanmoins poſtérieur à celui de graver & de peindre ſur les cuirs, dont la priorité, ſi j'oſe me ſervir de ce terme de l'E-

cole, se manifeste encore dans un grand nombre de Nations, qui l'ayant reçû des premiers âges du monde, ont ignoré jusqu'à nos temps l'usage des toiles & des étoffes pour s'en couvrir.

On peut bien attribuer à Pallas l'invention de cette peinture Caustique, & au Burin. Mais je ne sçai si c'est à elle qu'on est redevable de l'art des Tisserands. La raison qui me fait croire l'un, me fait douter de l'autre. Car ce n'étoit sans doute que par respect pour l'Antiquité, & en mémoire des habits qu'elle portoit elle-même, ou qu'elle avoit mis la premiére à la mode, que les Athéniens faisoient de peaux de Chévres courroyées, les vétemens & les Egides de ses Simulachres, à l'imitation des Egées des femmes Lybiennes. Pallas étoit née dans la Lybie, selon la fable, & faisoit mieux le métier de la guerre, que celui de coudre & de filer une quenoüille.

Je sçai que ce que je dis ici révoltera d'abord certaines personnes, qui ne croyent pas qu'on en puisse ôter l'invention à Minerve, contre le sentiment commun qui lui en attribuë tout le mérite. Ce que je dis néanmoins se trouve fondé sur l'Antiquité suffisamment pour faire naître un doute. Car outre que Julius Firmicus * distingue dans la Théologie Historique des Payens, cinq personnes sous le nom de Minerve, qu'il est assez difficile de démêler, Pausanias † fait l'Auteur de cet art Arcas fils de Callisto. Quelques-uns en font honneur aux Lydiens, d'autres aux Egyptiens. Si donc on a regardé dans la suite Minerve comme l'inventrice: Si à Athénes on la peinte avec une Lance d'une main, & une

* *Julius Firmic. lib. de errore Prof. Relig.*
† *Pausanias in Arcadic. pag. 238.*

Quenoüille de l'autre : Si les Poëtes ont fein à sa loüange la fable de son combat d'émulation avec Arachné, cela n'a été que par une espece d'attribution honoraire, parce que les Anciens sous le personnage de Minerve née du cerveau de Jupiter, representant la sagess de Jupiter ou du souverain Estre, en avoient fait une Divinité, laquelle présidoit à toutes les sciences & à tous les arts, dont l'invention marquoit de la sagesse & de l'intelligence ; ce qui nous est parfaitement bien expliqué par saint Isidore de Séville *.

Peintures Caustiques sur la chair vive.

Ce n'est pas seulement l'art de faire ces sortes de peintures Caustiques, sur les peaux de Chevreüil & des autres animaux que les Sauvages ont hérité de leurs peres, ils en ont encore appris celui de se faire de magnifiques broderies sur la chair vive, & de se composer un habit qui leur coûte cher à la vérité, mais qui a cela de commode, qu'il dure aussi long-temps qu'eux. Le travail en est le même que celui qui se fait sur les cuirs. On crayonne d'abord sur la chair le dessein des figures qu'on veut graver ; on parcourt ensuite toutes ces lignes, en piquant avec des aiguilles ou de petits osselets, la chair jusqu'au vif, de maniere que le sang en sorte. Enfin on insinuë dans la piqueure du *Minium*, du charbon pilé, ou telle autre couleur qu'on veut appliquer.

L'opération n'en est point extrêmement douloureuse dans le moment qu'on la fait ; car aprés les premiéres piqueures les chairs sont comme endormies ; d'ailleurs les Ou-

* *Isidor. Orig. lib. 19. cap. 20.*

vriers de ces ſortes de tapiſſeries travaillent avec tant d'adreſſe & de promptitude, qu'ils ne donnent preſque pas le temps de ſentir. Mais aprés qu'on a inſinué les couleurs, les playes s'irritent par cette eſpece de venin, les chairs s'enflent, la fiévre ſurvient & dure quelques jours; il y auroit même peut-être du danger pour la vie, ſi l'on faiſoit l'ouvrage dans ſon entier, ſur-tout lorſqu'il doit être fort chargé, & s'ils ne prenoient des temps doux & tempérez, pour éviter les inconveniens qui en pourroient arriver dans les grandes chaleurs.

Les Auteurs font mention de cette Peinture Cauſtique, d'une maniere fort claire & fort diſtincte. C'eſt elle qui donna le nom » aux Pictes. Ce nom, dit S. Iſidore * de Se- » ville, convient parfaitement à l'image que » préſente leur corps, que l'Ouvrier peint » en y gravant pluſieurs figures par pluſieurs » petits points qu'il y fait avec une aiguille, » & dans leſquels il inſinuë le ſuc des plantes » qui naiſſent dans leur pays, afin que leur » nobleſſe écrite, pour ainſi parler, ſur tous » les membres de leur corps, ſe diſtingue du » commun par le nombre de ces caractéres. Solin † parle des mêmes peuples à peu prés dans le même ſens que S. Iſidore. Pomponius

* *Iſidor. Origin. lib. 19. cap. 23.* Nec abeſt gens Pictorum, nomen à corpore habens, quod minutis opifex acus punctis & expreſſos nativi graminis ſuccos includit, ut has ad ſui ſpeciem cicatrices ferat Pictis artubus maculoſa nobilitas.

† *Solinus de Magnâ Britanniâ cap. 25.* Regionem tenent partim Barbari, quibus per artifices plagarum jam inde à pueris variæ animalium effigies incorporantur, inſcriptiſque viſceribus hominis, incremento pigmenti notæ creſcunt. Neque quidquam magis patientiæ loco nationes feræ ducant, quàm ut per memores cicatrices plurimum fuci artus bibant.

Mela §, traitant de la Scythie d'Europe, dit des Agathyrſes, qu'ils peignoient leurs viſages & leurs corps de figures inéfaçables ; les grands s'y diſtinguoient par-là du commun peuple, à qui il n'étoit pas permis d'en avoir un ſi grand nombre que les gens de qualité. Lucien * rend le même témoignage des Aſſyriens. Hérodote † aſſure auſſi que les femmes de Thrace faiſoient conſiſter leur nobleſſe dans la quantité de ces marques, qu'elles faiſoient graver ſur leurs viſages. Je laiſſe pluſieurs autres paſſages des Hiſtoriens & des Poëtes, leſquels ſont aſſez connus.

Comme pluſieurs Nations perdirent cet uſage, & qu'il n'y avoit plus que les Barbares qui en fiſſent parade, les idées de beauté & de nobleſſe qu'on y avoit attachées, changérent bien dans la ſuite des temps ¶ ; car cette peinture devint une marque d'infamie parmi les Peuples policez, de ſorte qu'il n'y avoit que les eſclaves & les criminels qui fuſſent ainſi notez, ſoit qu'on leur imprimât des caractéres pour les reconnoître & les empêcher de fuïr, ſoit qu'ils vinſſent ainſi marquez des pays où on les avoit fait captifs. Les Romains les appelloient par dériſion *les Lettrés*, & on diſoit parmi eux, comme en proverbe, *qu'il n'y avoit point de gens plus lettrés que les Samiens* ; parce que les eſclaves amenez de Samos, ou peut-être de Samothrace, avoient un plus grand nombre de ces figures. On leur donnoit auſſi en géneral le nom d'Iſtriens, à cauſe du grand nombre de ceux qu'on amenoit d'Iſtrie, dont les Peuples excelloient dans ces ſortes de piqueures. On

§ *Pomponius Mela, lib. 2. cap. 12.* * *Lucian. de Dea Syria.* † *Herodot. lib. 5. n. 6.* ¶ *Rhodig. Cælius lect. Antiq. lib. 8. cap. 38.*

les appelloit aussi les Bleus *Cæruleos*, à cause de la couleur du charbon pilé, qui devient bleuâtre dans la chair où il est insinué, & *Cœlatos*, les Cizelez, parce que leur corps paroissoit comme un ouvrage de marquéterie.

Le nom de *Lettrés* ou de *Polygrammates*, ne signifie pas, que tous eussent des caractéres de l'alphabet imprimés. Ce terme doit être pris dans un sens plus générique. En effet, Rhodiginus dit qu'on imprimoit aux Athéniens la figure d'un Cheval, à quelques autres celle d'un vaisseau, & ainsi de plusieurs autres figures abitraires.

Les cruelles incisions, qui sont en usage chez les Amériquains Méridionaux, deviennent des peintures inéfaçables ; les playes qu'ont fait les dents d'Acoury, dont ils se servent pour cet effet, ne se ferment jamais sans laisser une cicatrice, laquelle devient bleuâtre à cause des cendres corrosives des courges sauvages & des autres drogues qu'ils y insérent. L'ouvrage n'en est pas si délicat ni si long à finir, que celui qui se fait avec les osselets ; mais il est bien plus douloureux, & l'on peut bien dire de ces Peuples ce que * Solin a dit des Pictes, que rien ne doit donner plus d'idée de leur patience & de leur constance invincible, que le courage qu'ils ont, à laisser faire sur eux un plus grand nombre de ces playes, dont le souvenir ne doit pas plus s'effacer de leur esprit, à cause de la douleur qu'elles leur ont causée, que la cicatrice peut s'effacer de dessus leur corps.

J'ai fait voir, par leurs différentes initiations, que c'étoit une pratique de leur Religion ancienne. On peut dire aussi, que c'est

* Solin, loc. cit.

chez eux une marque de leur nobleſſe, ainſi que l'étoit chez les Agathyrſes, chez les Peuples de Thrace, chez les Pictes, & généralement chez tous ceux dont les Auteurs nous ont parlé à cette occaſion. Car véritablement ils ſe font honneur de ces marques glorieuſes, & l'on doit avoir remarqué dans le cours de leurs initiations, qu'ils en reçoivent un plus grand nombre, à proportion qu'ils s'élévent & deviennent plus conſidérables, chaque nouveau degré d'élévation exigeant de nouvelles épreuves & une nouvelle ceremonie, dans laquelle on leur fait toûjours un grand nombre de ces douloureuſes inciſions. Je ne ſçai ſi c'eſt un point de Religion, ou s'il l'a été originairement parmi les Nations de l'Amérique Septentrionale; ce ſont au moins des marques de conſidération, & les notables ſe font honneur d'en avoir un plus grand nombre, que ceux qui leur ſont inférieurs.

Entre ces Sauvages Septentrionaux, quelques Nations ont plus de goût pour ces Peintures Cauſtiques que d'autres; elles ſont plus communes & d'un travail plus recherché à la Virginie, à la Floride, & vers la Louiſiane, que chez celles qui ſont plus au Nord, leſquelles en ont moins. Il y en a même quelques-unes, à ce que je croi, qui n'en avoient point l'uſage. Les Iroquois me paroiſſent l'avoir pris de leurs voiſins: les hommes ſont preſque les ſeuls qui ſe faſſent piquer, & la plûpart ne le font qu'au viſage, tout au contraire des Breſiliens & Caraïbes, qui regardent, dit-on, comme une marque d'eſclavage, d'avoir le viſage ainſi marqué. Les femmes Iroquiſes ne ſe font point piquer du tout, ſi ce n'eſt quelques-unes en petit nom-

22.

Tom. III. Pag. 38.

RPJCB

bre, lesquelles s'en servent comme d'un reméde pour prévenir ou pour guérir le mal des dents, & celles-là se contentent de faire tracer une petite branche de feüillage le long de la machoire. Elles prétendent que le nerf par où l'humeur coule sur les dents, étant piqué, elle n'y peut plus tomber, & qu'ainsi elles guérissent le mal en allant jusqu'à la source du mal. C'est aussi apparemment de cette peinture caustique qu'ont voulu parler ceux qui ont écrit que les Huns se faisoient brûler le menton & le bas du visage dés leur enfance avec un fer chaud pour n'y avoir point de barbe, car il n'est plus possible que la barbe puisse poindre où l'on a été piqué de cette sorte ; & il faut expliquer ce qu'ils en ont dit par ce qu'en a écrit Ammien Marcellin. *

Peintures caustiques Hiéroglyphiques.

Les figures que les Sauvages font graver sur leur visage & sur leurs corps, leur servent de Hiéroglyphes, d'écritures, & de mémoires. Je m'explique : Quand un Sauvage revient de la Guerre & qu'il veut faire connoître sa victoire aux Nations voisines des lieux où il passe : Quand il a marqué un lieu de chasse, qu'il veut qu'on sçache qu'il a choisi cet endroit pour lui, & que ce seroit lui faire un affront que d'aller s'y établir, il supplée au défaut de l'Alphabet, qui lui manque, par des notes caractéristiques, qui le distinguent personnellement ; il peint sur une écorce,

* *Ammian-Marcellinus, lib. 31. de Hunnis.* Ab ipsis nascendi principiis infantum ferro sulcantur altius genæ, ut pilorum vigor tempestiviùs emergens, corrugatis cicatricibus, hebetetur.

qu'il éleve au bout d'une perche dans un lieu de passage, ou bien il léve avec sa hache quelques éclats sur un tronc d'arbre, & aprés y avoir fait comme une table rase, il y trace son portrait, & y ajoûte d'autres caractères qui donnent à entendre tout ce qu'ils veulent faire sçavoir.

Quand je dis, qu'il y fait son portrait, je suis persuadé, qu'on comprend aisément, qu'il n'est pas assez habile pour y marquer tous les traits de son visage: de sorte qu'il y fut connoissable à ceux qui l'auroient vû; ce n'est pas non plus ma pensée. Ils n'ont point en effet d'autre maniére de peindre en ces occasions que celle dont on a attribué l'invention aux Egyptiens, dont on voit encore quelque chose dans leurs Obélisques, & qui a duré plusieurs siécles dans sa premiére simplicité. Je parle de cette Peinture Monogramme ou Linéaire, laquelle ne consistoit presque que dans les lignes extrêmes de l'ombre des corps, plûtôt que des mêmes; * Peinture si imparfaite, qu'il eût souvent fallu ajoûter au bas le nom de la chose qu'on vouloit exprimer, afin qu'on pût la connoître. Cependant les Peuples se faisoient un tel honneur de l'avoir trouvée, que Pline assûre que les Grecs en disputoient la gloire aux Egyptiens.

Le Sauvage donc, pour faire son portrait, tire une ligne simple en forme de tête, sans y mettre presque aucun trait pour designer les yeux, le nez, les oreilles, & les autres parties du visage: en leur place il trace les marques qu'il a fait pointer sur le sien, aussi-bien que celles qui sont gravées sur sa poîtrine, & qui lui étant particuliéres, le rendent connoissable, non-seulement à ceux qui l'ont vû, mais

* *Plin. hist. nat. lib. 35. cap. 3.*

ncore à tous ceux qui ne le connoiſſant que
le réputation, ſçavent ſon ſymbole Hiérogly-
que, comme autrefois on diſtinguoit en Eu-
ope une perſonne par ſa deviſe, & que nous
iſcernons aujourd'hui une famille par ſes ar-
noiries. Au-deſſus de ſa tête il peint la choſe
ui exprime ſon nom : le Sauvage, par
xemple, nommé le Soleil, peint un Soleil ;
u côté droit il trace les animaux qui ſont
s ſymboles de la Nation & de la famille
ont il eſt. Celui de la Nation eſt au-deſſus
e celui qui répréſente la famille ; & le bec
u le muſeau de ce prémier eſt tellement pla-
é, qu'il répond à l'endroit de ſon oreille
oite, comme ſi cette figure ſymbolique de
Nation en repréſentoit le génie qui l'inſ-
re. Si ce Sauvage revient de la guerre, il
prime au-deſſous de ſa figure le nombre de
erriers qui compoſent le parti qu'il con-
it, & au deſſous des guerriers le nom-
e des priſonniers qu'il a faits, & de ceux
'il a tués de ſa propre main. Au côté gau-
e ſont marquées ſes expéditions & les pri-
nniers ou les chévelures enlevées par ceux
ſon parti. Les guerriers ſont répréſentés
ec leurs armes, ou ſimplement par des
nes ; les priſonniers par le bâton orné de
mes & par le *Chichikoüé*, qui ſont les mar-
es de leur eſclavage. Les chévelures ou les
rts, par des figures d'hommes, de fem-
s, ou d'enfans ſans tête. Le nombre des
péditions eſt deſigné par des nattes. On
tingue celles où il s'eſt trouvé, & celles
il a commandé, en ce que ces derniéres
rquées par des colliers attachés à la natte.
le Sauvage va en ambaſſade pour faire la
x, tous les ſymboles ſont pacifiques. Il eſt
réſenté au-deſſous de ſa figure avec le Ca-

lumet à la main ; on voit outre cela au côté gauche le Calumet en grand; la figure symbolique de la Nation chez qui il va en négotiation, & le nombre de ceux qui l'accompagnent dans son ambassade ; mais tout ceci sera plus sensible par l'Estampe que j'en fais graver, & par l'explication de chaque Figure.

Cet usage, au reste, que je viens de décrire, est le propre des nations du haut de la riviére S. Laurent, & tirent vers la Louisiane ; les autres Nations ont aussi leur méthode particuliére ; elle n'est pas tout uniforme : mais ce qu'il peut y avoir de variation est connu de toutes les Nations Sauvages de qui elles sont connuës elles-mêmes. J'ai vû plusieurs fois de ces sortes de Peintures Barbaresques dans les Cabanes Iroquoises, mais je ne les ai pas assez présentes à l'esprit pour en parler d'une maniére plus détaillée & plus exacte : il me suffit de dire en général que tous ces Peuples ont entr'eux une trés-grande quantité de symboles & de figures de toutes espéces, qu'on peut regarder comme un langage particulier, lequel est assez étendu, & supplée en beaucoup de choses au défaut de l'écriture, d'une maniére même qui a quelque chose de plus commode qu'une Lettre.

Peintures passageres.

Les Peintures Caustiques & inéfaçables n'empêchoient pas les anciens, & n'empêchent point encore nos Sauvages de se donner l'agrément d'une autre Peinture passagére en guise de fard, qu'ils renouvellent toutes les fois qu'ils veulent se mettre sur leur propre. Les Auteurs anciens rendent généralement

e témoignage des Indiens, des Afriquains, les Pictes, des Gelons, des Agathyrses, & le quantité d'autres Peuples; mais quelques-ins se peignoient tout le corps, ainsi que le pratiquoient encore les Ethiopiens du temps le Pline, * lequel assure qu'ils se coloroient le vermillon depuis les pieds jusques à la ête: C'étoient sans doute les Peuples qui aloient tous nuds, lesquels en usoient de la orte. D'autres se contentoient de quelques grémens comme les Perses, † de qui Xéno-hon écrit que Cyrus leur avoit permis de se eindre le tour des yeux, afin qu'ils parussent es avoir plus beaux & plus vifs.

Chez les Romains, qui ne paroissoient pas voir grand goût pour la Peinture Caustique, u moins dans les derniers temps, cette autre einture que je puis appeller journaliére, voit non-seulement de la dignité & de la no-lesse, mais encore quelque chose de sacré & e religieux, ¶ ainsi que Pline en fait foi. 'est pour cela qu'aux jours de Fêtes ils pei-noient les Statuës de Jupiter avec du ver-nillon; parce que cette couleur imite davan-age celle du feu. Ils peignoient de la même naniére toutes les Statuës des Dieux, des de-ni-Dieux, des Héros, des Faunes, & des atyres; c'est ce que nous expriment parfai-nent ces Vers de Virgile:

§ *Pan Deus Arcadiæ venit, quem vidimus ipsi*
Sanguineis Ebuli Baccis minioque rubentem.

C'est aussi à quoi les Poëtes & les Peintres

* *Plinius, lib.* 33. *cap.* 7.
† *Xenophon, lib.* 8. *Cyrop. p.* 122.
¶ *Plin. loc. cit.*
§ *Virg. Eclog.* 10. *v.* 23.

font allusion lorsqu'ils donnent aux Faunes & aux Satyres un visage extrêmement allumé & de couleur de sang. Ainsi quand Eglé peint celui de Siléne avec des meures:

† *Sanguineis frontem moris & tempora pingit.*

Cela ne doit point être regardé comme un badinage, ou une espéce de tour malin qu'on peut joüer à un homme endormi, mais comme une galanterie, dont Siléne, qui dans un âge avancé avoit tous les agrémens de la jeunesse, devoit lui sçavoir gré, & par reconnoissance lui chanter les chansons qu'elle lui demandoit.

Dans leurs Triomphes, qui étoient comme une réprésentation de Jupiter dans sa gloire, le vainqueur, allant au Capitole offrir le sacrifice à ce Dieu, paroissoit sur son Char, peint lui-même de vermillon depuis la tête jusques aux pieds. Camillus * triompha de cette sorte, comme Pline le dit dans l'endroit que je viens de citer. S. Isidore † de Séville rapporte aussi, que cela s'observoit universellement à l'égard de tous ceux à qui on décernoit cet honneur.

J'ai vû dans le Palais des Ursins, qu'occuppoit feu M. le Cardinal de la Termoille, une Statuë d'un Hercule nud, piqué par tout le corps de petits cercles, avec un point dans le centre. Il n'y paroissoit que cette peinture Caustique, & point d'autres couleurs, que le temps ait pû effacer. Mais peu de jours avant mon départ de Rome, on fit présent à M. l'Evêque de Sistéron, chargé pour lors des affaires du Roy auprés

† *Virg. Eclog. 6. ver. 23.*
* *Plin. loc. cit.* † *Isid. lib. 18. cap. 2.*

e Sa Sainteté, d'un petit buste de Bacchus
n marbre, d'une palme de hauteur, qu'on
voit trouvé, il y avoit peu de temps, en
reusant dans la vigne du Noviciat des Je-
uites, auprés de la porte Pie. Ce Buste me
arut fort précieux, à cause de ces deux sor-
s de peintures qui s'y remarquent encore.
a Caustique ne se voit bien que sur la jouë
auche, elle prend à l'angle extérieur de
œil, & serpentant le long de la joüe, elle
nit au-dessous de la machoire. Je ne pus
sés distinguer la figure qu'elle represente.
eut être est-ce le serpent symbole de cette
ivinité, & de toutes celles qui présidoient
ux Orgies & aux Mystéres. La peinture
assagére est beaucoup plus sensible que la
austique: le Cinnabre y est encore attaché
utour des paupiéres, aux deux angles in-
rieurs des yeux, autour des oreilles,
ux coins de la bouche, & sur le haut du
ont, où est une branche de Lierre qui lui
it une couronne.
J'eus l'honneur de le présenter à M. le
ardinal Gualtieri, & cette Eminence, qui
int un goût exquis pour l'Antiquité à tou-
s les autres qualitez, qui font un mérite
blime, me fit voir en même temps dans
n riche Cabinet, deux Urnes Cinéraires,
ui avoient été trouvées dans l'Ombrie, &
 toutes les figures étoient peintes; cha-
ue figure aïant une couleur uniforme, ré-
nduë également sur le visage, sur la chair,
 sur les armes du personnage qu'elle ré-
ésente. Cette Eminence me parut croire
ue ces Urnes étoient du temps des Anciens
yrrhéniens: mais la finesse de l'Ouvrage,
 forme des Casques & des Cuirasses à la
omaine, me persuadent qu'elles sont d'un

Ouvrage beaucoup plus moderne, auſſi-bien que le petit Simulachre de Bacchus.

Religion dans la maniére de couper les Cheveux.

On ne ſe contentoit pas de ſe peindre ainſi le Corps avec toutes ſortes de couleurs, on les répandoit juſques ſur les cheveux ; & tous les peuples barbares de l'Antiquité ſe faiſoient un plaiſir de les bien graiſſer, & de les relever par des couleurs artificielles. Il y avoit auſſi différentes maniéres de les porter, où je crois qu'il entroit de la Religion, puiſque Dieu défendit ſi expreſſément aux Juifs de couper les leurs à la façon des Gentils, afin de ne pas idolâtrer en ce point avec les Nations, qui ne connoiſſoient pas le Dieu d'Abraham & de Jacob.

Or les Nations avoient chacune ſur cela leur idée particuliére que les Auteurs Anciens nous ont fait connoître dans leurs écrits, & qu'on voit encore dans les Monumens qui nous reſtent de l'Antiquité. Les Egyptiens razoient entiérement leur tête pour les raiſons que nous avons déja apportées. Les Lycens * portoient la longue chévelure, & en étoient extrêmement jaloux. Mauſole Roy de Carie, les aïant vaincus, leur impoſa de trés-groſſes contributions. Ceux-ci aïant répréſenté qu'il leur étoit impoſſible de les payer, le vainqueur fit ſemblant d'écouter leurs raiſons, & ſe contenta de leur ordonner de couper une partie de leurs cheveux, ce qui étoit alors une marque de ſervitude chez les Cariens, comme ce l'eſt encore aujourd'hui chez les Caraïbes & les Sauvages Méridionaux. Mais

* *Ariſtot, Oeconom. lib. 2.*

s Lyciens aimérent mieux subir toutes les
nditions les plus onéreuses, que d'execu-
r ce dernier ordre, jugeant qu'il valoit
ieux encore n'être que tributaires, quoi-
'il en pût couter, que d'être esclaves. Les
Auses peuples d'Afrique, coupoient leurs
eveux, & n'en laissoient qu'un flocon
r le devant. † Les Corybantes de Chalci-
au contraire aïant remarqué que leurs
nemis les prenant aux cheveux, les ter-
ssoient aisément, se faisoient razer tout
devant de la tête, & ne les laissoient croî-
qu'un peu par derriére depuis une oreille
sques à l'autre. ¶ Les Abantes étoient ton-
s de la même maniére, aussi-bien que
Machlyens. On apella cette tonsure *Thes-
e* en l'honneur de Thesée, qui fit couper
nsi les siens, lorsqu'il en consacra les pre-
ces à l'Oracle de Delphes : on la nomma
ssi *Hectoride* en mémoire d'Hector. § Les
aces razoient les deux côtés de la tête,
ne laissoient qu'une hure sur le sommet,
uelle prenoit depuis le front jusqu'à la
issance du col. Les Maxiens qui se glori-
ient d'être descendus des Troyens, * &
i se peignoient tout le corps avec du ver-
llon, faisoient couper tout le côté gau-
e jusqu'à la peau, & ne touchoient point
côté droit. J'ai lû quelque part, mais
ne sçais plus où c'est, que d'autres au
ntraire laissoient croître leurs cheveux à
uche, & razoient tout le côté droit pour
avoir plus de facilité à tirer de l'arc.

Herodot. lib. 4. *n* 180.
Strabo, lib. 10. *pag* 310.
Plutarch. in These, Herodot. lib. 4. *n.* 180.
Herodot. lib. 4. *n.* 175.
Herodot, lib. 4. *n.* 191.

Les Arabes se faisoient tondre en rond, ne portant de cheveux que depuis le sommet de la tête jusques aux oreilles. * Ils prétendoient imiter en cela le Dieu Bacchus; & c'est la tonsure qu'on appelloit Bacchique.

L'Amérique renferme encore dans son sein une multitude de Nations, en qui l'on voit la bizarerie de presque toutes ces chévelures différentes. Les Bresiliens portent tous uniformément la tonsure Theseide ou des Corybantes de Chalcide; & Hierôme Staad, qui ne sçavoit pas ce point d'Histoire & qui ne faisoit attention qu'à la tonsure Monachale, en a tiré une mauvaise conclusion, en croïant qu'ils l'avoient reçûë de S. Thomas ou des Apôtres, qui anciennement leur avoient annoncé l'Evangile. Les Iroquois laissoient croître la leur absolument, sans la couper comme les Lyciens; ils la graissoient simplement, sans y mettre de couleurs; ils n'en mettoient pas même sur leur corps ou sur leur visage, si ce n'est en temps de guerre; ensorte que c'étoit-là une espéce de déclaration qu'ils alloient chercher l'ennemi: mais le mélange des Nations aïant corrompu leurs mœurs, ainsi que je l'ai déja dit, les a aussi changées sur ce point, comme sur beaucoup d'autres; de maniére que leurs Anciens se plaignent aujourd'hui, comme Juvénal † faisoit de son temps, en voiant la Ville de Rome inféctée de tous les désordres de la Gréce.

Leurs jeunes gens tout occupés de la vanité & du desir de plaire, ont recours à l'Art pour s'embellir, & empruntent des ornemens

* *Herodot. lib. 3. n. 8.*
† *Juvenal. Stat. 3.*

rnemens étrangers, un agrément qu'ils ne
royent pas pouvoir trouver en eux-mêmes.
Nôtre maniére de s'ajuster, laquelle paroît
idicule aux Chinois, ne leur déplaît pas :
nais il ont une complaisance infinie, quand
s sont accommodés à leur mode. Leur
oillette n'est pas des mieux fournies, mais
s y mettent un temps infini, & elle les oc-
upe autant que les Dames d'Europe, &
eaucoup plus que les leurs, qui paroiss-
nt persuadées que la bien-séance, la pu-
eur, & leurs travaux domestiques, de-
andent plus de modestie & de simplicité.
Un jeune Iroquois donc, pour embellir
tête, coupe ses cheveux d'un côté à deux
avers de doigt de la peau, & il les laisse
oître de l'autre dans toute leur longueur.
our les ajuster ensuite aprés les avoir grais-
z & bien peignez, il pratique sur le haut
sa tête un ou trois petits toupets en for-
e d'aigrette ; il y attache, avec un peu de
it façonné, un petit morceau de porce-
ne blanche ; & il passe dans la base de l'ai-
ette du milieu un tuyau de plume orné de
erses couleurs. Il fait relever à contre-
il avc du suif les cheveux du côté qui est
du ; il tresse ceux du côté opposé & les
asse sous l'oreille en nœud de Ruban ;
ait une autre petite tresse au milieu du
nt, qu'il laisse pendre sur l'une des pau-
res & qu'il r'attache sur le côté.
s oreilles sont percées d'ordinaire en trois
roits. Les trous en sont fort grands &
nis de noyaux de porcelaine de la grosseur
n poulce, enfilez dans des rubans qui
dent sur la poîtrine ; ou bien il y insére
fil de cuivre en ligne spirale de la lon-
ur du doigt, & d'un poulce de diamétre.

Il y ajoûte outre cela un duvet trés-fin de peau de Cigne : ce duvet fait sur chaque oreille un volume de la grosseur du poing. Dans les jours de montre & de fête solemnelle, il répand encore ce duvet sur toute sa tête ; & pour couronner l'ouvrage, il fait sortir au-dessus d'une oreille une aigrette, une aîle, ou la dépoüille entiere de quelque oyseau rare. Quelques-uns se font une espéce de diadême d'un petit collier de porcelaine ou de peau de Marte, qui aprés leur avoir ceint la tête, flotte agréablement par derriére sur leurs épaules.

Le vermillon & d'autres couleurs détrempées dans l'huile, ou mêlées avec le suif & la graisse, sont bizarrement répanduës non-seulement sur le visage, mais encore sur les cheveux, & sur le duvet des oreilles & de la tête, avec quelque différence neanmoins de ce qu'ils ont coûtume de faire, quand ils doivent aller en guerre ; car alors leur visage est entiérement peint, au lieu qu'ils se contentent communément de quelques embellissemens.

Pour ce qui est des Sauvages qui sont toûjours nuds, tous les matins ils se donnent un habit de couleur : le fond en est d'écarlate qu'ils ont soin de damasquiner, en y ajoutant plusieurs autres figures de différentes couleurs, pour relever celle du fond de l'habit. Dés qu'ils sont sortis du bain, & qu'ils se sont un peu séchez, leurs femmes viennent dans le Carbet avec des Calebasses pleines de Rocou, & d'autres couleurs détrempées dans l'huile de Palmiste ou de Jenipar. Elles peignent d'abord tout le corps avec le Rocou, & ajoûtent ensuite plusieurs autres ornemens. Les jours de fête & de

olemnité ils se font outre cela frotter tout
e corps dans une eau gluante, sur laquelle
ls répandent une poudre cendrée faite de
oques d'œuf, ou bien une espéce de duvet
ui s'y attache, & les fait paroître enplu-
nés comme des Oyseaux, d'autres usent
'une pâte gommée & odoriférante, sur
quelle ils appliquent les plus belles fleurs
ui croissent dans leur Païs.

Plusieurs Nations se percent le cartilage
u nez entre les narines, & y attachent une
erre verte transparente & taillée en fer de
éche, ou bien ils y inférent une plume,
ui s'étendant des deux côtés, leur fait une
pece de moustache. Les Bresilens & les
araïbes se font outre cela de grandes ou-
ertures dans la lévre inférieure & dans les
ies : ils font passer dans ces ouvertures, de
os boutons de procelaine arrondis, ou
llez en point de Diamant. Ces ornemens
ur sont assés incommodes lorsqu'ils man-
nt : mais le sexe se persuadera aisément
'ils souffrent volontiers cette incommo-
é, s'ils ont dans l'idée, qu'ils en ont plus
grément. La beauté coûte encore davan-
e à une certaine Nation de Sauvages, si
itefois c'est par ce principe qu'ils font ce
e * Lopes de Gomara en a rapporté. Cet
teur dit que les Hommes s'y percent
mammelle, & quelques-uns tous les
ix, & inferent dans les trous certaines
ites canes de la longueur d'une Palme &
nie. Ils se percent aussi le gras des cuis-
, & y font entrer des cannes comme dans
s mammelles ; ces Sauvages sont placés
s le fonds du Golphe du Mexique, &

* Lopes de Gomara, Hist. Gen. de Indias, lib. 2, cap. 3.

habitent une Isle qui n'est pas fort éloignée de Panuco.

Les femmes des Sauvages entretiennent leurs cheveux, & en font jalouses au-de-là de ce qu'on peut imaginer. L'affront le plus sanglant qu'on pût leur faire, ce seroit de les leur couper, elles n'oseroient alors se montrer; & si dans le deüil elles en coupent quelque chose, ce n'est que pour se condamner à la retraite. Leurs cheveux & généralement ceux de tous les Sauvages, sont trés-beaux & du noir le plus foncé qu'il y ait; elles les graissent d'huile, & ont très-grand soin de les peigner. Quant à la maniére de les porter, elles se distinguent par tout de celle dont les hommes portent les leurs, excepté chez les Caraïbes des Antilles, & chez les Galibis, où les femmes les accommodent presque de la même maniére que leurs maris : mais elles ont aussi quelque chose de particulier qui les distingue, & que les femmes n'ont point ailleurs : ce sont les Brodequins qui sont la marque infaillible de leur liberté, & qu'il n'est point permis aux esclaves de porter. C'est une espéce de chaussure qui consiste en deux piéces, cousuës de jonc & de coton fort proprement travaillées, & qui serrant la jambe par ses deux extrémités, font enfler le gras de la jambe, & le font paroître plus plein & plus rebondi.

La plûpart des femmes chez les Nations Sauvages, tressent leur cheveux, & les laissent pendre. Les femmes Iroquoises & Huronnes, les partagent des deux côtés de la tête, les faisant tous revenir par derriére, où elles les lient le plus prés de la tête qu'elles peuvent; elles reprennent ensuite ces cheveux pendans, y mêlent de l'écorce concas-

ſée de Péruche, qui ſert à les conſerver, & aprés les avoir repliés, de maniére qu'ils ne deſcendent pas plus bas que les reins, elles les enveloppent d'une peau d'anguille préparée, & enduite de vermillon bien éclatant. C'eſt en cela qu'elles font principalement conſiſter leur beauté. Les femmes des Sauvages de l'Amérique Méridionale ſe peignent le corps comme les hommes, mais d'une maniére différente & diſtinctive. Dans la Septentrionale elles ſe contentent de ſe donner au viſage quelques agrémens de cette peinture ; on doit cependant en excepter les Iroquoiſes, qui ne font tout au plus que tracer une ligne de vermillon, depuis le ſommet de la tête juſqu'à la naiſſance du front dans la ſéparation des cheveux. Leurs nez ne ſont point percés, leurs oreilles le ſont, comme celles des Hommes, en trois endroits, mais les ouvertures en ſont plus petites; elles y paſſent quelques pendans de porcelaine, ou de pierre rouge taillée en fer de fléche, ou bien des canons de porcelaine, qui ſont faits comme des tuyaux de pipe de Hollande.

Les huiles dont les Sauvages ſe graiſſent, les rendent extrêmement puants & craſſeux ; ce ſont des huiles ſimples d'animaux, de poiſſons, ou de quelques plantes, qui ont preſque toutes des odeurs fortes, & qui ranciſſent aiſément : mais ces huiles leur ſont abſolument néceſſaires, & ils ſont mangés de vermine quand elles leur manquent. Comme ils n'ont raffiné ſur rien, ils n'ont pû corriger cette puanteur par les eſſences & par les parfums que les Nations policées ont ſubſtitué depuis long-temps à la ſimplicité des huiles & des graiſſes dont les Sauvages ſe ſervent encore.

Tous les autres ornemens des Sauvages consistent en des couronnes, des colliers qu'ils mettent autour de leur col, d'autres colliers ou bandes de porcelaine taillée en rond, en noyaux, en canons, en fer de fléche, ou bien en cylindres : en des bracelets de la même matiére, en divers ouvrages de plumasserie, ou travaillés en poil d'Elan, de Bœuf sauvage, & de Porc-épy, dont chacun sçait se faire une parure selon son goût, tandis qu'il est dans un âge propre à ces amusemens : mais dès que cet âge est passé, il se fait une gloire de vivre dans une négligence toute opposée, & de ne porter plus rien de superflu, ou qui ne soit usé, afin de faire comprendre qu'il pense à des choses plus sérieuses.

La couronne n'étoit pas dans les prémiers temps une marque distinctive de la Royauté, elle en étoit une cependant de considération & de distinction. On la donnoit pour récompense à ceux qui remportoient le prix dans les Jeux institués à l'honneur des Dieux. Les Romains ennemis des Rois, en avoient de plusieurs sortes pour reconnoître différentes espéces de services rendus à la République. On voit des Couronnes chez presque toutes les Nations Sauvages, dont les rayons sont faits de plumes de différentes couleurs, & dans le cercle desquelles sont enchassés des becs d'oiseaux en guise de diamants, des ongles d'animaux extraordinaires, & quelquefois des petites cornes de chevreüil. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que jamais les femmes ne se donnent cet ornement ; les hommes même ne le prennent que dans leurs plus grandes solemnitez, mais sur-tout lorsqu'ils chantent la guerre & qu'ils y vont ; ils en parent aussi la tête de leurs es-

claves le jour de leur entrée publique. Le Législateur de Sparte avoit fait une Loi à tout Lacédémonien d'aller au combat, vétu de pourpre, chantant & dansant, & ayant la couronne sur la tête. Comme les habits n'étoient pas bien communs au tems de Lycurgue, & que dans les combats & dans tous les autres exercices de leurs Gymnases, les filles même étoient toutes nuës, je me persuade que l'habit de pourpre ordonné par ce Législateur, étoit une couche de vermillon, & je me represente un Lacédémonien allant au combat, tel absolument qu'est un Guerrier Caraïbe.

Les colliers que les Sauvages mettent quelquefois autour de leur cou, ont prés d'un pied de diamétre, & ne différent point de ceux qu'on voit encore sur quelques Antiques au col des Statuës des Barbares. Les Sauvages Septentrionaux portent aussi sur leur poitrine une plaque de porcelaine creuse de la longueur de la main qui fait le même effet, que ce qu'on apelloit *Bulla* chez les Romains. Les Méridionaux portent des plaques d'un métail mitoyen entre l'or & le cuivre, qu'on nomme des *Caracolis*; ces plaques sont ordinairement de la forme d'un Croissant, comme ce qu'on apelloit dans l'Antiquité *Lunula*, qui étoit un ornement des femmes.

On peut ajoûter aux ornemens des Sauvages, la gomme dont parle le * Pere de la Neuville, & qui a quelque chose de si singulier, que ses paroles méritent bien d'être rapportées.

» J'oubliois, dit-il, à vous parler d'un des

* *Troisiéme Lettre du P. de la Neuville. Mémoires de Trévoux, Mars 1723.*

» plus curieux Ouvrages de nos Indiens : » c'eſt une eſpéce de poire creuſe & fort maniable, qui leur ſert de ſeringue : elle eſt » faite d'une gomme, laquelle a une vertu de » reſſort ſi ſurprenante, qu'elle fait autant » de bonds qu'une bale de Paume. Elle ne » fond point, quelque chaude que ſoit l'eau » dont on remplit la poire, qui a aſſez l'air » & la couleur d'une Eolipile de Cuivre bien » paſſé : Elle dure trés-long-tems : on l'é- » tend ſans la gâter juſqu'à lui donner la lon- » gueur d'une demie aulne, quoi-que dans » ſon volume ordinaire elle ne ſoit ni plus » longue, ni plus groſſe qu'une poire de bon » chrétien : nos Indiens ont des anneaux de » la même gomme, leſquels ſe métamor- » phoſent en braſſelets, en jarretiéres, en » colliers, en ceintures, & redeviennent an- » neaux : ils ſerrent exactement le doigt ſans » égard à la petiteſſe & à la groſſeur : tirez » l'anneau du doigt, il ſe prêtera, ſi vous le » voulez, à tous les doigts réünis, & paſſe- » ra au bras comme un braſſelet ; tirez-le de- » rechef pour le porter à la tête, il s'aug- » mentera ſans effort pour la couronner, & » ſe rétrecira lorſque vous l'aurez fait décen- » dre ſur le col en guiſe de collier ; il s'allon- » gera encore pour embraſſer tout le corps, » & pour paſſer du col & des épaules à la » ceinture ; enfin décendu juſques en bas, il » reprendra ſa forme naturelle pour ſervir » d'anneau comme auparavant, ſans avoir » rien perdu de ſa molleſſe & de ſon reſſort ; » car outre que rien ne le peut caſſer, il ne » ſerre ni moins ni plus le bras, la tête, le » cou & les reins, que le doigt. J'ai vû un » Indien qui donnoit à cet anneau un uſage » encore plus extraordinaire, & qui montre

» bien le reſſort infini de cette gomme. Il s'en
» ſervoit comme de corde à ſon Arc.

De tout ce que je viens de dire de la maniére de s'orner, on conclura aiſément, que les Sauvages, au lieu d'ajoûter à leur beauté naturelle, (car ils ſont preſque tous bien faits,) travaillent à ſe rendre laids & à ſe défigurer. Cela eſt vrai auſſi; cependant quand ils ſont bien parez à leur mode, l'aſſemblage bizarre de tous leurs ornemens, non-ſeulement n'a rien qui choque, mais il a un je ne ſçai quoi qui plaît, & leur donne de la bonne grace.

OCCUPATIONS DES FEMMES

LES Femmes des Sauvages, * ainſi que les Amazones, les Femmes des Peuples de Thrace, de Scythie, d'Eſpagne & des autres Peuples Barbares de l'Antiquité, travaillent les Champs, comme font aujourd'hui les femmes de Gaſcogne, de Bearn & de Breſſe, qu'on voit ſouvent mener la Charuë, tandis que leurs maris filent la quenoüille. Le grain qu'elles ſement, c'eſt le Maïs, connu autrement ſous les noms de bled d'Inde, bled d'Eſpagne, & bled de Turquie, lequel eſt le fondement de la nourriture de preſque toutes les Nations ſédentaires d'un bout de l'Amérique à l'autre.

* *Strabo, Lib. 3. p. 114.*

De la Nourriture.

* Jules Scaliger a prétendu que cette sorte de bled avoit été absolument inconnuë aux Anciens; mais je ne suis point du sentiment de cet Auteur. Peut-on en effet imaginer, que cette multitude de Peuples différens qui ont passé en Amérique, & qui s'y sont transportez, non-seulement des extrémitez de l'Asie, mais encore de l'Afrique & de l'Europe, se trouvent aujourd'hui n'avoir de toutes les plantes frumentacées que cette espéce seule, sans penser en même-tems que c'étoit celle qui étoit en usage parmi les mêmes Peuples au tems de leur transmigration? Nous les trouvons encore fidéles à garder les pratiques de leurs Ancêtres, aprés une longue suite de siécles, & nous voïons de nos yeux chez eux les mêmes coûtumes, dont nous découvrons tous les vestiges à travers les ténébres des tems, que leur éloignement rend les plus obscurs; sera-t'il croïable qu'ils auront été plus fidéles à perpetuër des usages arbitraires, qu'ils l'auront été dans ce qui importe le plus à la vie, qui en est le fondement & le soûtien?

Du Maïs ou Bled d'Inde.

Le Maïs, ainsi que je viens de le dire, est la nourriture commune de tous les Sauvages sédentaires, depuis le fonds du Brésil jusques aux extrémitez du Canada, même de la plûpart de ceux qui ont l'usage de la racine du Manioc: Ne feroit-il pas plus naturel de penser qu'il auroit été la premiere

* *Jul. Scaliger. Exerc. 292. p. 869.*

ourriture des Hommes aprés les glands des
Chênes, où des Hêtres de Dodone? Qu'il
'a été pendant plusieurs siécles, aprés les-
quels on a substitué d'autres espéces de grains
qu'on aura trouvé d'un meilleur usage, &
qui auront fait abandonner les premieres?
Tout ceci n'est point sans fondement, &
peut se justifier par les Auteurs. Car en pre-
mier lieu, les Auteurs sont embarassez, & ne
conviennent point des termes pour nous expli-
quer les diverses especes de Plantes frumenta-
cées; de sorte qu'il faut aujourd'hui deviner
pour les entendre, & avoüer qu'ils ont emploïé
es mêmes termes pour nous faire connoître
les Plantes différentes, ou différens termes,
pour signifier la même Plante. Pline lui-mê-
me nous le déclare nettement, en disant que
es especes de froment ne sont pas les mêmes
par tout, & que dans les divers endroits où
l'on se sert des mêmes especes, elles n'ont
pas le même nom. * *Frumenti genera non eadem
ubique, nec ubi eadem sunt, iisdem nominibus.*
En second lieu, il est facile de faire voir des
substitutions d'une espece à une autre en dif-
férens temps & en divers lieux, de maniere
que celle qui étoit une nourriture commune
& ordinaire dans un pays en certains temps,
devenoit ensuite si rare, qu'aprés un certain
nombre d'années elle y étoit tout-à-fait hors
d'usage, & quelquefois inconnuë. En troisié-
me lieu, on peut par des conjectures presque
évidentes, comme démontrer par les Au-
teurs, que le Bled d'Inde a été non-seulement
connu, mais encore en usage chez plusieurs
peuples. Enfin on peut tirer un trés-fort pré-
jugé de cela même, de ce que les Améri-
quains préparent aujourd'hui leur Bled d'In-

* *Plin. Hist. nat. Lib. 18. cap. 8.*

de abſolument de la même maniere, que les Anciens préparoient eux-mêmes leurs grains, avant d'avoir inventé l'uſage des Moulins, des Fours, & pluſieurs autres choſes que la ſuite des temps a miſes au jour, & perfectionnées ſelon la néceſſité, ou même ſelon la qualité des eſpeces de grains, qui ont été mis ſucceſſivement en vogue.

La plûpart des termes dont on s'eſt ſervi pour nommer les plantes frumentacées, ſont des termes génériques, qui par la force de leur ſignification ne déſignent pas une eſpece plûtôt qu'une autre, quoique dans la ſuite on en ait fait l'application à des eſpeces particuliéres. Tels ſont les termes *Far*, *Ador*, *Alica*, *Hordeum*. *Triticum*, *Frumentum*. Calepin * dans ſon Dictionnaire au mot *Far*, dit que c'étoit un nom générique pour ſignifier toutes les eſpeces de Planes frumentacées. Il étoit ainſi nommé, parce qu'il étoit porté & produit par la terre, ou bien du verbe *Frangere*, parce qu'on le briſoit dans des mortiers ou dans des moulins. Le *Far* déterminé à une eſpece particuliére, ſe nommoit *Ador*. Feſtus † tire l'étymologie de ce mot du verbe *Edere*, manger, & dit qu'anciennement il étoit appellé *Edor*: Il ajoûte qu'il pouvoit auſſi venir du verbe *Aduror*, parce qu'on le torréfioit avant que de le piler ou de le moudre. L'*Alica* étoit auſſi un nom générique. Feſtus fait venir ce mot du verbe *Alere*, nourrir. § L'*Alica* déterminé à une eſpece particuliére,

* *Calepin. Far.* Olim nomen generale fuit ad omnia genera frumentorum, ita dictum à ferendo, vel à faciendo.

† *Feſtus Ador.* Farris genus Edor quondam appellatum ab edendo : vel quod aduratur ut fiat toſtum, unde in ſacrificiis mola ſalſa efficitur.

§ *Feſtus. Alica*, Alica dicitur quod alit corpus.

se nommoit *Atracastrum*, qui étoit une sorte de froment plus nourrissant que les autres. Le Far & l'Alica étoient outre cela des compositions de diverses sortes de Plantes frumentacées, de-là vient qu'on trouve souvent dans les Auteurs, ces termes *Far Triticeum*, *Far Adoreum*, *Far Hordeaceum*, *Alica ex Zea*, *Alica Adulterina*, *&c.* L'Orge, ou *Hordeum*, étoit ainsi appellé à cause de sa promptitude à venir à maturité. Le mot *Triticum* porte avec soi son étymologie à *Triturâ*, du verbe *Tero*, piler, broyer, *& frumentum* est tiré du mot *Frumen*, lequel dans le vieux langage Latin†, signifie le palais de la bouche, par où il faut que toute nourriture passe.*

Je n'entre point dans une plus grande explication des autres termes, qui par leur signification propre ne nous donneroient pas une connoissance plus distincte de l'espece particuliére à laquelle ils étoient appliquez. Il me suffit d'en conclure que les termes étant génériques, ont pû être successivement attribuez à des especes différentes, à mesure qu'on en changeoit, & qu'on en substituoit une autre pour servir de nourriture commune & ordinaire, laquelle pourra être nommée *Alica*, parce qu'elle nourrit *Far*, parce que la terre la produit; *Triticum*, parce qu'on est obligé de la broyer & de la moudre; ainsi du reste, dont on peut voir les étymologies plus au long dans S. Isidore de Seville †.

L'universalité de ces termes a embarrassé les Auteurs, tant anciens que modernes, & a causé entr'eux des disputes & des contra-

* *Isidor. Orig. lib.* 17. *cap.* 3.

† *Isidor. Hispal. Orig. Lib.* 17. *cap.* 3. Frumenta sunt propriè quæ Aristas habent. Fruges autem, reliqua. Frumenta autem vel fruges à *frumendo*, hoc est à vescendo dictæ, nam frumen dicitur summa pars gulæ.

d'ctions de ſentimens, qu'il n'eſt pas facile d'accorder. Pline * aſſure que ceux qui ſe ſervent de cette eſpece qu'on appelle *Zea*, n'ont point l'uſage du *Far*; cependant Denys d'Halicarnaſſe § appelle *Zea*, auſſi-bien que Strabon ¶, ce que Pline appelle *Far*. Gallien † rapporte les differens ſentimens des Anciens, pour expliquer quelles étoient les eſpeces diſtinguées par ces noms *Olira*, *Typhe*, *Zea*. Aprés les avoir expoſez, il conclut en diſant que c'étoit la même choſe ſous divers noms. Anguillara *a* les diſtingue; & ſous ces trois noms comprend trois eſpeces connuës en Italie ſous ceux de *Spelta*, *Scandella* & *Farro*. Jules Scaliger croit *b* que *Typhe* eſt le ſegle; *Zea*, le bled blanc, ou l'Epeautre: il croit auſſi que l'*Olira* & l'*Oriza* ſont deux noms communs au Ris. En voila aſſez pour faire comprendre que ſi les Auteurs, que nous pouvons regarder comme Modernes, n'ont pû s'accorder ſur ce que penſoient Denys d'Hlaycarnaſſe, Pline, Strabon, & leurs autres contemporains, ceux-ci pourroient avoir eu de plus grandes difficultez encore, pour ſçavoir au juſte ce qui étoit de l'uſage dans des temps fort éloignez de celui auquel ils écrivoient, & plus obſcurs encore que les ſiécles qui ſe ſont écoulez depuis eux juſqu'à nous, à cauſe que ces premiers temps, qui étoient ceux de la Barbarie & de l'Origine des Nations, ont toûjours été envelopez des ténébres de l'ignorance.

Je ne prétens pas dire que le Far, dont le Peuple Romain s'eſt ſervi uniquement pen-

* *Plin. lib.* 18. *cap.* 8. § *Dion. Halyc. lib.* 2. *Ant. Rom. p.* 95. ¶ *Strabo lib.* 5. *p.* 242. † *Galen. lib.* 1. *de Alim. Facul. cap.* 3. a *Anguillara part.* 6. *p.* 98. b *Jul. Scaliger. Exerc.* 292. *p.* 868.

dant les trois cens premiéres années depuis la
fondation de Rome, soit une même chose
avec le Maïs; on pourroit me faire sur cela
une forte objection, qui est que cette espece
de Bled ne s'étoit point perduë, puisqu'on
s'en servoit encore à Rome du temps de Pline
dans les Sacrifices, dans les Mariages, &
dans les autres choses qui appartenoient à la
Religion, par respect pour l'Antiquité; &
quoique nous ne sçachions pas précisément
quelle espece de Bled c'étoit que le Far, & si
c'étoit le même que le *Farro*, dont les Italiens
se servent aujourd'hui. Pline nous en dit assez
pour nous faire croire que ce n'étoit point
le Maïs, à moins qu'on ne voulût dire, que
cette institution respectueuse pour les pratiques de leurs Ancêtres, quoique beaucoup
plus ancienne que Pline, étoit cependant
postérieure aux substitutions qu'on auroit
fait de plusieurs especes de Plantes frumentacées, qui auroient eu successivement le
nom de *Far*.

Les Auteurs eux-mêmes nous donnent des
exemples de ces substitutions. Et sans entrer
dans un long détail, il nous doit suffire de ce
qu'ils ont dit par rapport à l'Orge, lequel
étoit chez les Grecs dans la même degré de
vénération que le *Far* chez les Romains; parce qu'il avoit été leur premiére nourriture,
comme l'Avoine l'étoit des Peuples de Germanie, l'Orge & le Lotos de ceux d'Egypte
& de Lybie, le Panis des Peuples d'Aquitaine,
le Millet des Méotes & des Sarmates, &
ainsi de plusieurs autres, qui certainement
ont changé de nourriture, & même plusieurs
fois.

Le froment que les François ont porté en
Amérique, y est certainement bien plus ré-

cent que le Maïs. Les Sauvages donnent cependant dans leur Langue le même nom à l'un & à l'autre. Je suppose que dans la suite des temps, préferant au Bled d'Inde le froment ou Bled François, qui vaut incomparablement mieux sans contredit, ils ne fassent plus d'usage que de ce dernier : quelle marque auront les siécles à venir de cette substitution, le nom étant absolument le même. Il faut donc que l'Histoire de nos jours le leur apprenne d'une maniere claire, & qui ne fasse point de confusion dans la postérité. Or les Sauvages qui n'ont point d'écriture, ni d'Annales, ne peuvent transmettre cette connoissance à l'avenir par eux-mêmes. Les premiers tems aïant été aussi plongés pendant plusieurs siécles dans cette ignorance profonde où sont aujourd'hui les Améciquains, ont été dans la même situation & au même niveau que les Barbares, & n'ont point laissé de fastes des évenemens arrivez pendant leur barbarie, où n'en ont laissé que de fabuleux.

De ces différentes especes de Grains dont les divers peuples se nourrissoient, quelques-unes ne servent que pour les animaux ; d'autres sont inconnuës, & ne se voyent plus dans les pays où elles étoient cultivées ; ou bien, elles s'y sont éclypsées pour un temps, comme il est facile de le prouver par raport au Bled d'Inde même. Car supposé que cette Plante eût toûjours été étrangére à Rome, comme elle l'étoit du temps de Pline, on ne peut presque nier qu'elle n'y parut au moins de son temps. Quoiqu'en puisse dire Scaliger, on doit expliquer du Bled d'Inde ces paroles de Pline *. *Milium intra hos decem annos ex India in Italiam invectum est nigrum co-*

* *Plin, lib. 18, cap. 8.*

ore, Amplum Grano, Arundineum culmo, ado-
escit ad pedes altitudine septem, Lobas vocant,
mnium frugum fertilissimum, ex uno grano terni
xtarii gignuntur. Dans le cours de ces dix an-
ées on a apporté de l'Inde en Italie une es-
ece de Millet noir en couleur, dont le grain
st fort gros, & le chaume semblable aux
annes, & aux roseaux; il croît à la hauteur
e sept pieds. Ses tiges qu'on nomme Lobas,
u Phobas, selon la remarque du Pere Har-
oüin, sont trés grandes. C'est de toutes les
lantes frumentacées la plus fertile; un seul
rain produit trois septiers.

On met avec raison le Maïs au rang des
lantes miliacées & arundinacées, à cause des
ssemblances qu'il a avec ces sortes de Plan-
s, ressemblances qu'on peut confronter
ns Théophraste & dans les autres Botanis-
s. Au reste, Pline a fort bien caractérisé le
aïs par sa fécondité, sa qualité, la hauteur
sa tige, & la grosseur de son grain. Pour
qui est de la couleur, il y en a de plusieurs
rtes; l'un tire sur le noir, l'autre sur le bleu
sur le pourpre; le plus commun est d'un
ne de paille plus ou moins foncé, selon le
rain ou le degré de maturité. Ces diffé-
nces sont purement accidentelles, ou sui-
nt les différentes especes de Maïs. La plû-
rt des Relations anciennes & modernes ap-
llent le Maïs, ou simplement du Mil, ou
gros Mil, pour le distinguer du Mil ordi-
ire & de la petite espece. Et parlant de ses
es, elles les nomment les cannes de Bled
nde.

Cela doit servir à nous faire entendre les
teurs, quand ils nous racontent de cer-
ns Peuples, qu'ils font leur nourriture or-
naire du fruit des Roseaux, comme E-

lien *, Strabon †, Diodore de Sicile ¶, l'af
surent des Indiens en général, des Habitans d
la Tapobrane des Ethiopiens, &c. C'est auſ
du Maïs qu'ont voulu probablement parle
les Auteurs, qui ont écrit que les Indiens, le
Peuples des environs des Palus Méotides
& les Sarmates vivoient de Millet. Philo
strate § caractérise le Millet presque auſſi
bien que Pline dans la vie d'Apollonius d
Thyane. Car parlant de l'Inde, il dit : » Qu
» la terre y est noire, fertile en toutes sor-
» tes de fruits ; que les pailles & les tige
» des Plantes frumentacées y sont de la groſ
» seur des cannes & des roseaux ; mais sur-
» tout qu'elle porte du Millet & du Sésame
» d'une prodigieuse grosseur. « On ne peut
pareillement le méconnoître dans ce que dit
Hérodote † en faisant la Description de
Mœurs des Indiens. » Ils vivent, dit-il
» d'herbages, & ils ont une espéce de se-
» mence, laquelle se rapporte au Millet
» que la terre produit d'elle-même, envé-
« loppée dans son calice; aprés l'avoir cueil-
» li ils la font cuire dans son propre calice
» & s'en nourrissent. » * Le même Auteur,
parlant du Froment & de l'Orge des Baby-
loniens, dit que les feüilles de leur tige
sont larges, au moins de quatre doigts. Or
il semble que cela ne peut convenir qu'au
Maïs. † Théophraste aura peut être voulu
parler de la même Plante, quand il a écrit
sur le rapport qu'on luy en avoit fait, qu'au
de-là de la Bactriane, le Froment y vient ſi
prodigieux, que chaque grain peut être

* *Ælian. Lib. 5 c. 39.* † *Strabo Lib. 15.* ¶ *Diodor. Sic. Lib. 3. p. 99.* § *Philostrat. Lib. 3. in vita Apollon.*
† *Herodot. Lib. 3. n. 100.* * *Herodot. Lib. 1. n. 193.*
† *Theophrast. Lib. 8. c. 4.*

omparé pour ſa groſſeur au noyau des Oli-
es. A preſent que ces païs nous ſont plus
onnus qu'ils n'étoient aux Anciens, je ne
çache pas qu'il y ait d'autres eſpéces de
rains à qui cela puiſſe convenir qu'au bled
'Inde.

Le Millet dont vivoient les Sarmates &
s Méotiens § étoit le même que cultivoient
s Amazones leurs épouſes. Apollonius de
hodes parlant des Chalybes qui étoient au
oiſinage des Amazones, dit qu'ils n'a-
oient point l'uſage du Labour, ni aucune
naniére de ſemer & de faire croître la Plan-
e, laquelle a *le goût du Miel*. Qu'ils n'a-
oient pas non plus de Troupeaux, mais
u'ils achetoient de leurs voiſins ce qui leur
oit néceſſaire, & qu'ils le commerçoient
vec du fer, lequel ils ſçavoient fort bien
nettre en œuvre. † Or cette Plante qui a le
oût du Miel, à moins que ce ne ſoit le
om * dont uſent aujourd'hui les Mingre-
ens, ne peut être autre choſe que le bled
Inde. Dans la Langue des Anciens Celtes,
le mot *Mel* ſignifie également du *Miel* &
u *Mil*. Il ſeroit d'autant moins ſurprenant

§ *Apollo. Rhodius. Lib.* 2. *v.* 1005.

† *Chardin voyage en Perſe par la Mer Noire & par la Col-
de p.* 74.

* Le Gom eſt une ſorte de grain, qui ſe cüeille dans la
ingrelie, menu comme la Coriandre, & qui reſſemble
ez au Millet, il produit un Tuyau de la groſſeur du
u'ce, de la hauteur d'un homme, au bout duquel il y a
épy, qui a plus de 300. grains, & ne reſſemble pas mal
Cannes du bled d'Inde. Par cette deſcription tirée de
ardin, il paroît que le Gom eſt une eſpéce de bled d'In-
, non pas de l'eſpéce ordinaire, dont le grain eſt attaché
n gros gland, ou bouton, mais de celle dont le grain
nt au bout d'un épy aſſés long.

‡ *Pezron. Antiquité de la Nation & de la Langue des Cel-
p.* 392.

que ces deux derniers termes vinſſent de l
même racine, que ce qu'ils ſignifient, ſ
trouve un même-temps dans une mêm
Plante, qui eſt le Maïs, ainſi que je l'ex
pliquerai tout à l'heure. De tout cela o
peut conclure, qu'au moins dans les pre
miers temps, le Bled d'Inde étoit la nour
riture commune de preſque tous les Peuple
Barbares de la grande Aſie.

J'ai eu auſſi quelque ſoupçon que le Maï
pouvoit bien être le même que le Bled de
anciens Egyptiens. * Ce qui me paroît fon-
der quelque conjecture, c'eſt le ſonge d
Pharaon où il eſt parlé d'une Tige à ſept épis
Mais comme il y a une eſpéce de Bled à
pluſieurs épis ſur la même Tige, cela ſuffi
pour infirmer ma conjecture; quoique ce
Bled ne ſoit pas commun, & que cela ne
convienne pas même à l'Orge dont les an-
ciens Egyptiens ſe nourriſſoient.

Si le Maïs, qu'on apporta à Rome du
temps de Pline, y fut ſemé, il eſt évident
qu'on en fit peu de cas dans la ſuite, par-
ce qu'il y a diſparu auſſi-bien que dans le
reſte de l'Europe, où on ne l'a revû que
lorſqu'il y a été apporté derechef de l'Inde
Occidentale, aprés la découverte du Nou-
veau Monde, ou bien de l'Aſie & de la
Tartarie; ce qui lui a fait donner le nom de
Bled Turc. On n'en a guéres fait plus d'eſti-
me dans les Indes Orientales, dont ont parlé
les Auteurs que j'ai citez. Car aujourd'hui,
quoiqu'ils ayent encore le Maïs & d'autres
eſpéces de grains qui ſont en uſage parmi
nous, on ne s'y ſert preſque par tout que
du Ris, auſſi-bien qu'en Egypte & en Tur-
quie. Il y a fort peu de Provinces en Europe

a Geneſ. ch. 41. v. 22.

ui se soient souciées de cultiver cette Plan-
e, & celles qui la cultivent, ne le font
ue pour nourrir les Païsans ou la vo-
ille.

Culture des Champs.

En Canada dés que les neiges sont fonduës,
s Sauvagesses commencent leur travail.
lles ne sément point l'Automne parce que
Maïs est du nombre des semences qu'on
pelle d'Esté, *Æstiva*; telles que sont le Sé-
me, le Millet, le Panis, & les autres légu-
ies; ou bien parcequ'il en est de cette es-
éce de graine comme du Bled apellé *Tri-
estre* * par Théophraste & par Pline, † parce
u'il ne lui falloit que trois mois entre la
mence & la récolte; si toutefois on doit
tribuër cela à une espéce particuliére; car
usage de la Nouvelle France nous fait voir
out le contraire, dans toutes les especes de
roment ou de Bled François, qu'on ne sé-
ie qu'au mois d'Avril ou de May, & qu'on
cueille au mois de Juillet ou d'Août. A la
loride & dans les Païs plus Meridionnaux,
n seme le Maïs & on le recueille deux fois
année.

La premiere façon qu'on donne aux
hamps, c'est de ramasser le Chaume & de
brûler. On remuë ensuite la terre pour la
sposer à recevoir le grain qu'on doit y jet-
r. On ne se sert point pour cela de la
harruë, non plus que de quantité d'autres
strumens du Labourage, dont l'usage ne
ur est pas connu, & ne leur est pas néceſſaire.
leur suffit d'un morceau de bois recourbé,
trois doigts de largeur, attaché à un long

* *Theoph. Lib.* 8. † *Plinius. Lib*, 18, *ch*. 7.

manche qui leur sert à sarcler la terre & à la rémuer legérement.

Le champs qu'on doit ensemencer ne se rangent point par guerets, & par sillons selon la methode d'Europe; mais par petites mottes, rondes de trois pieds de diametre. On fait neuf trous dans chacune de ces mottes, & dans chaque trou on jette un grain de Bled d'Inde qu'on a soin de couvrir.

Toutes les femmes du village s'unissent ensemble pour le gros travail. Elles font diverses bandes nombreuses, selon les différens quartiers où elles ont leurs Champs, & elles passent d'un Champ à l'autre, s'aidant ainsi toutes mutuellement. Cela se fait avec d'autant moins de peine, & avec d'autant plus de promptitude, que les Champs ne sont point séparez par des Hayes ou des Fossez, & ne paroissent faire tous ensemble qu'une seule piéce; sans que pour cela elles aïent des disputes pour leurs bornes, que chacune sçait fort bien reconnoître.

La Maîtresse du Champ, dans lequel on travaille, distribuë à chacune des travaillantes le grain de semence qu'elles reçoivent dans de petites *Mannes* ou Corbeilles, de quatre ou cinq doigts de hauteur, & d'autant de largeur, de maniére qu'elles peuvent supputer jusques au nombre des grains qu'elles donnent.

Outre le Maïs, elles sément des féverolles ou de petites féves, des citroüilles d'une espéce différente de celle de France; des Melons d'eau & de grands Tournesols. Elles sément les féves à côté des grains de leur Bled d'Inde, dont la canne ou la tige leur sert d'appuy, comme l'Orme à la vi-

ne. Elles font des Champs particuliers
our leurs Citroüilles & leurs Melons ;
ais avant que de les ſemer dans leurs
hamps, elles préparent une terre noire &
gére, dans laquelle elles les font germer
ntre deux écorces dans leurs Cabanes, au-
eſſus de leurs foyers.

Elles tiennent leurs Champs fort propres,
les ont grand ſoin d'en arracher les herbes
ſques au temps de la récolte. Il y a en-
ore un temps marqué pour cela, où elles
availlent toutes en commun ; & alors cha-
ne porte avec ſoy un faiſeau de petites
guettes de la longueur d'un pied, ou d'un
ed & demi, qui ont leur marque particu-
ére, & qui ſont enjolivées de vermillon.
lles leur ſervent à marquer leur tâche, &
faire connoître leur travail.

Le temps de la moiſſon étant venu on
ieille le bled d'Inde, qu'on arrache avec
s feüilles qui environnent l'épy, & qui
forment le calice. Ces feüilles, y étant
rtement attachées, leur ſervent de lien
our le mettre en treſſes, ou en cordes,
mme on en uſe pour les oignons.

C'eſt ſans doute une fête de celles que les
nciens nommoient *Cereales*, & qu'ils ce-
broient à l'honneur de Cérés, que celle de
eſſer le Bled. Elle ſe fait pendant la nuit
ns les champs, & c'eſt la ſeule occaſion
ù les hommes, qui ne ſe mêlent ni de
amps, ni de la récolte, ſont apellés par les
mmes pour les aider. Je ne ſçais s'il n'y a
oint en ceci quelque reſte d'un culte Re-
gieux. Je n'en ai point demandé les parti-
ılarités ; il y a cependant apparence que
eſt à la Religion qu'on en doit l'Inſtitution.
ne parle ici que de l'uſage de l'Amerique

septentrionale ; je ne suis pas assez instruit de ce qui se fait ailleurs ; & les Auteurs, qui nous ont parlé des Amériquains Méridionaux, se contentent de dire en général que les hommes se rendroient infâmes s'ils avoient seulement touché au métier, ou bien à ce qui est affecté aux travaux du sexe.

* Diodore de Sicile dit des premiers Peuples de la grande Bretagne, qu'ayant séparé les épis de leur tige, ils les mettoient dans des greniers soûterrains, d'où ils retiroient chaque jour la provision qui leur étoit nécessaire en commençant par les plus vieux, & qu'ils faisoient leur nourriture de ces grains pilés & broyés.

Les Sauvagesses font dans leurs champs de ces sortes de greniers soûterrains, pour y mettre les Citroüilles, & leurs autres fruits, qu'elles ne sçauroient autrement garantir de la rigueur de l'hyver. Ce sont de grands trous en terre, de quatre ou cinq pieds de profondeur, nattés en dedans avec des écorces, & couverts de terre par-dessus. Leurs fruits s'y conservent parfaitement bien, sans recevoir aucune atteinte de la gelée, dont les neiges, qui les couvrent, les garantissent.

Pour ce qui est du bled, bien loin de l'ensevelir, à moins d'un cas de necessité, on le fait essorer sur de grandes Perches, & sur l'Auvent, ou vestibule extérieur de leurs Cabanes. A Tsonnontouan, on fait des greniers d'écorce en forme de tourelles, sur des lieux élevés, & on perce les écorces de tous côtés, afin que l'air puisse y joüer & que le grain ne moisisse point ; à la Floride on

* *Diod, Sic. lib. 5. p. 209.*

n le transporte dans des greniers publics où n le laisse jusques à ce qu'on le distribuë 'une maniére proportionnée au besoin de haque famille, & au nombre des personnes ui les composent. Aprés un certain temps, n fait sécher le bled dans les cabanes sur les erches de traverse, qui environnent les eux, & qui portent sur les poteaux de soûen; la fumée qui s'exhale jour & nuit de urs foyers, noircit un peu le grain à la lonue; mais elle lui ôte toute l'humidité qui ourroient le gâter. En hyver, quand il est en sec, on l'égraine, & on le met dans les andes Caisses d'écorce, dont j'ai parlé, & n l'y prend à mesure qu'on veut s'en servir. n laisse uniquement à la fumée, celui qu'on serve pour semence, qu'on n'égraine que rsqu'il faut le semer.

Maniére de préparer la Nourriture.

J'ay apporté ci-dessus une quatriéme raiņ, pour soûtenir la conjecture que les Maïs oit été connu des Anciens, & avoit été le ndement de la nourriture, tout au moins s Peuples qui ont fait transmigration en nérique. C'est la maniére dont les Anciens éparoient leurs Bleds pour les mettre en ge, à laquelle celle de nos Sauvages se uve parfaitement conforme; & c'est ce 'il faut que j'explique icy.

Rien n'est plus connu que la pratique que Anciens avoient de torréfier leurs grains ant que de les mettre en farine. Entre une inité de témoignages des Anciens, je me ntente de citer le vers de Virgile. *

Virgil. Lib. 1. Æneïd. v. 183.

Et torrere parant Flammis & frangere saxo.

Il n'y a aussi qu'à rappeller ce que j'ai di de l'étymologie du nom *Adòr*, qu'on donnoi au *Far*, du verbe *aduror*, parcequ'on le tor réfioit avant que de le moudre. § Apolloniu de Rhodes nous donne à entendre combie cet usage étoit ancien, par ce qu'il nous ra conte de la douleur des Argonautes, & de Dolioniens, aprés la mort de Cyzique leu Roy; Car elle fut si vive, qu'ils furent plu sieurs jours, sans avoir seulement le courage d faire moudre leurs Bleds, mais qu'ils soutin rent leur vie dans la tristesse, en mangean par cy par là, quelques grains, tels qu'il étoient, tous crus, & sans même les avoi fait torréfier.

La farine qu'on tiroit de ces grains ain grillés dans les cendres, en étoit beaucou plus savoureuse, les grains eux-même étoient plus faciles à moudre, & ils se dé poüilloient par-là plus aisément de leur son ou de leur premiére pellicule.

Avant d'avoir l'usage des Moulins, ils bri soient leurs grains dans des piles, ou des mor tiers de bois, avec des pilons de même ma tiére. * Hésiode nous donne la mesure d la pile, & du pilon des Anciens, & de no Sauvages, dans ces paroles. » Coupez-mo » une pile de trois pieds de haut, & un pilo » de la longueur de trois coudées. † Pilumn en fut l'inventeur; ¶ c'est pour cela qu'il étoi

§ *Apoll. Rhod. Lib. 1. v. 1071.*
* *Hesiod. Opera & Dies. v. 421.*
† *Servius in Lib. 9. Virg. Æneid.*
¶ *Servius in Lib. IX. Æneid Init.* Pilumnus pinsend frumenti usum invenit: Inde à Pastoribus colitur: ab ips etiam pilum dicitur.

23. Tom. III. Pag. 74.

RPJCB

onoré des Bergers & des gens de la campa-
ne, lesquels se servirent encore long-temps
e cette maniére de préparer leurs grains,
prés qu'on eut trouvé l'usage des Moulins,
'étant pas en état de faire la dépense pour
s faire moudre aux Moulins bannaux. *
aton met aussi la pile & le pilon, au nom-
e des meubles rustiques de son temps.

Les Pisons prirent leurs noms de cette ma-
ére de piler le bled, † ainsi que plusieurs
tres familles Romaines tirérent le leur de
fférentes espéces de Plantes frumentacées,
de légumes, qui étoient chez eux en usa-
. Tels étoient les Fabiens, les Lentules,
les Cicérons, qui avoient pris leurs noms,
s féves, des lentilles & des pois chi-
es.

On appelloit aussi les Boulangers du nom
Pistores, à *Pilo* ou *Pistillo*. ¶ Pendant les
iq cens premiéres années aprés la fonda-
n de Rome, il n'y eut point de Boulan-
s publics; & lorsqu'ils commencérent à
troduire, ils étoient en même temps,
ûniers, Boulangers & Cuisiniers.

On ne faisoit du pain que par délicatesse,
nme on fait aujourd'hui des piéces de four.
particuliers le faisoient chez eux; & c'é-
-là l'emploi des femmes, comme ce l'est
ourd'hui chez la plupart des Nations par-
le petit peuple. Le vivre commun & or-
aire, étoit une espéce de boüillie faite
de la farine délayée dans de l'eau, ou du
illon, comme le *Farro* des Italiens. § Pline
'alére Maxime nous en rendent deux fort

D 2

**to de Re Rust.*
† in. Lib. 18. *cap.* 3.
¶ lin. Lib. 18. *cap.* 11.
§ lin. Lib. 18. *cap.* 8.

beaux témoignages. » Il est évident, dit Pli-
» ne, que les Romains ont vécu long-temps
» de bouïllie, & non pas de pain.† Nos ancê-
» tres, dit Valére-Maxime, étoient si atten-
» tifs à la frugalité, qu'ils faisoient un plus
» grand usage de bouïllie que de pain. C'est
ce que Juvénal exprime vivement, à sa ma-
niére, dans la comparaison qu'il fait des
Mœurs des Romains de son temps avec celles
de leurs Ancêtres. ¶

Quin & magnis fratribus horum,
A scrobe & sulco redeuntibus, altera cœna,
Amplior, & grandes fumabant pultibus olla.

Cette farine délayée dans l'eau pure, étoit
le fondement de la vie des hommes; & ils se
passoient de cela, quand ils n'avoient rien de
mieux; mais quand ils avoient des viandes,
de quelque espéce qu'elles fussent, ils les fai-
soient cuire avec cette bouïllie. C'étoit ce
qu'on appelloit *Pulmentum*, ou *Pulmentarium*.
Car le *Pulmentum* n'étoit pas un mets, qu'on
fit cuire séparément, & qu'on mangeât en-
suite avec cette bouïllie, laquelle tint lieu de
pain; mais, ou cette bouïllie pure, & sim-
ple; ou bien, un composé de viandes cuites
& préparées dans cette bouïllie même, à la-
quelle on a fait succéder le potage, lorsque le
pain a été plus commum.

On donna aux Romains le sobriquet de
Pultophages, ou de mangeurs de bouïllie,
à cause qu'ils retinrent apparemment plus
long-temps cet usage que beaucoup d'autres
Nations; car il ne leur étoit pas particulier.
Les Romains donnoient eux-mêmes, le mê-

† *Valere Maxime Lib. 2. cap. 6.*
¶ *Juvenal. Satyr. 14. v. 169.*

me sobriquet aux Carthaginois. * Fortunatus-Licetus, dans une de ses réponses, que cet usage étoit chez les Perses, chez les Carthaginois, chez les Romains, & même chez les Grecs. † Car quoique Pline semble dire le contraire, parlant des Grecs, dans ces paroles. *Videturque tam puls ignota Graciæ, quam Italiæ polenta*, Fortunatus-Licetus l'explique, & dit, que c'étoit la même chose sous différens noms; Mais que ce terme *Puls*, étoit aussi peu usité en Gréce, que celui de *Polenta* en Italie. On pourroit, je crois, l'expliquer mieux, en disant, que la préparation étoit effectivement la même, mais la matiére étoit différente. Car ce qu'on appelloit *Polenta* étoit fait de farine d'orge mondé, & ce qu'on appelloit *Puls*, étoit de *Far* ou de froment. Or Pline, selon cette explication, a eu raison de dire, que l'un étoit aussi inconnu à l'Italie, que l'autre l'étoit à la Gréce; selon ce que j'ai déja dit moi-même, de la nourriture commune des uns des autres, les Romains n'uant que du *Far*, & les Grecs de farine d'orge.

Cette frugalité des Romains, & des autres peuples dans les premiers temps, leur étoit d'un grand secours pour l'entretien de leurs armées. Un soldat portoit ses vivres avec son petit bagage. Un petit sac de farine lui suffisoit pour long temps. Il lui coûtoit peu de se préparer son repas, & ce repas étoit bien peu de dépense: les Officiers, & les Généraux même, se distinguoient peu du simple fantassin, pour les aprêts de leur table. De cette maniére, les troupes étoient toûjours sur pied, toûjours prêtes à se transporter d'un

D 3

* *Fortunat Licetus. Respons. ad quæsita. p. 57. & seq.*
† *Plin. Lib. 18. cap. 8.*

lieu à un autre où on vouloit les conduire : & le luxe, & la delicateſſe, qui ſe ſont introduites de nos jours parmi les Militaires, ne ruïnoient point les Etats, par les frais exceſſifs qu'on eſt obligé de faire en proviſions de bouche, plus qu'en toute ſorte de munitions de guerre, & ne faiſoient point manquer les meilleures entrepriſes, leſquelles demandent une diligence & une promptitude incompatible, ce ſemble, avec de grands préparatifs. Enfin cette frugalité fourniſſoit à la République des hommes forts, robuſtes, courageux, capables de ſupporter la faim & la ſoif, qui penſoient plus à aller chercher l'ennemi, qu'à ſauver leurs équipages ; & qui, n'étant pas énervés par la bonne chére, ne faiſoient pas conſiſter les avantages d'une campagne, à avoir bien fait les honneurs de leur Table, y faiſant ſervir ce que l'abondance peut fournir de plus exquis, & de plus recherché.

Quoique le pain ne fut pas de l'uſage ordinaire, ſon origine eſt cependant très-ancienne. La premiére eſpéce étoit de ceux qu'on faiſoit cuire ſous la cendre, & dont l'Ecriture-Sainte fait ſi ſouvent mention. L'autre étoit de ceux qu'on faiſoit cuire dans une tartiére de terre, ou de fer, * car c'eſt ce que les Auteurs entendent par les mots *Furnus* & *Clibanus*. Ces ſortes de pains avoient différens noms qu'on peut voir dans Athénée, & dans Caton. † Ces différens noms pouvoient venir des divers lieux où on les faiſoit, ou de différentes compoſitions qui y entroient. Car, outre les diverſes eſpéces de farines, qui en étoient comme la matiére principale,

* *Vid. Harduinum in not. ad Plin. Lib.* 18.
† *Athen. Lib.* 3.

on y mettoit de l'huile, & de la graiſſe, du miel, des fruits, de la ſemence de Naſturce, & d'anis, du cardame, du pavot, &c.

La ſagamité des Sauvages n'eſt autre choſe, que cette ſorte de boüillie faite de leur bled d'Inde, torréfié dans les cendres, broyé dans des Piles de bois à force de bras, paſſé dans des ſas groſſiérement faits, avec de petites branches liées enſemble, & vanné dans des écorces, ou dans des paniers plians faits de jonc. Je ne ſçais d'où vient le mot de ſagamité, dont les François Canadiens ſe ſervent pour ſignifier cette boüillie, que les Iroquois nomment *Onnontara* dans leur langue. C'eſt peut-être un mot tiré de quelque dialecte de la langue Algonquine. Quoiqu'il en ſoit, il eſt reçû en Canada dans le langage corrompu entre les François & les Sauvages. Les Iroquois, & les Hurons prononcent *Sagaouité*.

Tous les matins les femmes préparent cette ſagamité, & la font boüillir pour l'entretien de la famille. Avant que les Européens leur euſſent apporté des Chaudiéres de deçà la Mer, elles ſe ſervoient de vaiſſeaux de terre à potier qu'elles travailloient aſſez proprement, leur donnant une forme ſpérique par en bas, & fort évaſée par le haut; & aprés les avoir faits ſécher au ſoleil, elles les faiſoient cuire à un feu lent avec des écorces. Les Nations errantes n'avoient que des Chaudiéres de bois, moins fragiles, & dont le tranſport étoit plus aiſé. Elles y faiſoient cuire les viandes, en jettant dans l'eau, ſucceſſivement, pluſieurs cailloux ardents, qui échauffoient cette eau peu à peu, & la faiſoient boüillir ſuffiſamment pour des gens qui s'accommodent aſſez de viandes à demi cruës.

La sagamité étant faite, on la distribuë en autant de petites Chaudiéres, ou de petits plats, faits d'écorce, ou de racine d'arbre, qu'il y a de personnes, dans la cabane, lesquelles y touchent à toutes les heures marquées par leur appetit, soit le jour, soit la nuit. L'appetit est chez eux l'unique horloge sur laquelle sont montées toutes les heures du repas. On remplit outre cela un grand plat, qu'on peut appeller le plat des hôtes, & qu'on sert à toutes les personnes qui viennent rendre visite dans la Cabane, soit qu'elles soient étrangéres, soit qu'elles soient du village même.

* Le R. Pere Dom Augustin Calmet, dans ses notes sur la Genése, a fort bien observé, que dans les temps héroïques, les hôtes ne disoient ordinairement, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, qu'aprés le repas; souvent même on attendoit trois, quatre, ou même dix jours, sans s'en informer. C'est aussi le dernier compliment que font les Amériquains, chez qui l'hospitalité n'est pas moins sacrée que dans l'antiquité : & ce compliment, quoique muet, est trés-éloquent; & beaucoup plus sensé que nos révérences, & des questions, qui doivent paroître hors de propos, par rapport à des gens, qu'on dit supposer las, & fatiguez du Voyage. Quiconque entre chez eux est bien reçû. A peine celui qui arrive, ou qui rend visite est-il entré, qu'on met à manger devant lui, sans rien dire : & lui même mange sans façon, avant d'ouvrir la bouche pour déclarer le sujet qui l'améne. Les Bresiliens, les Sioux, & quelques autres Peuples, usent aprés cela envers les étrangers de beaucoup de cérémo-

* *Commentaire Lit. sur la Genese, chap. 24. v. 33.*

ies que j'expliquerai dans la ſuite. Il s'en
rouve encore, qui ont la coûtume de leur
aver les pieds, laquelle étoit ſi religieuſe-
ment obſervée par les Hébreux.

La ſagamité pure eſt une viande bien creu-
e, & les Sauvages avoüent eux-mêmes, qu'el-
e ne ſçauroit les ſoûtenir long-temps, s'ils
'avoient pas dequoi l'aſſaiſonner avec de la
hair, ou du poiſſon, qui ſervent à la lier,
c à lui donner du corps, & du goût.

Ils ne manqueroient point d'aſſaiſonne-
ment, auſſi ſouvent qu'il leur arrive d'en
manquer, s'ils ſçavoient un peu mieux le mé-
ager. Mais il leur eſt préſque impoſſible dans
eurs principes d'avoir cet eſprit de ménage-
ment, & de réſerve : la coûtume reçûë, eſt
e manger tout, tant qu'ils ont dequoi, duſ-
ent-ils créver, comme s'ils ne devoient ja-
mais manquer, & de tolérer la faim avec pa-
ience, & ſans ſe plaindre, quand ils n'ont
lus rien.

J'avois crû d'abord que c'étoit brutalité,
c faute de prévoïance; mais, aprés avoir
xaminé les choſes avec maturité, j'ai com-
ris qu'ils ne peuvent abſolument en uſer d'u-
e autre ſorte, ſans violer toutes leurs loix
e civilité, & de bienſéance. Un particulier,
our peu qu'il ſoit conſidérable, s'il a fait une
onne chaſſe, ou une bonne pêche, doit,
elon les occaſions, faire des diſtributions
ux anciens, aux parens, & aux amis, & ſes
ortes de largeſſes épuiſent tout, mais ils n'o-
eroient y manquer, & ne pourroient le faire
ans ſe rendre infâmes. Il eſt des temps, où
s ſont obligez de fournir leur contigent, &
e contribuër aux dépenſes publiques du vil-
ge pour les feſtins, qui ſont toûjours de
randes conſommations, parce que la plus

grande partie du village y est invitée. Un homme, au nom de qui on a fait festin, est obligé de faire paroli, & de répondre à une civilité par une autre civilité semblable. J'ai déja parlé des festins à tout manger, où l'on ne doit rien laisser, & où l'on est souvent contraint de mener des Ombres, & des Parasites, qui trouvent leur bien être à suivre par tout les Anciens, & les considérables pour attrapper quelques bons repas, & pour leur servir de seconds à manger tout ce qu'on leur sert.

Ces sortes de festins, qui sont trés-fréquens, & dans lesquels on se fait un point d'honneur de l'abondance & de la profusion, ne permettent certainement pas de penser à accumuler des provisions pour long-temps.

Au reste, c'est véritablement l'honneur qui les fait agir. Je n'en veux point d'autre preuve que ce que ce même honneur leur fait faire dans l'extrême nécessité. C'est dans les temps de chasse, où ils sont si souvent exposés à la faim, qu'il n'est presque point d'année qu'elle n'en fasse mourir quelqu'un. Alors, si une Cabane de gens affamés en rencontre une autre, dont les Provisions ne sont pas encore entiérement épuisées, ceux-ci partagent avec les nouveaux venus le peu qui leur reste, sans attendre qu'on le leur demande, quoiqu'ils demeurent exposez par-là au même danger de périr, où se trouvoient ceux qu'ils aident à leurs dépens avec tant d'humanité & de grandeur d'ame. En Europe, nous trouverions peu de disposition dans des cas pareils, à une libéralité si noble & si magnifique.

La nécessité où ils se trouvent bien-tôt réduits par ces sortes de profusions, les oblige à manger de tout, sans discernement & à

trouver tout bon. Comme dans leur abondance, ils ne donnent pas le tems à la viande de se mortifier, qu'ils la mettent dans leur chaudiére encore toute vivante, ou qu'ils la font rôtir dans de petites broches de bois, qu'ils enfoncent dans la terre par un bout, & qu'ils ont soin de tourner quand elle est cuite d'un côté, pour la faire cuire de l'autre; ils ne se font point aussi un scrupule de la manger puante & presque pourrie, quand ils n'en ont point d'autre. Ils n'écument jamais leur chaudiére, de peur de rien perdre. Ils y mettent cuire les grenoüilles entiéres, & les avalent sans horreur. Ils font sécher les intestins des Chevreüils sans les vuider, & y trouvent en les mangeant le même goût que nous trouvons à ceux des Bécasses: Ils boivent l'huile d'Ours, de Loup-marin, d'Anguille, &c. sans s'embarrasser si ces huiles sont rances & infectes. Le suif des Chandelles est pour eux un vrai ragoût. Ils n'ont point encore abandonné les glands, qui ont rendu les forêts de Dodone si célébres, ils les font seulement boüillir dans plusieurs eaux pour ôter leur amertume. Ils amassent avec soin le fruit des Hêtres & les font rissoler. Ils mangent avec plaisir des pommes de terre, diverses racines insipides, & toutes sortes de fruits sauvages & amers; ils ne leur donnent point le tems de meurir & de croître, de peur que d'autres ne les préviennent & ne les enlevent. Pour mieux dépoüiller un arbre, ils le coupent par le pied, sans se mettre en peine des avantages qu'ils pourroient en retirer les années suivantes. Les Algonquins & ceux qui ne sément point étant encore plus misérables, sont forcez de manger quelquefois une es-

péce de mousse, qu'on apelle tripe-de-roche, la tunique intérieure, ou seconde écorce, & les bourgeons des arbres. C'est pour cela que les Iroquois ne donnent point d'autre nom aux Algonquins que celui de *Rontaks*, c'est-à-dire, *les mangeurs d'arbres.* * Le Pere du Tertre dit des Caraïbes, qu'ils mangent souvent de la terre toute pure ; ce qu'il attribuë à leur humeur sombre & mélancolique, laquelle produit dans les levains de l'estomach une affection déréglée, semblable à celle des personnes du sexe qu'on voit dans certaines maladies, manger avec plaisir de la craye & du charbon.

Les Sauvages qui ont du bled, le ménagent un peu mieux que les viandes, & ce qu'ils regardent comme tenant lieu d'assaisonnement ; ils font en sorte d'en avoir leur provision annuelle, & même au-delà s'ils peuvent. Quand le reste leur manque, ils mettent ce bled à toutes les sauces afin de varier, & de corriger par différentes préparations ce que cette nourriture légere pourroit avoir de fade & de dégoûtant.

Lorsque le bled d'Inde est encore tendre & presque en lait, on le fait un peu rissoler sans le séparer de son épy ; il est alors trés-agréable au goût. On fait aussi une provision de ce bled tendre en cette maniére. Aprés l'avoir fait boüillir dans son calice, on ôte les feüilles qui l'enveloppent, & on le fait un peu torréfier ; alors on l'égraine, on le fait sécher au Soleil sur des écorces, & on le garde pour les meilleures occasions. Car de cette sorte il est plus délicat, & fait la plus excellente sagamité. Il y en a une espéce qu'ils font pourrir dans les marais, pour l

* *Du Tertre, Hist. Nat. des Antilles. Traité 7. chap. 1.*

rendre puant. Ils aiment celui-là avec paſſion, & lorſqu'ils le retirent de l'eau, ou plûtôt de la bouë, on leur voit lécher & ſavourer avec plaiſir cette eau qui en découle, & dont l'odeur eſt inſupportable. Les Sauvageſſes ont une maniére de le leſſiver, c'eſt-à-dire, de le faire cuire avec des cendres, qui en relevent le goût. Elles ne broïent point celui-ci dans les piles; mais aprés l'avoir bien lavé, & l'avoir amolli dans l'eau boüillante, elles briſent chaque grain entre deux pierres, ou les mettent cuire tous entiers dans la chaudiére. Je n'ai point aſſez étudié les régles de leur cuiſine pour donner un détail exact de toutes leurs ſauces, auſquelles je ne touchois pas volontiers. La maniére dont leur bled me paroiſſoit plus ſupportable, c'étoit de le manger auſſi-tôt aprés que les grains rôtis ont été retirez des cendres; il prend un petit goût de brûlé, qui me paroît aſſez bon. Ils en ont ſur-tout une eſpéce particuliere qu'ils nomment *Ogarita*, & que nous apellons *Blé-Fleuri*, parce que dés qu'il a ſenti la chaleur, il éclate, & s'épanoüit comme une fleur. Celui-là paſſe tous les autres en ſaveur. Les François l'aiment beaucoup, & les Sauvages ne manquent pas d'en faire un régal aux perſonnes qui les viſitent, & qu'elles veulent diſtinguer.

Elles font quelquefois du pain de leur bled d'Inde. Je dis quelquefois, & par délicateſſe; car elles ne ſçauroient en faire un uſage ordinaire, leurs champs ne leur fourniſſant pas aſſez à proportion de leur travail, pour fournir à la dépenſe & à la conſommation que le pain emporte. Rien n'eſt plus peſant & plus inſipide: c'eſt une maſſe de leur farine, pêtrie mal proprement, ſans levain & ſans ſel.

Elles l'enveloppent de feüilles de bled d'Inde, & le font cuire sous la cendre, ou le font boüillir dans la chaudiére. Elles y mettent souvent de l'huile, de la graisse, des féves, & des fruits. Il est encore plus desagreable de cette maniére ; mais pour la bouche d'un Sauvage c'est un régal & un mets délicat. Ce pain n'est point de conserve, & n'est guére bon qu'à être mangé chaud en sortant du four. J'ai vû en Italie une espéce de pain presque entiérement semblable, qu'on vend au petit peuple. C'est une masse de farine fort pressée, détrempée dans le safran qui la rend fort jaunâtre, & cuite avec des amandes ou des pralines. Je ne l'ai pas regardée d'assez prés pour en sçavoir la composition au juste ; mais je croirois qu'il faut avoir l'estomach bon pour la digérer aussi-bien qu'une autre espéce de pain peu différent qu'on fait en Gascogne & en Bearn, lequel est composé de cette farine de bled d'Inde, ou de petit mil, bien bluttée, & qu'en langage du païs on nomme *Cruchade*.

Sésame.

*L'Auteur de la nouvelle Histoire de Virginie dit, que les Indiens de ce païs-là, font du pain de la semence des Tournesols, qu'ils font venir dans leurs champs. Je n'ai point vû que les nôtres en fissent cet usage. Les Sauvagesses n'en sement que trés-peu, & elles en font de l'huile pour se graisser, aussi-bien que de certaines petites noix améres, & de quelques autres fruits ou plantes. Je crois néanmoins ce qu'il en rapporte ; car il y a toute apparence que le grand Tournesol,

* *Hist. de la Virginie, Liv. 3. ch. 4.*

connû des Botaniſtes ſous le nom de *Heliotropium magnum*, * eſt le Séſame, dont les Anciens Egyptiens; & les premiers Peuples faiſoient du pain, & de l'huile.

Folle-Avoine.

Quelques Nations dans l'Amérique Septentrionale tirent leur ſubſiſtance d'une ſorte de grain que la nature produit d'elle-même, on le nomme la *Folle-Avoine*, dont les François ont tranſporté le nom à quelques-unes de ces Nations. C'eſt une plante marécageuſe, qui approche aſſez de l'Avoine, mais qui eſt mieux nourrie. Les Sauvages vont la chercher dans leurs canots, au tems de ſa maturité. Ils ne font que ſecoüer les épys, leſquels s'égrainent facilement; de ſorte que leurs Canots ſont bien-tôt remplis, & leurs proviſions bien-tôt faites, ſans qu'ils ſoient obligez de labourer ni de ſemer.

Racines.

Ce n'eſt pas ſeulement des Plantes frumentacées que les hommes ont eû l'induſtrie de tirer des farines, & de faire du pain pour leur nourriture. L'antiquité nous fournit pluſieurs exemples de diverſes racines qui ſervoient à cet uſage. Telle étoit la racine bulbeuſe de l'Aſphodéle, la racine nommée *chara*, dont il eſt parlé dans † Céſar, & dont ce grand homme, peu de temps avant la célébre journée de Pharſale, ſe ſervit pour nourrir ſon armée, à qui l'Epire ne fourniſſoit pas d'aſſez

* *Auctuarii Auctor apud Joan. Stobæum. in Notis ad cap. 3. Lib. 8. Theophr.*
† *Cæſar de bello Civili. Lib. 3.*

grands ſecours de vivres. Telle étoit la plante du papier, ſi célébre chez les Egyptiens, & dont nous aurons occaſion de parler plus en détail dans la ſuite. Telle étoit encore dans ces derniers temps celle, que le petit peuple de quelqu'une de nos Provinces, ſçut emploïer utilement aprés l'hyver de 1709, pour ſe garantir des derniéres extrêmitez, où l'auroient jetté la famine & la diſette.

Il y a dans les Indes Occidentales diverſes racines dont on ſe ſert, non-ſeulement pour les cas de néceſſité, mais encore dans l'uſage commun & ordinaire. La plus célébre eſt celle du *Manioc*, ou *Mandioc*, laquelle eſt la même que celle qui eſt appellée *Yuca* dans les premiéres Relations, & dans celles des Auteurs Eſpagnols. Cette Plante eſt une eſpece d'arbuſte, dont le bois eſt fort tortu, & fort tendre; ſes feüilles ſont étroites, ſerrées, un peu longuettes comme celles du chanvre; elles ne viennent pas toutes en même temps, mais à meſure que la Plante croît, celles d'en-bas tombent, & celles d'en-haut pouſſent; de ſorte que l'arbuſte eſt toûjours verd. A la chûte de chaque feüille il ſe forme un nœud de la groſſeur d'une féve. Ses racines ſont ſemblables à celles des carottes, leſquelles deviennent plus ou moins groſſes, ſelon la qualité du terroir, & les ſoins qu'on leur donne. Il leur faut prés d'un an pour venir à une parfaite maturité. Ce n'eſt pas qu'elles ne puiſſent ſe conſerver plus long-temps dans la terre; mais elles ſe rempliſſent d'une trop grande abondance de ſuc, qui perdant de ſa conſiſtance, les rend trop aqueuſes. Il y en a de ſix ou de ſept ſortes, qu'on diſtingue par les différentes couleurs de feüilles, & des écorces.

Comme c'eſt de la racine ſeulement que les habitans du pays tirent leur ſubſiſtance, il faut connoître ces différentes eſpeces, dont les unes étant meilleures que les autres, donnent auſſi de meilleure farine, & de meilleur pain. Le Manioc violet a une écorce aſſez épaiſſe d'un violet fort obſcur; mais le dedans en eſt blanc comme neige. Celui ci ſe conſerve plus long-temps en terre, & fait le pain de meilleur goût. Le Manioc gris a l'écorce du bois & de la racine griſe; mais il eſt fort inégal: quelquefois il rapporte beaucoup, & quelquefois trés-peu; le pain en eſt paſſable. Le Manioc verd, ainſi nommé à cauſe de la verdure de ſes feüilles, n'eſt pas plus de dix mois à venir à maturité; mais il ſe conſerve peu en terre: le pain en eſt fort bon. Le blanc a l'écorce du bois blanchâtre, il eſt plûtôt meur que toutes les autres eſpéces; mais ſes racines ſe réſolvent toutes en eau; de ſorte que quoique la farine ſoit d'une fort belle couleur d'or, & d'un fort bon goût, étant de peu de profit, il eſt auſſi de peu d'uſage, & il n'y a guéres que ceux dont les proviſions ſont courtes, qui ayent ſoin d'en planter pour en avoir bien-tôt. Il y en a une autre eſpéce qui ne differe guéres du blanc pour ſa forme; elle eſt rare dans les Iſles, & commune dans la grande terre: elle ſe mange cruë, rôtie, boüillie, ou de quelque autre façon que l'on veut ſans en exprimer le ſuc; ce qu'on n'oſeroit faire des autres eſpéces de Manioc, leur ſuc étant un venin des plus préſens, & des plus mortels.

Il eſt bien ſingulier qu'une racine auſſi excellente, ſoit pourtant ſi dangereuſe, & ait des effets auſſi funeſtes. Car il eſt certain que le quart d'un verre de ce ſuc feroit mou-

rir un homme dans un quart-d'heure, si on n'y apportoit un prompt remede. Les Indiens l'éprouvent souvent, se faisant mourir volontairement avec cette liqueur, comme les Sauvages Septentrionnaux en prenant de la ciguë. Au commencencement de la conquête des Espagnols *, ces pauvres malheureux ne pouvant souffrir le joug de cette servitude, s'invitoient les uns les autres à se faire mourir par compagnie, & on en voyoit des troupes de cinquante, qui s'empoisonnoient avec le suc d'*Yuca*. Le Pere du Terre † croit que » tout ce qu'il y a de malin dans ce suc, & » & même dans toute la racine, ne vient que » d'une abondance de nourriture dont l'estomach n'est pas capable; car quoiqu'il soit » mortel en effet, il opére néanmoins d'une » maniére toute différente des autres poisons, qui causent des ardeurs étranges, s'ils » sont chauds, ou des assoupissemens s'ils » sont froids; ce qu'on ne remarque point du » tout en ceux qui ont pris de ce suc, ou » mangé de cette racine; mais seulement » une réple tion d'estomach qui les suffoque, » & qui les fait mourir. De plus, on ne trouve aucune des parties nobles des animaux » qui en sont morts, endommagez; mais » seulement leur estomach enflé; de sorte que ce Pere prétend qu'il arrive pour lors la même chose qu'on a vû arriver aprés une famine, à ceux qui crevent pour avoir trop mangé de bled nouveau; ou bien aux chevaux, qui boivent aprés s'être trop remplis de froment, qu'on ne soupçonnera point d'être vénimeux.

* *Gonzales d'Oviedo, Histor. Gen. lib. 7. cap. 2.*

† *Du Tertre, Hist. naturelle des Antilles, Traité 7. ch. 1. §. 14.*

Il y a apparence que ce qu'il y a de nuiſible dans cette racine, c'eſt ſon phlegme *. En effet, ce même ſuc ſi dangereux & ſi mortel, aprés qu'on l'a bien fait boüillir, devient une liqueur douce, miellée, & fort bonne à boire; le feu en ayant corrigé la crudité, ou ayant fait évaporer ce qu'il y avoit de trop aqueux †. Les Indiens font de ce ſuc tout pur, des biſcuits d'un goût trés-fin & trés-relevé, en le faiſant épaiſſir au ſoleil, ou bien au feu, qui en conſume toute la ſéroſité. Ils font auſſi de la racine de Manioc ſéchée, des boiſſons fort bonnes, & qui ſont d'excellens reſtaurans pour les malades. Oviédo dit §, qu'ils en font de bons boüillons, mais que lorſque la liqueur commence à ſe refroidir, ils ceſſent d'en boire. La raiſon qu'ils en apportent, c'eſt que quoiqu'elle ne ſoit pas mortelle à cauſe de la premiére cuiſſon, elle eſt néanmoins indigeſte lorſqu'elle eſt froide, & ne ſe cuit pas aiſément dans l'eſtomach. Les Sauvages Tapüias, & quelques autres du Continent, auſſi bien que les animaux, mangent le Manioc de l'eſpéce la plus dangereuſe, tout crû & ſans aucune préparation. ¶ Il faut néanmoins qu'ils s'y faſſent peu à peu, & qu'ils y ſoient accoûtumez de bonne heure, ſans quoi il leur nuiroit comme aux autres *a*.

Mais quelle que ſoit la nature de ce ſuc, comme il a en effet toute la force du poiſon le plus violent, le Pere du Tertre ſuggere trois remedes pour lui ſervir d'antidotes. Ces remédes ſont, de boire de l'huile d'olive avec de l'eau tiéde : ou bien quantité de ſuc d'A-

* *Thevet Coſm. Univ. Liv. 22. ch. 12. p. 980.*
† *De Laet Ind. Occid. Lib. 15. cap. 10.* § *Oviedo loco cit.*
¶ *Di Laet. loc. cit.* a *Du Tertre loc. cit.*

nanas, avec quelques gouttes de jus de citron: ou enfin, de prendre le suc de l'herbe aux couleuvres, dont tous les arbres de ces pays-là sont revétus, & qui est un souverain contre-poison, dont on peut user contre toutes sortes de venins.

Pour séparer de la racine ce suc vitieux & nuisible, les Sauvagesses, selon l'ancien usage, la ratissent d'abord, & la dépoüillent de son écorce; elles l'*égrâgent* ensuite à force de bras, sur une rape faite de plusieurs petites pierres pointuës & raboteuses, qui se trouvent sur leurs rivages, & qui sont enchâssées dans une planche d'un pied & demi de long, sur sept ou huit pouces de large. Une extrémité de la rape appuye contre leur estomach, & l'autre se termine dans un vaisseau propre à recevoir la rapure de ces racines, qu'elles ramassent aprés cela dans des couloirs tissus de jonc & de lataniers, lesquels étant mis sous une presse, ou suspendus à une branche d'arbre par un bout, avec une grosse pierre qui y sert de poids, & qui est attachée à l'autre bout, tout le suc s'en exprime si bien, qu'il ne reste plus qu'une farine séche, rassemblée en grumeaux, & blanche comme la neige.

Cassave.

Cette farine ayant été bien bluttée, & passée par une espéce de tamis, qu'on appelle *Hibichet* en leur Langue, elles en font leur pain de cassave en cette maniére. Elles ont un vaisseau de terre comme une platine, qu'elles mettent sur le feu, ensorte néanmoins que la flâme n'y touche pas: lorsqu'il est bien échauffé, elles le couvrent de l'épaisseur de deux doigts, ou environ, de cette fa-

rine bien féche, & qui n'eſt détrempée d'aucune liqueur : la chaleur la pénétre bien-tôt, & la lie, & quand elle eſt cuite d'un côté, elles la tournent de l'autre avec de petites planches qui ſervent à cet effet ; & la caſſave ſe trouve faite preſque en auſſi peu de temps, qu'il en faut pour cuire une aumelette.

Le pain de Caſſave eſt un bon aliment, & d'un goût trés-ſavoureux ; quelques-uns le préférent au pain de froment ; mais pour le manger bon, il faut le manger frais d'un jour ou deux ; il ſe conſerve néanmoins trés-longtems, ſur-tout quand on l'a fait ſécher pendant quelque temps au Soleil. On lui donne auſſi une telle préparation, qu'il devient comme une eſpéce de biſcuit, dont les Européens qui trafiquent dans ces quartiers, font leurs proviſions pour leurs voyages de long cours. Le pain commun eſt de l'épaiſſeur d'un demi-doigt ; on en fait de plus mince, qui a encore plus de délicateſſe.

Les Sauvageſſes font auſſi de cette farine de Manioc, de même que de celle du Bled d'Inde, une ſorte de boüillie, dans laquelle elles font cuire leurs viandes. On la nomme *Mingant* au Bréſil, & c'eſt la même choſe que la Sagamité des Amériquains Septentrionaux. L'une & l'autre farine eſt d'un goût ſavoureux, & n'a rien de fade, comme l'eſt la nôtre en ſortant des moulins. Les Indiens les mangent ſouvent toutes ſéches, ſans mélange, & ſans autre préparation.

Outre la racine de Manioc, & le bled d'Inde, l'Amérique Méridionale fournit encore un nouveau ſecours à ſes Habitans dans les Patates, leſquelles peuvent tenir lieu de pain, & ſont une ſi excellente nourriture, qu'on a obſervé, que ceux qui en uſent, ſont

ordinairement gras, & d'une ſanté vermeille; Avantage qui dévroit leur faire donner la préférence ſur la farine de Manioc, laquelle étant trop deſſicative, ne donne jamais ni embonpoint, ni coloris.

Patates, ou Batates.

La Patate eſt une racine bulbeuſe, qui pouſſe des tiges rampantes, chargées de feüilles molaſſes, d'un verd fort obſcur, & peu différentes de celles des épinars. Il y en a de différentes eſpéces, qu'on diſtingue par les couleurs des racines; car il y en a de vertes, de blanches, de rouges, d'orangées, de marbrées, &c. Elles ſont toutes bonnes. On les fait cuire ſous la cendre, ou bien dans un pot, au fonds duquel on met tant ſoit peu d'eau pour les empêcher de brûler, & qu'on a ſoin de bien couvrir. En cuiſant elles deviennent molles comme les châtaignes, & ont preſque le même goût; mais elles ſont beaucoup meilleures, ne chargent point l'eſtomach, & ne ſont point venteuſes, comme la plûpart des autres Racines, & en particulier les groſſes Raves du Limoſin, auſquelles on pourroit les comparer. Pour leur relever le goût, les Européens leur font une ſauce compoſée de jus de citron, d'huile d'olive, & de piment, ou de poivre long.

Les autres vivres dont uſent les Peuples de l'Amérique Méridionale, ne ſont point ſi nourriſſans, ni ſi ſubſtantiels que ceux des Amériquains Septentrionaux, leſquels ont de toutes ſortes d'animaux que le Païs & la chaſſe leurs fourniſſent. Ceux-là vivent plus de poiſſon que de chair; ils n'oſent pas même en manger de toute eſpéce: la Tortuë en par-

ticulier, leur eſt auſſi défenduë qu'elle l'étoit anciennement aux Troglodytes. Ils ne mangent pas non plus de chair de Pourceau, ni de celle de Lamentin. Ce qu'ils trouvent plus facilement, & dont ils ſe contentent auſſi plus aiſément, ce ſont des Crabes & diverſes ſortes de coquillages qu'ils mangent *à la Pimentade*, c'eſt-à-dire, dans une ſauce de jus de citron, & de piment, laquelle ils font ordinairement ſi piquante, que les Européens, qui n'aiment pas les ragoûts ſi épicés, ne ſçauroient abſolument s'accommoder de la maniére dont ils la préparent. Mais ſi les Amériquains Septentrionaux ont ſur eux l'avantage des viandes, ceux-ci l'emportent par la qualité, & la quantité des légumes, & des fruits, que la terre leur produit en abondance, ou d'elle-même, ou avec trés-peu de ſoin & de culture; de ſorte qu'ils trouvent par tout de quoi vivre, & ne ſont pas ſi ſouvent expoſés à mourir de faim que les autres.

Le Manioc vient mieux de bouture que de graine. Les graines ne produiſent que des racines ſéches & maigres. La coûtume eſt donc de prendre du bois de ſa tige, qu'on coupe de la longueur d'un pied ou environ, & qu'on plante de deux maniéres. La premiére demande plus de façon, & produit auſſi de plus belles racines. Aprés avoir brûlé les herbes du champ & avoir diſpoſé la terre par mottes, on met dans ces terres relevées, trois de ces bâtons couchés en triangle, qu'on a ſoin de couvrir. Cela s'apelle *planter à la foſſe*. La ſeconde méthode eſt plus facile, mais d'un moindre profit. Il ſuffit d'enfoncer en terre, de diſtance en diſtance, ces bâtons de bois de Manioc, obſervant de mettre les nœuds en haut,

ce qui s'appelle planter en piquet. On a soin de sarcler la terre, & d'entretenir les champs propres, jusques à ce que le Manioc soit assez fort pour prendre le dessus, & n'être pas suffoqué par les mauvaises herbes. Cette Plante ainsi cultivée a une si grande fécondité, qu'un apent de terre qui en est semé, nourrit plus de personnes que six autres arpens ensemencés du meilleur froment.

La Patate veut être dans une terre légére, modérément humide, & un peu remuée. On y fait des trous de demi pied de profondeur, le plus près qu'il se peut; & on y mét deux ou trois brins de son bois, ou de ses tiges rampantes, qu'on couvre de terre. Ces tiges ayant repris, en jettent de nouvelles en si grande quantité, qu'elles couvrent tout le champ où on les a plantées. Il s'y forme au pied, ou dans chaque trou, cinq ou six racines de figure différente, dont quelques-unes sont grosses comme la tête.

Plusieurs Nations Sauvages font du pain de purs fruits séchés & réduits en farine. Ce pain est fort dur, mais assez savoureux. Celles du Nord qui vivent la plus grande partie du temps de leur pêche, & qui ne sément point, font aussi du pain de poisson séché & boucanné au soleil. Elles le brisent dans des piles & le réduisent en farine comme on fait le bled.

Soins des Champs.

Les Sauvages ont grand soin de leurs champs, & y sement outre cela diverses sortes de légumes, & des fruits. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Caraïbes observent les temps de la Lune pour faire leurs semences;

preuve

preuve encore sensible de l'Antiquité de l'erreur ou de l'opinion que la Lune y fait quelque chose. Le soin des champs est pour elles un travail fort rude, si l'on considere le peu de secours qu'elles ont, n'ayant que de méchantes houës de bois pour remuer la terre.

Tout ce qu'elles sément ou plantent, demande de la culture. Le bled d'Inde en demande encore plus que le reste; de maniére qu'il disparoîtroit entiérement d'une Terre, si on n'en prenoit le même soin que du froment. *Ainsi quand Hérodote dit de cette espéce de millet, qui vient aux Indes, & que je crois être le Maïs, que la terre le produit d'elle-même, il y a apparence que cet Auteur a été trompé en ce point; car je suis persuadé qu'il ne pourroit croître ainsi sans dégénérer, comme il arrive d'ordinaire à ces sortes de Plantes qui demandant de la culture dépérissent lorsqu'on n'en prend plus de soin. En effet je ne crois pas qu'on voye nulle part en Amérique du Maïs qui y croisse de lui-même. Il ne paroît pas même dans les endroits où il a été autrefois cultivé.

Transport des Villages.

Comme les Sauvages ne fument point leurs terres, & ne les laissent pas même reposer, elles s'épuisent bientôt & s'énervent; ce qui les met dans la nécessité de transporter ailleurs leurs Villages, & de faire de nouveaux champs dans des terres neuves. Ils sont encore réduits à cette nécessité, au moins dans l'Amérique Septentrionale, & dans les Païs froids, par une autre raison plus pressante;

* Herod. lib. 3 n. 100.

car comme il faut que tous les jours les femmes portent à leurs cabanes le bois de chauffage, plus leur Village reste dans un même endroit, plus le bois s'éloigne ; de sorte qu'après un certain nombre d'années, elles ne peuvent plus tenir au travail de charroyer de si loin le bois sur leurs épaules.

Ceux qui sont au voisinage des Villes Françoises dans la nouvelle France, ont voulu parer à cet inconvenient, & se sont mis depuis quelque temps en possession d'avoir des chevaux pour conduire à la cabane leur bois en traîneaux pendant l'Hyver, & sur le dos des mêmes chevaux pendant l'Eté. Les jeunes gens ravis d'avoir des chevaux à mener, prennent volontiers cette peine, & les femmes déchargées par ce moyen d'un fardeau trés-oneréux n'en ont pas moins de plaisir qu'eux ; mais ils sont tombés dans un autre inconvénient ; car ces chevaux, qui sont en grand nombre, se répandant par troupes dans leurs champs de bled d'Inde, où il n'y a point de hayes & de clôture pour les arrêter, les désolent entiérement, sans qu'on puisse y porter remede. Car n'étant pas en état de les nourrir dans des écuries, tout ce qu'on peut faire c'est de les enfermer dans de mauvais parcs, que ces chevaux franchissent aisément ; soit que ne trouvant pas assez de nourriture dans ces enclos, ils soient portés d'eux-mêmes à en aller chercher ailleurs dans les bleds d'Inde, qui les affriandent plus que l'avoine ; soit que les enfans, qui sont sans cesse occupés à les animer pour les faire battre, les pressent, & les forcent de sauter par-dessus leurs barriéres.

Ils prennent leurs mesures de bonne heure pour ces sortes de transports ; & font en sorte que leurs vieux champs puissent leur servir

ısques à ce que les nouveaux ſoient en état
le pourvoir à leur ſubſiſtance ; de maniére
ju'ils puiſſent les abandonner ſans en ſouffrir.
Quelques années donc avant de quitter leur
Village, ils vont marquer la place des nou-
eaux champs dans les bois ; ils s'y tranſpor-
ent pour cet effet durant l'hyver, & y dreſ-
ent de petites cabanes pour leur hyverne-
nent. Ils trouvent à cela un double avanta-
e ; car ils défrichent leurs champs en cou-
ant les mêmes arbres dont ils ont beſoin pour
e chauffer, & qui étant aux portes de leur
abanage, leur épargnent la peine d'un long
anſport. Ce ſont les hommes par toute l'A-
nérique qui ſont chargés de marquer les
hamps, & d'en abattre les gros arbres. Ce
ont eux auſſi, qui en tout temps ſont obli-
és de couper les gros bois, dont les femmes
e ſçauroient venir à bout, en ſorte qu'elles
ont jamais que la peine de le débiter par
lats & de le voiturer.

Ils n'avoient anciennement que des haches
e pierre, leſquelles n'étoient pas ſuffiſantes
our couper les arbres d'une certaine groſ-
ur ; ou qui ne l'euſſent fait qu'en leur don-
nt beaucoup de peine. Les Européens
ır en ont apporté de fer bien acéré, & leur
t donné l'exemple d'abbattre le bois, de le
ndre, & de le ſcier. Ils n'en ont pas beau-
up profité néanmoins, & ils ſe ſont arrêtés
eur ancienne méthode, qui eſt de cerner
arbres, de les dépoüiller de leur écorce
ur les faire mourir, & de les laiſſer ſécher
pied. Quand ils ſont ſecs, ils les abbat-
ıt en appliquant le feu au bas du tronc,
les minant peu à peu avec des petits tiſons,
'ils ont ſoin d'entretenir, & de rappro-
er. Ils les coupent par billes de la même

maniére, lorsqu'ils sont renversés en plaçant de semblables tisons de distance en distance sur le corps de l'arbre. Pour ce qui est des souches, qui restent en terre, ils les laissent pourrir à la longue, & les arrachent ensuite facilement.

Ces haches de pierre dont je viens de parler, sont d'usage dans toute l'Amérique de temps immémorial; elles sont faites d'une espéce de caillou fort dur & peu cassant, elles demandent beaucop de préparation pour les mettre en état de service : La maniére de les préparer est de les aiguiser en les frottant sur un grez, & de leur donner à force de temps & de travail, la figure à peu prés de nos haches, où d'un coin à fendre le bois. Souvent la vie d'un Sauvage n'y suffit pas; d'où vient qu'un pareil meuble, fût-il encore brute & imparfait, est un prétieux héritage pour les enfans. La pierre perfectionnée, c'est un autre embarras, pour l'emmancher : Il faut choisir un jéune arbre, & en faire un manche sans le couper; on le fend par un bout, on y insére la pierre, l'arbre croît, la serre, & l'incorpore tellement dans son tronc, qu'il est difficil[e] & rare de l'arracher. Il se trouve encore e[n] France dans les cabinets des Curieux de pierres semblables qu'on nomme *Ceranniennes* ou Pierres de foudre, qui ont été trouvée[s] dans le Royaume, en des endroits dont le[s] pierres ordinaires sont d'une nature tout différente. Ces pierres sont encore une preu[-] ve que les premiers habitans des Gaules e[n] faisoient un usage semblable à celui qu'e[n] font aujourd'hui les Amèriquains, qu[i] n'ayant point ou presque point de commerc[e] avec les Européens, sont obligés de s'en ten[ir] à leurs anciennes pratiques. Les Sauvages o[nt]

aussi des espéces de coûteaux de même matiére que leurs haches, qui ne doivent pas être différens de ceux dont se servoient les Juifs pour leur Circoncision, & de ceux qui étoient en usage chez les Gentils pour les Prêtres de Cybéle.

On doit remarquer par rapport à ces transports de Villages des Sauvages, & à la nécessité où ils se trouvoient de changer souvent de terrain, que cette nécessité ayant été égale dans les premiers temps, & peut-être encore plus grande, eu égard à la disette, & au peu d'industrie de la plûpart des Nations, on en doit conclure, que les Villes des premiers Peuples étoient aussi ambulantes que ces Peuples mêmes. Et que celles qui dans la suite ont été fixes quand on a bâti d'une maniére plus solide; & que l'art a suppléé au besoin des hommes, n'ont pas toutes été les premiéres du même nom, ni des mêmes Peuples qui les ont fondées. Ce principe peut servir à éclaircir les doutes qui peuvent naître dans la comparaison de la Géographie nouvelle avec l'ancienne.

De la vigne & du vin.

La vigne vient par tout en Amérique; mais les Sauvages ne la cultivent nulle part, & ignorent le secret d'en faire du vin. Ils sont tous naturellement de si grands yvrognes, qu'on peut bien juger sans leur faire tort, que ce n'est pas leur faute. Il faut donc que ce soit celle du terroir, ou de cette vigne même, qui ne produit presque par tout que des lambrûches. En Canada le grain en est fort petit, & fort acide dans sa plus grande maturité. Dans les Païs un peu plus

chauds, il eſt un peu plus gros, & a plus de douceur. Les Européens ont tenté en divers endroits d'affranchir cette vigne ſauvage, mais je ne ſache pas qu'ils y ayent réuſſi juſqu'à préſent. Le plan apporté d'Europe a dégénéré au Breſil, dans la Nouvelle France, & dans la Nouvelle Eſpagne, excepté au Pérou & au Chili, où il a parfaitement bien fait. Il n'eſt pas croyable que dans un Païs auſſi vaſte que l'eſt l'Amérique, il ne ſe trouvât pas ailleurs quelque terroir qui fût propre à la culture de la vigne, ſur tout dans les Climats qui répondent à ceux de l'Europe, où ſe cuëillent de ſi excellens vins de toutes ſortes. Il faut donc qu'il y ait quelque raiſon, autre que celle du terroir, laquelle ait empêché qu'on n'y ait eu le ſuccés qu'on s'en étoit pû promettre. On m'a aſſuré que nos Miſſionnaires vers les Ilinois, avoient tenté de faire du vin des raiſins du païs, qu'ils s'en étoient même ſervis pour dire la Meſſe; je croirois en effet que ces païs-là y ſeroient des plus propres; mais l'épreuve qu'on en a faite, ne me paroît pas ſuffiſante, pour porter ſur cela un jugement aſſuré.

L'antiquité du vin & ſon origine ſont aſſés connuës par la ſainte Ecriture; mais, comme je l'ai déja dit, le plus grand nombre des Nations n'en avoit pas l'uſage. La plûpart des peuples ſe contentoient de l'eau pure. D'autres ſuppléoient au défaut du vin, & faiſoient des boiſſons enyvrantes, avec diverſes ſortes de grains & de fruits, auſquelles on donnoit auſſi le nom de vin, comme à celle qui étoit faite du fruit de la vigne. C'eſt ainſi qu'ils faiſoient, & qu'on fait encore du vin de Palmiſte. Les Egyptiens en faiſoient avec le Lotos, c'eſt auſſi à

RPJCR

ces racines ensemble, remüant continuelle-

24.

Tom. III. Pag. 103.

ux qu'on doit l'invention de la Biére.

Boissons enyvrantes.

Les peuples de l'Amérique Méridionale & les Mexiquains ont aussi le secret, & un usage de temps immémorial de faire des boissons fortes & enyvrantes, avec les mêmes racines, les mêmes grains, & les mêmes fruits, qui servent à leur nourriture commune. Il y en a de plusieurs espéces, qui ont aussi des noms différens; noms qu'elles ont tirées des diverses matiéres, qui en font le fonds, & de la maniére différente dont on les compose.

La Chica.

La plus commune de ces boissons, est celle qu'on nomme *Caouin* au Brésil; *Chica* chez les Indiens de la domination d'Espagne, & *Ouicou* aux Isles Antilles, & dans plusieurs endroits de la grande terre. La matiére de celle cy est la racine de Manioc, ou le Maïs. On coupe la racine de Manioc, bien ratissée, par quartiers, comme on en use en Europe pour les navets, qu'on met au pot: on fait boüillir toutes ces racines ainsi taillées par roüelles dans de grands vaisseaux de terre, jusqu'à ce qu'elles soient molles & tendres; alors les femmes, que cette fonction concerne uniquement, s'accroupissant en rond autour de ces grands vaisseaux, prennent de ces racines ainsi amollies, les mâchent, & les tordent dans la bouche sans rien avaler, & rejettent ensuite ces morceaux mâchés dans d'autres vaisseaux de terre, ou elles font boüillir derechef toutes ces racines ensemble, remüant continuelle-

ment avec de grandes ſpatules toute cette matiére, juſqu'à ce que le tout ſoit cuit. Aprés-quoi, ſans la couler, & ſans la paſſer, elles l'ôtent pour la ſeconde fois de deſſus le feu, & la verſent dans d'autres grands vaiſſeaux de terre, ſemblables à ceux dont on ſe ſert en pluſieurs de nos Provinces pour faire la leſſive, excepté qu'ils ſont un peu plus allongés & plus étroits par le goulet. On apelle ces vaiſſeaux en langage du païs du nom de *Canari*; nom générique pour ſignifier toutes ſortes de vaſes de terre, de quelque grandeur qu'ils ſoient. Ceux-cy contiennent juſques à ſoixante & quatre-vingts pots. Toute la liqueur y ayant été vuidée, on la laiſſe fermenter à découvert, pendant quelque temps, aprés-quoi on la couvre juſqu'à ce qu'on veüille la boire, & alors on la coule par un *Hibichet*, ou crible du païs.

Les femmes mâchent le Maïs boüilli pour en faire de la boiſſon, de la même maniére qu'elles en uſent à l'égard de l'*Ouicou*, fait des racines de Manioc. Thévet * a obſervé, que pour faire ces liqueurs il y avoit une ſuperſtition parmi ces peuples, laquelle ne permettoit qu'à celles qui étoient vierges de s'en mêler; & que ſi par hazard les femmes mariées y étoient apellées, elles devoient s'y être préparées en vivant pendant quelque temps dans la continence, & ſéparées de leurs maris. Le ſieur de Léri † ſe mocque de cette obſervation & la contredit; mais, comme il avoüe que les hommes n'oſeroient abſolument y toucher, & qu'ils diſent que la liqueur ne vaudroit rien s'ils la

* *Thévet Coſmog. Univ. Liv. 21. ch. 16. F. 196.*
† *Jean de Lery, Hiſt. de l'Amérique. chap. 9.*

faisoient eux-mêmes ; & que d'autre part cette boisson est le plus souvent destinée pour ce qu'on apelle *faire un vin*, c'est-à-dire, pour ces assemblées générales, que j'ay dit être marquées par un motif de Religion ancienne, on pourroit dire que Thévet a eu raison en parlant pour ces occasions où la Religion a quelque part, & que communément, on n'y regarde pas de si prés, quand il ne s'agit pas de ces sortes d'assemblées ; mais seulement d'avoir dequoi boire pour l'usage ordinaire, auquel cas le sieur de Léri n'auroit aussi point de tort.

La salive de ces femmes est un ferment qui donne à ces liqueurs une grande force. Il ne faut pas les voir faire, non plus que nos cuisiniers lors qu'ils préparent leurs sauces & leurs ragoûts ; mais le feu corrige tout : & aprés la fermentation, ces sortes de boissons sont assés agréables. Elles sont d'ordinaire asses épaisses, & c'est sans doute pour cela qu'ils ne mangent point dans leurs festins à boire, y ayant en même-temps dequoi boire & dequoi manger. Elles causent aussi une yvresse trés-incommode, comme nos meilleurs vins. Je croirois neanmoins par rapport à ceux qui seroient accoutumés également au vin & à ces boissons, qu'on seroit yvre d'une moindre quantité de vin, que de ces autres liqueurs ; ce qui montreroit qu'en effet, elles n'ont pas en soy une si grande force.

Le Maby.

Le Maby est une autre sorte de boisson ordinaire ; mais moins commune : elle est composée de patates pures, qu'on fait cuire

dans une chaudiére. Les Sauvageſſes mâchent auſſi les patates cuites, & les recrachent dans un *Coüi*, c'eſt-à-dire la moitié d'une calebaſſe, où cela s'étant aigri, il ſe fait une ſorte de levain dont elles prennent gros comme un œuf qu'elles font diſſoudre dans une bonne chopine d'eau, & cela fait ſur le champ une boiſſon violente, qu'on peut faire paſſer pour d'excellent vin blanc, rouge, ou clairet, ſelon la couleur de la patate. Elles ne font neanmoins cette ſorte de levain que pour les cas de néceſſité, où il faut une boiſſon qui ſoit prête ſur le champ, car la maniére ordinaire de faire le Maby, c'eſt de verſer de l'eau ſur les patates, & de les laiſſer boüillir comme le vin nouveau. Les Européens qui n'aiment point la mal-propreté de ces racines mâchées, ſe contentent d'égruger deux ou trois patates cuites, qui cauſent une fermentation preſque ſubite, aprés que la liqueur a été quelque temps dans les vaiſſeaux.

Le Palinot.

Le Palinot eſt une boiſſon compoſée de patate & de caſſave brûlée. Les Sauvageſſes rompent la caſſave & la mettent dans les vaiſſeaux, tandis qu'elle eſt encore toute chaude, & y ajoutent des racines de patate cruës, & coupées par morceaux. Elles font auſſi des liqueurs avec des Bananes, des Ananas, & d'autres ſortes de fruits. Mais ces boiſſons n'étant pas ſi ſaines que les premieres, ne ſont pas d'un auſſi grand uſage. Les Négres en Amérique font du vin de Palmiſte, & les blancs du vin de canne qu'on dit être fort délicieux.

La commodité de toutes ces liqueurs, c'est qu'elles se font en peu de temps : que la fermentation en est bien-tôt faite, & la boisson bien-tôt dans sa boite ; mais aussi il faut bien-tôt les boire ; car en peu de temps elles s'aigrissent. Un sujet de consolation, & le reméde à cet inconvénient, c'est qu'on ne manque guéres de matiére pour en faire de nouvelles.

Hornius * parlant de cette boisson apellée *Chica*, dit qu'elle est commune aux Amériquains, aux Tartares, & aux Scythes : trompé ensuite par la ressemblance des termes, il confond la *Chica* avec le *Cia* des Chinois, des Japonois, des Persans, & des Turcs. Le *Cia* ou *Chia* des Chinois, des Japonois, & des Tartares, c'est le Thé. La boisson des Turcs & des Persans, c'est le caffé, or ni l'un ni l'autre n'a de rapport avec les boissons enyvrantes faites avec le Maïs.

Outre ces liqueurs, il y en a encore de trois sortes, de qualités, & d'espéces toutes différentes des premiéres, & entre-elles. Ces liqueurs sont le Chocolat, l'herbe du Paraguay, & la Caffine.

Le Chocolat.

Le Chocolat est un présent que le Mexique a fait à l'Europe, où il est aujourd'hui si commun, sur-tout en Espagne, & en Italie ; qu'il semble que ceux qui y sont accoûtumez, particuliérement les vieillards, ne sçauroient vivre sans cette prétieuse liqueur. Il n'étoit pas moins commun ni moins nécessaire chez les Mexiquains, ainsi qu'on peut le conjecturer de ce que le Cacao, qui

* *Horius de Orig. Gen. Améric. lib. 1. ch. 18.*

en fait le fonds, y tenoit lieu de monoye, & servoit dans le commerce à voir toutes les choses nécessaires à l'usage de la vie, ainsi que les métaux parmi nous. Les Mexiquains varioient extrêmement cette boisson, par le mélange de plusieurs autres ingrédiens, dont ils faisoient différentes compositions, qui en changoient la qualité & le goût, selon la variété des divers mêlanges & des différentes préparations. Les Espagnoles en ont fait une liqueur fort agréable, en ajoutant au cacao; la vanille, la canelle, & le sucre, de la maniére dont on le prépare aujourd'hui communément en Europe. Le cacao qui, comme j'ai dit, en fait le fonds, & en est comme la baze, est un fruit de la figure d'un melon ou d'un concombre, rayé, cannelé & roux, plein de plusieurs noix plus petites qu'une amande. Ce sont ces noix qu'on met en usage, elles sont d'un tempérament froid * & humide, & d'une saveur moyenne entre le doux & l'amer. L'arbre qui les porte, est semblable à l'oranger; il a les feüilles de même, mais un peu plus grandes: au sommet il a une espéce de couronne. Cet arbre est fort foible, & fort tendre; de sorte qu'il a besoin d'un autre arbre, que les Espagnols nomment: *La Madre del Cacao*, & qui semble n'être fait que pour lui servir d'ombre. On distingue des Cacaoyers de quatre ou cinq espéces.

L'herbe du Paraguay.

Comme je n'ai vû l'herbe du Paraguay que seiche, hachée comme de la paille, &

* *Voyez le contraire, Hist. naturelle du Cacao, chez Barbou ruë de la Harpe.*

presque réduite en poussiére, je ne sçaurois dire aussi quelle plante c'est. Il y en a deux espéces, on nomme l'une *Hierva de Palos* & l'autre *Hierva de Camini*, laquelle est beaucoup meilleure, & plus rare que la premiere : on leur donne aussi le nom d'herbe de S. Thomas ou de S. Barthelemy, en conséquence de l'idée que se sont formé les Espagnols, que l'un de ces Apôtres avoit passé dans ces quartiers de l'Amérique, où il avoit rendu cette herbe salutaire, de venimeuse qu'elle étoit, ainsi que porte leur tradition. Il y a apparence que c'est des naturels du païs que les Espagnols ont appris à en faire usage. Ils en font une si grande consommation à la riviére d'Argent, au Chili, & au Pérou, que si l'on en croit M. Frézier ;* il en sort tous les ans du Paraguay pour le seul Pérou, 50000. arobes, c'est-à-dire, 1250000. pesant de l'une & de l'autre herbe, n'ont il n'y a cependant que le tiers de celle qu'on apelle de *Camini*, & 25000. arobes pour le Chili, qui font la moitié de ce qui en est porté dans le Pérou.

La maniére d'en user, est de la faire infuser à peu prés comme le Thé. On met l'herbe dans une coupe faite d'une nacre, d'un coco, ou d'une calebasse armée d'argent, & on y ajoute du sucre. On verse ensuite l'eau chaude sur l'un & sur l'autre, & sans leur donner le temps de prendre une teinture trop forte, on attire l'eau avec un chalumeau d'argent, au bout duquel est une petite ampoulle percée en plusieurs endroits, laquelle sert à séparer l'herbe d'avec l'eau où elle surnage ; desorte qu'on ne suçe que l'eau toute seule. Quelques-uns au lieu de

* *Frezier, Voyage de la Mer du Sud. p. 229.*

chalumeau pratiquent au fond de la tasse une séparation d'argent percée de plusieurs petits trous, qui fait le même effet.

La Cassine.

La Cassine est une boisson particuliére aux Peuples de la Floride, les Auteurs anciens & modernes en ont parlé; mais je n'en sçache aucun qui nous ait fait connoître sa composition au juste; & il se trouve entr'eux une espece d'embarras ou même de contradiction qu'il n'est pas facile d'éclaircir. * Thevet nous la represente comme une liqueur faite de l'infusion d'une herbe qui a la figure d'une laituë. Le sieur le Moyne de Mourgues en parle comme d'une boisson de plusieurs herbes. Le Protestant qui a imprimé sous le nom Espagnol de † François Coréal, ne nous en donne aucune notion. De Laet nous laisse croire que c'est la décoction des feüilles d'un arbre; & si j'en crois ce que m'en a dit un Auteur grave, qui a fait le voyage de Missisipi ces dernieres années, la Cassine n'est autre chose que la teinture des feüilles de l'Apalachine, laquelle est un petit arbuste assez semblable au Myrte, & qu'on connoît aujourd'hui en France, où on l'a apportée de la Louisiane depuis les derniers établissemens qu'on a faits en ces Païs-là.

De Laet & le sieur de Mourgues, parlent de la Cassine plus au long que les autres qui en ont traité. Mais ils en parlent d'une maniére fort différente. Ce qu'ils en disent mérite d'être rapporté ici : on pourroit peut-

* *Thevet, Costu. univ. Liv. 23. ch. 1. F. 1004.*

† *Correal, voyage aux Indes Occid. ch. 2. 1. Part.*

être accorder ces Auteurs en disant que l'un ne s'est attaché qu'à une cérémonie de Religion, où la Cassine leur sert à tirer leurs augures, & à choisir leurs Guerriers, pour les expéditions qu'ils veulent entreprendre, & que l'autre ne s'est proposé que l'usage ordinaire que ces Peuples en font. On en jugera par leur Relation.

» La Cassine, dit de Laet, † est un arbre » qui ne porte point de fruit, & des feüilles » duquel les Sauvages font un breuvage qui » a une vertu singuliére pour provoquer les » urines. Il est en telle estime parmi les Espagnols, & parmi les Sauvages, qu'à peine y en a-t-il aucun qui n'en boive matin & » soir, & même avec plus d'excès qu'on ne » fait le Chocolat dans la Nouvelle Espagne. » Pour le faire, ils prennent une certaine » quantité de feüilles, qu'ils mettent à sec » dans un pot de terre, où ils les font rissoler » avec un tison préparé pour cet effet, & » qu'ils remuent de l'autre main si long temps » que leur couleur verte soit changée en rouge. » Ils y versent ensuite de l'eau peu à peu jusqu'à ce que le vaisseau soit presque plein: » alors ils vuident la seule liqueur qui ressemble pour la couleur au vin clairet, & rend » une écume semblable à celle du Chocolat, » quand on y mêle *l'Athole*. * Les Espagnols, » & les Sauvages boivent cette liqueur dans » de grands coquillages de mer, ils la prennent aussi chaude qu'ils la peuvent souffrir, & en si grande quantité qu'ils en peuvent porter; ils croiroient même mourir

† *Joan. de Laet, Indiæ Occid. lib. 4. cap. 15.*

* L'Athole est une boisson faite de grains de Maïs, dont les Mexiquains faisoient un grand usage, & se servoient au lieu de prisane; ils la mêloient avec leur Chocolat.

» s'ils avoient passé un seul jour sans en boire.
» Une heure & demie aprés en avoir bû, ils
» lâchent une quantité incroyable d'urine,
» presque continuellement pendant l'espace
» d'une heure; aussi s'en trouve-t'il peu qui
» soient sujets aux affections des reins & de
» la vessie. Les Sauvages se substantent aussi
» de cette potion, & quand ils veulent se
» purger, ils y mêlent de l'eau de mer, &
» par ce moyen ils purgent violemment les
» mauvaises humeurs par haut & par bas. Il
» arrive même que s'ils en mêlent avec ex-
» cés, quelques-uns en meurent.

» A certain temps marqué de l'année, dit
» le sieur de † Mourgues, les Peuples de la
» Floride tiennent un Conseil général, où ils
» s'assemblent tous les matins. Ce Conseil se
» forme dans la Place publique où sont pré-
» parés des bancs rangés en demi cercle, sur
» lesquels tout le monde s'asseoit autour du
» Chef, qui est seul assis au milieu sur une
» espéce de trône fait de neuf piéces de bois
» arrondies, plus élevé & plus avancé que
» celui de ses Sénateurs. Le Chef se place le
» premier, tous les autres, par ordre, à com-
» mencer par le plus ancien des vieillards,
» viennent le saluer, élevant leurs mains sur
» leurs têtes, & chantant une chanson à la-
» quelle tout le chœur répond par des *hé*, *hé*.
» Chacun ayant rendu le salut en cette ma-
» niére, & s'étant assis, le Chef expose à son
» Conseil le sujet qui les assemble, & consul-
» te tour à tour les *faouas*, qui sont les Prêtres
» ou Devins, & les Anciens, & il leur de-
» mande à chacun leur avis; car ils ne prennent
» aucune résolution qu'ils n'en ayent aupara-
» vant déliberé long-temps ensemble. Cepen-

† *Le Moyne de Mourgues, loc. cit.*

dant les femmes par ordre du Chef prépa-
rent la Caſſine ; c'eſt ainſi qu'ils nomment
une boiſſon composée de certaines herbes
dont ces femmes ont ſoin d'exprimer le jus
aprés qu'elles les ont fait infuſer & boüillir.
Avant que de la boire, un homme choiſi
pour cet emploi ſe léve de ſa place, & ſe
tenant au milieu de l'Aſſemblée en préſence
du Chef, fait un diſcours pour ſouhaiter
que cette boiſſon ſoit utile à ceux qui en
doivent goûter, & qu'elle leur inſpire un
eſprit de force : Prenant enſuite de la main
des femmes un grande coupe pleine de cet-
te boiſſon toute chaude, il la préſente au
Chef avec beaucoup de cérémonie. Le
Chef l'ayant bûë, il en offre à chaque par-
ticulier une pareille doſe, dans la même
coupe. Ces Peuples font une ſi grande eſtime
de cette liqueur, qu'il n'y a que les Guer-
riers, & ceux qui ſe ſont déja ſignalés par
quelques exploits qui ſoient jugés dignes
d'en boire. Elle a cette propriété, qu'auſſi-
tôt aprés qu'on en a bû, elle excite une abon-
dante ſueur. S'il s'en trouve quelqu'un dans
l'Aſſemblée dont l'eſtomac ne puiſſe la ſoû-
tenir, & qui ſoit obligé de la rejetter, on le
regarde comme inutile, & comme incapa-
ble de faire la Campagne, où il leur faut
ſouvent jeûner des trois & quatre jours de
ſuite. Aprés l'avoir bûë, ils peuvent être
vingt-quatre heures entiéres ſans reſſentir
la moindre atteinte de la faim ou de la ſoif.
C'eſt pour cela que dans leurs expeditions,
es Hermaphrodites ; (c'eſt-à-dire, ces hom-
nes habillés en femmes dont nous avons déja
parlé) ne portent preſque point d'autres
proviſions que des calebaſſes pleines de cet-
te décoction ou de cette herbe, qui a la ver-

» tu de les nourrir & de les fortifier ; mais
» qui n'enyvre point & ne porte pas à la tête
» ainsi que nous l'avons connu par expérien-
» ce lorsque nous leur avons vû faire de ce
» sortes de fêtes.

Les Floridiens faisoient des boissons enyvrantes avec le fruit des Palmes ; mais le plus grand nombre des Peuples de l'Amérique Septentrionale, sur tout ceux de la Nouvelle France, & du Nord, n'avoient point d'autre boisson que de l'eau pure ; aussi ne bûvoient-ils que par pure nécessité, & trés-rarement d'autant mieux qu'ils ont à boire & à manger dans leur Sagamité, laquelle est toûjours fort claire & fort liquide. Et plût à Dieu, que les Européens ne leur eussent jamais fait connoître ces malheureuses boissons, qui ne servent qu'à les détruire, & qui sont aussi funestes à leurs avantages temporels & au bien des Colonies : qu'à l'établissement de la Religion, & au salut des uns & des autres.

De quelques autres Plantes de l'Amérique.

Lés autres Plantes le plus universellement cultivées dans les Indes Occidentales aprés le Maïs, le Manioc, les Patates, & celles qui servent à la nourriture, sont la célébre Plante du Tabac, & les Cannesde sucre, qui font aujourd'hui une partie des grandes richesses des Colonies Européenes établies en ces quartiers du nouveau Monde. Mais comme ces Plantes sont trés-connuës depuis assez long-temps, & que je n'examine ici proprement que les mœurs des Sauvages, & les choses qui y ont rapport, en les comparant avec celles des premiers Peuples de l'Antiquité ; je n'examinerai aussi ces deux Plantes que pour

voir les connoiſſances que les Anciens nous en ont laiſſées.

Le Tabac.

Quoique le Tabac fût en uſage dans une grande partie de la grande Aſie, dans les Indes Orientales, & dans l'Amérique preſque toute entiére, d'où il ſemble qu'on devroit pouvoir tirer aſſez de lumiere pour remonter à ſon origine, neanmoins il nous faut deviner pour en trouver des traces chez les Anciens; & bien loin que les témoignages des Auteurs que nous pouvons citer, ſoient aſſez clairs pour former une évidence, ils peuvent fournir des difficultés à ceux qui aiment à diſputer.

Il eſt certain en premier lieu, que quand bien même les Anciens auroient connu cette Plante, nous ne la connoiſſons aujourd'hui ſous aucun des noms qui ſe trouvent dans les anciens Botaniſtes, & que quand il s'en trouveroit quelqu'un dans Théophraſte & dans les autres, dont la deſcription lui conviendroit, nous ne pouvons en faire l'application que par des conjectures qui ſeroient toûjours aſſez incertaines & hazardées. En ſecond lieu, il paroît auſſi aſſez ſûr, que ſuppoſé que les Barbares, qui ont occupé les premiers la Gréce, en ayent fait uſage, ceux qui leur ont ſuccedé n'en ont pas hérité, ou l'ont laiſſé perdre, auſſi-bien que les Latins, & les autres peuples de l'Europe.

Pline * à la vérité nous en dit aſſez pour ne pas nous laiſſer ignorer que la Pipe & l'art de fumer n'étoient pas inconnus de ſon tems, & qu'on en uſoit dans la Médecine en cer-

* *Plin. lib. 28. cap. 17.*

taines occasions. Il nous indique lui-même, dans un remède contre la mélancolie par ces paroles, lesquelles sont décisives : « *Fimi quoque aridi, sed pabulo viridi post bove, fumum arundine haustum prodesse tradunt.* » On dit que » la fumée de la fiente séche d'un bœuf qui » a été mis au verd, attirée par la bouche a- » vec un tuyau de roseau, fait grand bien. Mais dans ce passage il n'est pas question de la Plante du Tabac, ni des autres herbes que les Amériquains fument en guise de Tabac, ou qu'ils mêlent avec le Tabac. Il n'est pas question non plus d'un usage aussi général que l'est celui du Tabac, lequel quoique regardé comme un remède, peut être considéré aussi comme un amusement & une fantaisie.

Les Auteurs donc, sur le témoignage de qui nous pouvons nous fonder, ne peuvent en avoir parlé que comme d'un usage des Peuples éloignez d'eux, pour le temps ou pour les lieux, & dont ils ne connoissoient les mœurs qu'imparfaitement, comme faisoient ceux qui donnoient des Relations de l'Amérique où ils n'avoient jamais été, sur le récit des premiers venus de ces Païs nouvellement découverts. Tels sont les passages que je vais citer. Ils ne laissent pas néanmoins d'être assez forts, & d'établir une preuve, laquelle paroîtra suffisante à quiconque voudra les approfondir.

Le premier est de Maxime de Tyr *. » Il y » a un Peuple des Scythes, dit il, & je crois » qu'il n'y en a qu'un, qui quoiqu'ils ne » boivent que de l'eau, cependant lorsqu'ils » veulent se donner le plaisir de l'yvresse, ils » allument un petit bûcher, dans lequel ayant

* *Maxim. Tyrius, Serm. 11.*

» jetté des herbes odoriférantes, ils font un » cercle tout autour, & chacun attirant à soi » la fumée, comme s'ils la bûvoient dans » des coupes, ils s'enyvrent aussi bien que » s'ils avoient bû du vin. C'est pourquoi ils » dansent, ils chantent & sautent comme des » gens yvres.

Cette façon de s'exprimer, *comme s'ils la buvoient dans des coupes*, semble signifier un équivalent, & représente assez bien une Pipe, d'où on attire à soi la fumée, & le suc du Tabac, comme on tire la liqueur d'une tasse en buvant. Il n'est personne qui ne sçache la maniére dont les Orientaux fument encore aujourd'hui, mettant sur une table une espéce de réchaud ou de cassolette, laquelle sert comme de Pipe commune, où tous ceux qui sont assis autour, fument ensemble par le moyen de plusieurs tuyaux qui y aboutissent, & dont chacun prend le sien.

Hérodote * rend à peu prés le même témoignage des Massagétes, qui habitoient au-delà de l'Araxe. » Ils ont trouvé des arbres, dit-il, qui portent un fruit de telle » nature, qu'en le jettant dans un feu qu'ils » allument, & qu'ils environnent par trou» pes, ils s'enyrent par son odeur, comme » les Grecs par le vin; & qu'à mesure qu'ils y » en jettent, ils s'enyvrent de plus en plus, » jusqu'à ce qu'enfin ils se levent pour chan» ter & danser ensemble.

Ce qu'Hérodote & Maxime de Tyr disent des Peuples de Scythie, Pomponius Méla & Solin le disent aussi des Peuples de la Thrace. » Quelques Peuples de Thrace, dit Pom» ponius Méla, † ne connoissent point l'usage

* *Herodot. lib.* 1. *n.* 211.
† *Pomp. Mela, lib.* 2. *cap.* 2. *de Thracia.*

„ du vin. Néanmoins quand ils font festin,
„ dés qu'ils ont jetté quelques semences dans
„ les feux, autour desquels ils sont assis,
„ cette odeur leur cause une joye qui appro-
„ che de celle de l'yvresse.

„ Dans leurs festins, dit Solin *, ils s'as-
„ seoient autour des feux, hommes & fem-
„ mes, & y ayant jetté les semences de cer-
„ taines herbes, dés qu'ils les ont senties, ils
„ se font un plaisir d'imiter les yvrognes;
„ leurs sens en étant effectivement blessez,
„ comme il arrive à ceux qui ont pris trop
„ de vin.

Strabon † dans la description qu'il fait des mœurs des Indiens, a voulu peut-être nous indiquer le Tabac, en disant, que chacun porte toûjours avec soi une poche pleine d'herbes médicinales. Chaque Sauvage a toûjours avec soi son *sac à Petun*, dans lequel il porte son Calumet ou Pipe, du Tabac, & dequoi allumer du feu. Il m'est aussi venu en pensée, que l'usage de fumer continuellement pourroit avoir donné lieu à la fable, qui se débitoit chez les Anciens ¶, qu'il y avoit un peuple de l'Inde lequel n'avoit point de bouche, mais seulement deux soûpiraux par où il se nourrissoit de l'odeur, ou de la fumée des fruits & des fleurs.

On ne doit pas être surpris que les Anciens, dans les notices qu'ils nous donnent des choses qu'ils ne sçavoient que sur le rapport d'autrui, & qui étoient fort éloignées d'eux, ayent toûjours mêlé dans les descriptions des choses les plus simples, des circonstances capables de les déguiser; puisque de nos jours, s'il faut ainsi parler, ceux qui ont écrit au su-

* *Solin. cap. 15. de Thracum moribus.*

† *Strabo, lib. 15. p. 494.* ¶ *Strabo, lib. 15. p. 489.*

et de cette même plante dont il eſt ici queſtion, & qui en parlent comme témoins oculaires, n'ont pourtant pas laiſſé de nous déguiſer, & de nous en faire des narrations ſelon leurs idées particuliéres, dont nous voyons manifeſtement la fauſſeté.

Le Pere de Brébeuf *, qui a vécu longtemps parmi les Sauvages, & qui a enfin conſommé ſon ſacrifice dans les feux des Iroquois, dit qu'ils paſſent quelquefois les trente jours à jeûner, *ne mangeant autre choſe que du Petun*. Le Pere Biard † ne nous aſſure-t-il pas auſſi, *qu'ils uſent de Petun, & qu'ils en boivent la fumée de la façon commune en France*. Ne jugeroit on pas ſur ces expreſſions qu'ils avalent en effet cette fumée, & qu'ils mangent le Tabac comme les autres choſes comeſtibles? Et eſt-il perſonne qui voulût manger du Tabac? Eſt il aucun fumeur qui ne s'expoſât à vomir, s'il avalloit ſeulement quelques gorgées de fumée?

Le Pere du Creux § dans ſon Hiſtoire du Canada, eſt tombé dans la même penſée que les Anciens, & s'eſt perſuadé que les Sauvages ne fumoient que pour avoir le plaiſir de s'enyvrer. „ Ils ne marchent jamais, dit-il, „ ſans porter avec eux un tuyau aſſez long, „ par lequel ils attirent cette ſorte de fumée „ preſque juſqu'à l'yvreſſe; car avec cela ils „ ébranlent tous les fibres de leur cerveau, & „ s'enyvrent enfin comme s'ils avoient bû du „ vin avec excés.

Benze ¶, & pluſieurs autres Auteurs aprés lui, ont donné dans la même idée. Tous dé-

* *Relation de Canada de l'an 1636. 2. partie ch. 5.*

† *Relat. de la Nouv. France par le P. Biard, ch. 5.*

§ *Creuxius, hiſt. Canad. lib. 1. p. 76.*

¶ *Benz. lib. 1. cap. 26.*

clament contre le Tabac avec force, & le regardent comme *une peste & un poison sorti de l'enfer*. Ces Auteurs ont été trompez sans doute aussi bien que les Anciens, par l'effet que produit le Tabac sur les personnes qui ne sçavent pas fumer, & qui ne sont pas accoûtumez à son odeur; car elle étourdit effectivement, elle fait mal au cœur jusqu'à s'en trouver mal, & à vomir; mais le Tabac ne cause pas les mêmes symptomes à ceux qui en ont un grand usage, ainsi que les Ameriquains, lesquels en fumant n'ont certainement pas l'intention de s'enyvrer. Ils peuvent encore avoir été séduits les uns & les autres en ce que n'ayant pas pénétré l'esprit de Religion renfermé dans cet usage du Tabac, ils ont pris pour une yvresse réelle & véritable, une yvresse affectée, ou bien un air & des convulsions extatiques, lesquelles suivent l'enthousiasme, & sont de l'apanage de ceux que l'esprit de Python saisit, ou qui font semblant d'en être saisis. Oviédo * est encore plus blâmable que les autres Auteurs; car aprés avoir décrit un vrai enthousiaste dans l'usage que les Sauvages font du Tabac, aprés avoir dit qu'ils ont soin de cultiver cette Plante & de la faire venir dans leurs jardins, non-seulement parce qu'ils la regardent comme utile à la santé; mais encore parce qu'elle a quelque chose de sacré chez eux, oubliant dans le moment ce qu'il en a dit, & ce que les Sauvages en disoient eux-mêmes, il retombe dans la pensée des Anciens. Il ne peut s'imaginer, dit-il, quel plaisir on peut trouver à cet usage du Tabac en fumée, si ce n'est le plaisir brutal qu'ont ceux qui aiment à boire pour boire jusqu'à ce qu'ils

* *Oviedo, hist. de las Indias, lib. 5. cap. 2.*

qu'ils tombent yvres morts, Il fait ensuite un parallele entier de cet usage avec celui des peuples de Thrace dont je viens de parler, & cite, non pas les Auteurs anciens dont j'ai raporté les témoignages, mais le sçavant Tostat, qui en a fait mention sur celui d'Eusebe de Césarée.

Il est certain que le Tabac est en Amérique une herbe consacrée à plusieurs exercices, & à plusieurs usages de Religion. Outre ce que j'ai déja dit de la vertu qu'ils lui attribuent pour amortir le feu de la concupiscence & les révoltes de la chair; pour éclairer l'ame, la purifier, & la rendre propre aux songes & aux visions extatiques; pour évoquer les esprits, & les forcer de communiquer avec les hommes; pour rendre ces esprits favorables aux besoins des Nations qui les servent, & pour guérir toutes les infirmités de l'ame & du corps; je crois qu'il est bon de confirmer de nouveau tout ce que j'en ai avancé par les témoignages d'Auteurs irréprochables, qu'on puisse opposer à ceux qui n'ont rien approfondi, & n'ont rien vû au-delà de ce que leurs sens leur ont présenté.

* Thomas Hariot, dans sa Relation des avantages de la Virginie, parle sçavamment du Tabac. Il en donne une description exacte, & il expose fort bien la maniére dont les Sauvages en usent, & les biens qu'ils en retirent. Il ajoûte ensuite, » Que cette herbe est » si estimée des Indiens, qu'ils croyent même » que leurs Dieux en reçoivent du plaisir quand on la leur offre. C'est pour cela, » dit-il, qu'ils font de temps en temps des » feux sacrés; où ils jettent cette herbe ha-

* Th. Hariot, de commodis incol. Virginiæ p. 16.

» chée, ou réduite en poudre en guise de
» Victime : que quand ils sont surpris de la
» tempête, ils en répandent dans l'eau, & en
» jettent en l'air. Ils en mettent aussi dans
» leurs Nasses neuves pour être heureux à la
» pêche ; ils observent la même pratique
» lorsqu'ils ont été délivrés de quelque dan-
» ger ; il en jettent en l'air à poignées, fai-
» sant divers gestes, chantant, dansant, sau-
» tant, & disant toutes sortes de choses sans
» ordre & sans suite. Voilà ce que les An-
ciens nous ont dit, & en même temps divers
sacrifices bien marqués qu'ils n'avoient pas
apperçûs.

Dans le Chapitre 5. de la Relation de ce qui s'est passé les années *1666.* & *67.* dans la Nouvelle France, il y a un extrait d'une Lettre du Pere Allouex Jésuite Missionnaire chez les Outaouacs, qui fait voir que le Tabac est aussi employé dans leurs Sacrifices. Voici ses paroles. » Un Vieillard des plus
» considérables de la Bourgade fait fonction
» de Prêtre ; il commence par une Harangue
» étudiée qu'il adresse au Soleil, si c'est en
» son honneur qu'on fait le festin à manger
» tout, qui est comme un holocauste ; il dé-
» clare tout haut qu'il fait ses remercimens
» à cet Astre, de ce qu'il l'a éclairé pour tuër
» heureusement quelque bête : il le prie &
» l'exhorte par ce festin à lui continuër les
» soins charitables qu'il a de sa famille. Pen-
» dant cette invocation, tous les conviés
» mangent jusqu'au dernier morceau : aprés
» quoi un homme destiné à cela prend un
» pain de Petun, le rompt en deux, & le
» jette dans le feu. Tout le monde crie pen-
» dant que le Petun se consume, & que la
» fumée monte en haut ; & avec ces cla-

» meurs se termine tout le sacrifice. Ce Pere pouvoit ajoûter au sacrifice le chant & les danses, qui suivent toûjours ces festins, & qui en font partie.

Le sieur de Léri, dans le détail qu'il donne d'une danse de Religion, dont j'ai déja parlé, & dont il fut lui-même le témoin, rapporte une singularité concernant le Tabac digne d'être remarquée. Je ne changerai rien à ses paroles.

» * Mais suivant ce que j'ai promis ci-dessus, quand j'ai parlé de leurs danses en leurs » Beuveries & *Caouinages*, que je dirois aussi » l'autre façon qu'ils ont de danser, afin de » les mieux répresenter ; voici les morgues, » gestes, & contenances qu'ils tenoient. Tous » prés à prés l'un de l'autre, sans se tenir » par la main, ni sans se bouger d'une place ; » puis étant arrangés en rond, courbés sur le » devant, guidant un peu le corps, remuans » seulement la jambe & le pied droit, chacun » ayant aussi la main dextre sur ses fesses & » le bras & la main gauche pendant, chan» toient & dansoient de cette façon. Et au » surplus, parce qu'à cause de la multitude il y » avoit trois rondeaux, y ayant au milieu » d'un chacun trois ou quatre de ces Caraï» bes, richement parés de robbes, bonnets » & bracelets, faits de belles plumes naturel» les, naïves, & de diverses couleurs : te» nant au reste en chacune de leurs mains un » *Maraca*, c'est-à-dire, Sonnettes, faites » d'un fruit plus gros qu'un œuf d'Autruche, » dont j'ai parlé ailleurs ; afin, disoient-ils, » que l'esprit parlât, puis aprés dans icelles » pour les dédier à cet usage, ils les faisoient

* *Lery hist. de l'Amérique, chap. 16.*

» sonner à toute reste ... Outre plus ces Ca-
» raïbes (ce sont les Devins dont il veut par-
» ler) en s'avançans & sautans en devant,
» puis reculans en arriére, ne se tenoient
» pas toûjours en une place comme faisoient
» les autres: même j'observai qu'eux prenans
» souvent une canne de bois, longue de
» quatre à cinq pieds, au bout de laquelle il
» y avoit de l'herbe de *Petun*, dont j'ai fait
» mention autre part, séche & allumée; en
» se tournans & soufflans de toutes parts la
» fumée d'icelle sur les autres Sauvages, ils
» leurs disoient: *Afin que vous surmontiez vos*
» *ennemis, receviez tous l'esprit de force.* Et
» ainsi firent par plusieurs fois ces maîtres
» Caraïbes. «

C'est sur tout pour les opérations magiques que le Tabac est mis en œuvre par les Devins. * Quand ils veulent deviner, dit Lopes de Gomara, (je cite les propres paroles du Traducteur) quand ils veulent deviner & répondre à quelqu'un touchant ce qu'il demande; ils mangent une herbe nommée *Co-*
„ *hoba* (c'est le Tabac) ou la pilent, ou bien
„ ils en prennent la fumée par le nez, & puis
„ ils sont troublés du cerveau, & se répré-
„ sentent à eux mille visions: cette furie pas-
„ sée, & la vertu de l'herbe appaisée, ils re-
„ citent ce qu'ils ont vû & entendu au con-
„ seil des Dieux, & disent que ce sera ce
„ qu'il plaira à Dieu, sans jamais répondre
„ à propos de ce, dequoi on les a requis, ou
„ bien ils répondront en tels termes qu'on ne
„ les pourra entendre par leurs paroles, qui est
„ le stile du pére de toutes tromperies.

† Pierre Martyr dit, qu'ils font une li-

* *Lopes de Gomara, hist. univ. des Indes, l. 1. c. 27.*
† *Petr. Martyr. Nov. orb. dec. 1. Lib. 9.*

RPJC

25.

eur de cette herbe *Cohoba*, que le Cacique
ui eſt en même temps un devin) prend par
iez; qu'auſſi-tôt aprés il entre en fureur, de
niére qu'il lui ſemble que tout eſt renverſé
ns la petite Caſe qu'on lui a dreſſée pour
effet, & que la force de cette herbe eſt
e qu'il en perd toute connoiſſance. Aprés
voir un peu digérée, il s'aſſeoit par terre la
e baiſſée, & embraſſant ſes genoux, ayant
té quelque temps en cette poſture, comme
ſe réveilloit tout-à-coup d'un profond
nmeil, il leve les yeux & regarde le Ciel,
rmottant entre ſes dents quelques paroles,
i ne ſont point entenduës. Ceux qui l'envi-
nent le voyant un peu revenu à lui, ren-
it graces à l'eſprit, & interrogent le devin
ce qu'il a vû. Celui-ci comme un inſenſé
il eſt, répond qu'il eſt vrai qu'il a parlé
eſprit, lequel lui a promis la victoire ſur
ennemis, ou bien qu'il en ſera vaincu &
ait, pour n'avoir pas fait quelque choſe
il lui avoit commandé. Il répond ainſi ſur
tes choſes, ſur l'abondance & ſur la di-
e, ſur la vie & ſur la mort, ſelon que cela
réſente à ſon imagination échaufée.

C'eſt ſans doute un pareil enthouſiaſme
Oviédo a voulu décrire, lorſqu'il dit des
ciques de l'Iſle Eſpagnole, qu'ils rece-
ent la fumée du Tabac par le moïen de
ains tuyaux faits comme un Y qu'ils ap-
quoient à leurs narines, attirant cette fu-
e à eux juſqu'à ce qu'ils tombaſſent par
e privés de tout ſentiment; aprés quoi
étoient portés dans leur hamac par leurs
mes, à moins qu'ils n'euſſent ordonné
aravant qu'on les laiſſât en cet état juſqu'à

Gonz. Oviedo Hiſt. de las Indias, Lib. 5. c. 2.

ce que les vapeurs dont leur cerveau étoi offusqué, fussent entiérement dissipées.

Les mêmes Auteurs disent, qu'ils se ser voient de cette même herbe pour la guerisoi des maladies, & racontant dans le détail c que les devins font en ces occasions; nous au rons lieu d'en parler dans la suite. Nous par lerons encore du Tabac & de son rapport : la Religion, en parlant du calumet de paix.

Comme les Sauvages fument aussi par plai sir, & par habitude, quelques-uns se son persuadés qu'ils ne faisoient un si grand usag du Tabac qu'à cause de la vertu qu'il a de les nourrir, & de les soûtenir pendant plusieurs jours, sans le secours d'aucune autre nourri ture. Le sieur de Léry est dans cette opinion, & il cite dans sa relation des exemples sem blables. » Car Benze assure, dit-il, des habi- „ tans du Perou, que quand ils sont en voya- „ ge, ils portent en la bouche quelques feüil- „ les d'une herbe appellée *coca*, qui leur sert „ de pain, de breuvage & de pitance. Sembla- „ blement Matthiole en ses Commentaires „ sur Dioscorides, alléguant Théophraste, „ rapporte que les Scythes se contentoient de „ la seule réglisse, dix ou douze jours sans „ manger autre viande; ce qui répond au pe- „ tun de nos Sauvages.

Il est vrai que le Tabac émousse les acides, & qu'il ôte ainsi la pointe de l'appetit; mais je ne crois pas qu'il ait d'ailleurs une si grande vertu nutritive, comme est celle qu'on lui attribuë, & qu'il fut capable de soûtenir les Sauvages aussi long-temps qu'on le prétend, s'ils ne s'accoutumoient de bonne heure par de longs jeûnes à supporter la faim.

* Plusieurs personnes sages, regardent tous

* *Acosta, Hist. nat. de Indias. Lib. 4. cap. 22.*

les effets attribués à la *Coca* dont parle le sieur de Lery sur le témoignage de Benze, comme une pure imagination, ou comme une pure superstition, ainsi qu'Acosta l'avouë lui-même. Cependant les Indiens du Pérou croyent tous ces effets réels, & cet Auteur semble donner dans leur sentiment, puisque dans la verité, dit-il, on leur voit faire plusieurs journées de suite sans aucune nourriture, & ne se soûtenant qu'avec une petite poignée de cette herbe. Elle étoit dans une si grande estime sous les Régnes des Rois Incas, qu'il n'étoit pas permis aux gens du peuple d'en user sans l'agrément du Souverain, ou des Gouverneurs revétus de son autorité. Le Souverain lui-même n'avoit rien à offrir aux Dieux en sacrifice de plus prétieux que la *Coca*, qu'il faisoit brûler devant les Idoles, comme on a brûlé l'encens de tout temps dans les Temples du vrai Dieu, & des fausses Divinités de toutes les Religions de l'ancien monde.

La Coca.

La *Coca* est la feüille d'un Arbre de la hauteur de quatre à cinq pieds, fort tendre & fort délicat, & qui pour cette raison veut être cultivé avec beaucoup de soin. Il n'en faut pas moins pour conserver les feüilles aprés qu'on les a cueillies. On les range à cause de cela même fort proprement, & avec une grande attention dans des corbeilles longues & étroites où elles sont assujetties. Ces feüilles sont un peu plus unies & moins nerveuses que celles du poirier, d'autres les comparent à celle de l'Arboisier; mais elles sont beaucoup plus minces. La maniére dont les

Péruviens s'en servent, est de les mâcher mêlées avec de la cendre d'ossemens calcinés, ou bien avec un peu de chaux, à peu prés comme on en use dans les grandes Indes, pour les feüilles de Bétel & les noix d'Arêke, qu'on mêle aussi avec la chaux. Ce mêlange joint à l'aprêté de la feüille de la *Coca*, fait péler la langue à ceux qui n'y sont pas accoutumés : elle fait jetter une écume dégoûtante, & rend ceux qui la mâchent d'une puanteur insuportable. Elle sert de monnoye dans le pays ; & il s'en faisoit autrefois un si grand débit, que ce que nous avons dit du Cacao & de l'herbe du Paraguay, est beaucoup au-dessous de ce qu'on en raconte. Du seul Potosi on en tiroit toutes les années plus de cent mille corbeilles. Elle n'est plus d'un si grand usage parmi les Indiens sujets des Espagnols, parce que l'Inquisition ayant découvert qu'ils s'en servoient pour toutes sortes de superstitions l'a défenduë sous de trés-rigoureuses peines dans tout le Nord du Pérou, & ne l'a permise que dans le Sud, en faveur de ceux qui travaillent aux mines, lesquels ne peuvent s'en passer. † M. Frezier semble croire, que cette herbe n'est point nutritive, qu'elle ne fait qu'ôter l'appetit, & qu'elle ne sert proprement aux Indiens, que comme le Tabac à ceux qui sont accoutumés à le mâcher sans l'avaller.

Il n'en est pas de même du Ging-seng, dont il est probable que Théophraste * a voulu parler, & dont les Tartares, qui sont de véritables Scythes, font un si grand usage. Il a véritablement la vertu de soûtenir, de fortifier, & de rappeller les forces

† *Frezier voyage de la Mer du Sud. p. 246.*
* *Theoph. hist. Plant. Lib. 9. cap. 13.*

puiſées. Il a auſſi un petit goût de régliſſe, inſi que je l'ai dit dans l'écrit que j'ai ompoſé au ſujet de celui que j'ai décou- ert en Canada, & qu'il eſt facile de s'en ſſurer par l'eſſay de la Plante même. Théo- hraſte ne donne point d'autre nom à la lante, dont il parle, & à laquelle il attri- uë une ſi grande vertu, qui celui ce *Scy- bica*.

Les Amériquains ne prennent point le abac en poudre, ni en machicatoire, au noins ceux que j'ai vus. Ils n'en uſent qu'en umée, encore tous n'ont-ils point de Ca- umet ou de Pipe. Les Breſiliens, les Caraï- es, & la plûpart des Sauvages Méridio- aux, font une eſpéce de pipe d'une grande euille d'arbre pliée en cornet d'épice, ils a rempliſſent de Tabac, mettent le feu par n bout, & attirent la fumée par l'autre. Il ſt auſſi à remarquer que le plus grand nom- re des femmes ne ſçait ce que c'eſt que de umer.

Du Sucre.

La connoiſſance du ſucre eſt mieux mar- uée dans les Auteurs anciens que celle du abac. Pline eſt le premier neanmoins qui ſt ſervi du terme de *Saccharum*, qu'on trou- e enſuite dans Gallien, dans Dioſcoride, & dans d'autres Auteurs qui ſont tous plus écens que lui. Il en parle auſſi comme d'une hoſe étrangére à l'Europe, * qu'on n'avoit

F 5

* *Plinus Lib. 12. cap.* 8. Saccharon & Arabia fert, ſed udatius India : eſt autem mel in arundinibus collectum, ummium modo canidum, dentibus fragile, ampliſſi num ucis avellanæ magnitudine, ad medicinæ tantùm uſum.

que par le commerce, qui se faisoit en Arabie & aux Indes, d'où on l'apportoit. C'est ce que le passage de Pline explique, & déclare fort précisément. » L'Arabie porte du » sucre aussi-bien que l'Inde; mais celui de » l'Inde est beaucoup meilleur.

Outre le nom de *Saccharum*, que les Auteurs de la basse Latinité ont ensuite déguisé en ceux de *Zacharum*, *Zuccarum*, *Zachara*, *Zuccara*, *Zucra*, on lui en donnoit encore d'autres ; car, prémiérement on lui donnoit le nom de Sel, & on l'appelloit le Sel d'Inde, pour le distinguer du Sel ordinaire. Le Sel d'Inde, dit Archigéne cité par Paul Eginéte Livre second, pour sa couleur & sa condensité, est semblable au Sel vulgaire, mais au goût il a toute la saveur du Miel. C'est pour cela qu'on lui donnoit aussi le nom de Miel, & on l'appelloit Miel sauvage, *Mel silvestre*, ou Miel des Roseaux *μέλι καλάμινον*, comme on le voit dans Arrien ¶ ou *Canamella*, *Cannamella*, *Calamellus*, à *Canna*, & *Melle*.

Quoique les anciens ne nous laissent aucun doute sur les Cannes & sur les Roseaux, qui sont la matiere dont on fait le sucre ; ils ne conviennent pas sur l'espéce de ces Roseaux. Solin * a cru que c'étoit du Bambou, ou de ces Cannes des Indes qui sont d'une si prodigieuse grandeur, qu'entre chaque nœud on peut faire un canot, ou un petit bâteau fort raisonnable. Varron † au contraire a mieux recontré dans la description

¶ *Arrian. in Periplo maris Eryth.*

* *Solinus*, *cap.* 65. Quæ Palustria sunt, (Indiæ loca) Arundinem creant, ita crassam ut fissis internodiis, lenbi vice vectitet navigantes. Eradicibus ejus exprimitur humor dulcis ad Melleam suavitatem.

† *Varro apud Isid. lib.* 17. *cap.* 7.

qu'il fait de ses Roseaux, qu'il dit être un arbre, ou une plante médiocre pour sa grandeur.

Indica, non magnâ nimis arbore, crescit arundo.
Illius è lentis premitur radicibus humor,
Dulcia cui nequeunt succo contendere Mella.

Il paroît d'ailleurs que le Sucre, dont les Anciens ont voulu parler, étoit fort différent de celui dont on use aujourd'hui; car en premier lieu, il semble qu'ils ont donné pour du Sucre une espéce de manne, qui se forme d'elle-même sur les feüilles des Roseaux. On en voit encore de cette espéce dans les grandes Indes, & en Amérique dans la Clarifornie. † Le Pére François Marie Picolo en parle ainsi. » Au mois d'Avril, de „ May & de Juin, il tombe avec la rosée „ une espéce de manne, qui se congéle, & „ s'endurcit sur les feüilles des Roseaux, „ sur lesquelles on la ramasse. J'en ai goûté, „ dit il, elle est un peu moins blanche que „ le Sucre; mais elle en a toute la dou„ ceur. « A cela se rapporte parfaitement que Pline, Dioscoride & Séneque disent du Sucre. » C'est un Miel, dit Pline, ramassé „ sur les Roseaux, blanc comme une espéce „ de gomme, il se brise sous la dent, & „ n'excéde pas la grosseur d'une noisette; „ on n'en fait usage que dans la Médecine. „ Il y a, dit Dioscoride, * une espéce de miel „ qu'on apelle sucre, lequel se trouve dans

† *Memoire de la Californie. Lettres édifiantes, 5. Recüeil.*
* *Dioscorid. Lib. 2. cap. 104.*

„ les roſeaux de l'Inde, & de l'Arabie heu-
„ reuſe, il a la conſiſtence du ſel, & il ſe
„ briſe entre les dents de la même maniére
„ que le ſel commun. « † Sénéque fait plus : Il explique de quelle maniére ce ſucre ſe forme, & de ſon ſentiment, on conclud que les Anciens penſoient, que ce miel étoit formé par la roſée du Ciel, laquelle s'arrêtant ſur les feüilles des roſeaux s'y congeloit ; ou que ſortant du ſuc de la tige à la naiſſance des feüilles, & tranſpirant par les pores de la Plante en forme de gomme, il ſe durciſſoit au ſoleil, comme le ſel dans les marais ſalans. C'eſt, dis-je, ce qu'on voit exprimé dans ces paroles de Sénéque. *Aiunt inveniri apud Indos mel in arundineis foliis quod, autros illius Cœli, aut ipſius arundinis humor dulcis & propinquior gignit.*

Les Anciens ont auſſi connu un ſucre d'une autre eſpéce tiré de ces mêmes roſeaux ; mais ce n'étoit qu'un ſuc, une liqueur, & tout au plus un ſirop. Lucain * déſigne cette eſpéce par ce vers.

Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine ſuccos.

C'eſt auſſi de celui-là que parlent Solin, & Varron, dans les paſſages que j'en ay cités ; mais ils ſont l'un & l'autre dans l'erreur, quand ils diſent qu'on l'exprime de la racine des roſeaux, au lieu que c'eſt de la moëlle de leur tige.

Or le ſucre dont on uſe aujourd'hui, eſt un ſucre factice. La canne dont on le tire, eſt une tige noüeuſe, ſpongieuſe, d'une écorce fort mince, & pleine d'une matiére miellée d'une trés-grande douceur. On

† *Seneca, Epiſt. 84.* * *Lucanus, Lib. 3. v. 237.*

brife les cannes dans des Moulins : on en exprime tout le fuc dans des preffoirs ; on purifie enfuite toute la liqueur fur le feu, & on la verfe dans des vaiffeaux, où on la laiffe fe refroidir, & fe congeler, de la maniére que l'on peut voir exactement détaillée dans le Pére Labat, & dans ceux qui en ont traité avant lui.

C'eft cette maniére de faire le fucre & de le raffiner que les Anciens n'ont pas connuë ; où du moins qu'il ne nous ont pas fait connoître. Elle eft néanmoins ancienne & beaucoup antérieure à la découverte de l'Amérique. La connoiffance en eft venuë en Europe du temps des Guerres des Croifades, par les voyages que les Chrétiens firent alors vers l'Orient, ainfi qu'il paroît par les témoignages des Auteurs de ces temps-là, Albert ou Albéric Chanoine d'Aix-la-Chapelle, Guillaume Archevêque de Tyr, Jacques de Vitré Evêque & Cardinal, Sanutus, &c.

Albert * rapporte que l'Armée des Croifés réduite à une extrême difette de vivres, fut fort foulagée aux fiéges d'Albarie, de Mar-

* *Albertus Aquenfis Hift. Hieros. Lib. 5. cap. 37.* Calamellos ibidem mellitos per camporum planiciem abundantes repertos, quos vocant *Zucra*, fuxit populus, illorum falubri fucco lætatus ; & vix ad fatietatem præ dulcedine expleri hoc guftato valebant. Hoc enim genus herbæ fummo labore agricolarum per fingulos excolitur annos deinde tempore meffis maturum mortariolis indigenæ contundunt, fuccum colatum in vafis fuis reponentes, quoufque coagulatus indurefcat fub fpecie nivis, vel falis albi. Quem rafum cum pane mifcentes, aut cum aquâ terentes, pro pulmento fumunt, & fupra favum mellis guftantibus dulce ac falubre videtur. Aïunt quidam genus mellis effe quod reperiens *Jonathan* filius Saül Regis fuper faciem terræ, inobediens guftare præfumpfit. His ergo calamellis melliti faporis populus in obfidione Albariæ, Marræ, & Archas multum horrenda fame vexatus, eft refocillatus.

ra, d'Archas, & aux environs de Tripoli; par les cannes de ſucre qu'on trouvoit dans la campagne, & dont la douceur faiſoit tant de plaiſir aux ſoldats qu'ils ne pouvoient s'en raſſaſier. » On cultive dans ces païs-là, » dit il, cette Plante qu'on ſéme toutes les » années, & qui donne beaucoup de peine » aux païſans. Au temps de la moiſſon, & » lorſqu'elle eſt bien meure, les naturels du « païs briſent les cannes dans des piles, & » aprés en avoir exprimé le ſuc, & l'avoir » bien purifié, ils le verſent dans des vaſes, » où il ſe fige & blanchit comme la niege; » ou le ſel le plus blanc. Ils le rapent, & le » mêlent avec leur pain, où ils le font diſ- » ſoudre dans l'eau, & en aſſaiſonnent leurs » ragoûts. Ceux qui en uſent le trouvent ,, plus agréable & plus ſain que le rayon de ,, Miel. C'eſt de cette eſpéce de Miel, dit- ,, on, ajoute-t-il enſuite, que gouta Jona- ,, thas fils de Saül, lorſque tranſgreſſant les ,, ordres de ſon pere, il penſa lui en couter ,, la vie pour cette deſobéiſſance.

* Marin Sanut, dit Torxel, voulant exciter les Princes Chrétiens à ſe liguer contre les Turcs, ou les Sarazins maîtres de la Terre-Sainte, commence ſon Ouvrage par mettre au jour les grands avantages que le Souldan, ou Sultan, retiroit du commerce des

* *Marin. Sanutus Torſellus ſecretor. Fidel. crucis, Lib 1. part 1. Cap. 2.* Et cùm in terris Soldano ſubjectis *bombix & Zucharum* creſcant in non modica quantitate, de quibus Soldanus & Saraceni percipiunt magna pedagia & tributa, ſi Chriſtiani adſtricti fuerint, Soldano & Saracenis damnum non modicum eveniet, cùm in Cypro tanta quantitas Zuchari naſcatur, quod Chriſtiani poterunt competenter furniri. Sed de Zucharo naſcitur in Rhodo, Amorea, Murta & in Sicilia, & in aliis locis Chriſtianorum Zucharum naſceretur, ſi hoc procuraretur.

Indes, & en particulier des épiceries qu'il avoit ſeul de la premiére main; ce qui faiſoit ſa grande puiſſance & ſa grande richeſſe. Il vient enſuite aux moyens de l'affoiblir, en empêchant ce commerce dont les Chrétiens pouvoient profiter. Aprés un long détail, il „ dit, Que la ſoye & le ſucre viennent dans „ les terres du Souldan, & que ce Prince & „ les Sarazins en retiroient de grands droits: „ Que ſi les Chrétiens vouloient ſe liguer „ pour le voyage d'Oultremer, le commer„ ce de ces ennemis de la foi recevroit un „ grand échec; puiſque dans la ſeule Iſle de „ Chypre, le ſucre naît en ſi grande quanti„ té, que toute la Chrétienté pourroit s'en „ fournir; que les cannes venoient auſſi fort „ bien dans l'Iſle de Rhodes, dans la Morée, „ dans l'Iſle de Malthe, & qu'elles croîtroient „ de la même maniére dans la Sicile, & dans „ les autres Terres des Princes Chrétiens, „ s'ils ſçavoient connoître leurs interêts, & „ s'armer contre l'ennemi commun.

Il paroît que les Princes Chrétiens profitérent de ces avis: qu'on tranſporta les cannes de ſucre dans la Sicile, qu'on les y cultiva, & qu'elles y firent fort bien. *Falcandus dit, au ſujet des cannes de ſucre, qu'on cultivoit auprés de Palerme, " Vous verrez des cam„ pagnes remplies d'une moiſſon de Roſeaux „ dignes de l'admiration; les habitans les „ nomment *Cannes de Miel*, à cauſe de la dou„ ceur du ſuc dont elles ſont remplies. Ce

* *Folcandus in Præfat. ad Hiſt. de Calamit. Sicil.* Occurret tibi mirardarum ſeges arundinum (in agro Panormitano) quæ cannæ mellis ab incolis nuncupantur, nomen hoc ab interioris ſucci dulcedine ſortientes. Harum ſuccus moderatè & diligenter decoctus, in ſpeciem mellis traducitur; ſi verò perfectiùs excoctus fuerit, in ſæccari ſubſtantiam condenſatur.

„ ſuc, ſi l'on lui donne certains degrez d'une
„ cuiſſon modérée, devient un ſyrop, une
„ eſpéce de miel; ſi on le fait cuire encore
„ davantage, il ſe condenſe, & ſe convertit
„ en ſucre.

Il y avoit dés ces temps-là pour briſer les cannes, des Moulins qu'on nommoit *Mazara* dans la langue des Sarazins, ce qu'on voit par le † Diplome, ou l'Acte de donation faite par Guillaume ſecond Roi de Sicile, à un Monaſtére de Religieux de l'Ordre de St Benoiſt, ſitué dans l'Archevêché de Mont-réal: Nous lui accordons, dit ce Prince, dans le territoire de Palerme & dans ſa Banlieüe, de nôtre propre mouvement & en pur don," un
„ Moulin pour moudre les cannes de ſucre,
„ qu'en langue Sarazine on appelle *Maſara*,
„ avec ſes droits de juſtice, & toutes ſes au-
„ tres dépendances. Je ne crois pas qu'on ait continué à cultiver les cannes de ſucre en Europe; apparemment qu'elles ne continuérent pas auſſi à bien faire, ou bien que le commerce étant plus facile dans le Levant, on trouva plus de profit d'en acheter des commerçans, que de faire les frais d'une culture ingrate, & ſujette à trop de dépenſe.

Les cannes de ſucre viennent naturellement en Amérique, & ſont une richeſſe qu'elle ne doit qu'aux faveurs du Ciel, & à la bonté de ſon terroir, ainſi que le Pere Labat l'a fort

† *Ex Diplomate Guglielmi 2. Regis Siciliæ apud Rocchum Pirrhum notitiâ 3. Eccleſiæ Monteregatenſis.* In Panormo etiam & pertinentiis ejus .... Concedimus ei. (Monaſterio ſupradicto) Liberè & abſque datione aliqua, molendinum unum ad molendas cannas mellis, quod Saracenicè dicitur *Maſara*, cum omnibus juſtitiis & pertinentiis ſuis, &c.

* *Labat, Nouveaux Voyages aux Iſles de l'Amérique, tom. 3. ch. 5.*

bien prouvé contre les prétentions de quelques Auteurs, qui ont écrit que les Eſpagnols les avoient portées des Indes Orientales dans les Iſles Canaries, ou Fortunée, & de-là en Amérique. Elles ne viennent pourtant bien que dans l'Amérique Méridionale, dans les Iſles du Golphe du Méxique, & peut-être aux extrémitez de la Septentrionale qui tirent vers le Sud. Les Amériquains ne prenoient pas même la peine de les cultiver, & n'en tiroient pas un grand avantage. Les Eſpagnols furent auſſi aſſez long-temps ſans s'en aviſer, & ceux d'entr'eux qui furent les premiers à en prendre ſoin, n'eurent point d'abord la penſée d'en faire du ſucre, ou ne l'executérent point. Ce fut, ſelon Gonzales Oviédo*, le Bachelier Gonzales de Veloſa, qui fit des dépenſes extraordinaires pour faire une ſucrerie dans l'Iſle Eſpagnole, où il fit venir des Canaries des Maîtres entendus pour faire le ſucre & pour le raffiner; quelques-uns prétendent néanmoins, que ce fut le Caſtellan de la Véga, Michel Valeſtrier de Catalogne. L'exemple de l'un & de l'autre ayant bien réüſſi, fut ſuivi de pluſieurs perſonnes, qui en ayant établi en pluſieurs endroits de ce Nouveau Monde, y firent fleurir le commerce d'une Marchandiſe, qui vaut en quelque ſorte les richeſſes du Pérou.

† Voſſius croit que l'étymologie de *Sacharum*, vient du mot Arabe סכר Sacar, ou de l'Hébreu שכר Schakar, qui veut dire s'enyvrer, à cauſe qu'on tiroit des Roſeaux qui font le ſucre, des boiſſons enyvrantes : ce que Strabon § ſemble favoriſer au Livre 15.

* *Gonzales d'Oviédo, Hiſt. de las Indias, lib. 4. cap. 8.*
† *Voſſius de Phyſiol. chr. & Theol. Gentil. lib. 5. cap. 14.*
§ *Strabo lib. 15. p. 477.*

Car il nous assure, sur le témoignage de Néarque, " que dans l'Inde les Roseaux produisent du Miel sans le secours des Abeilles, " & quoique ce ne soit point, dit-il, un arbre ou une plante qui porte du fruit, celle-ci néanmoins en porte un, lequel a la propriété d'enyvrer.

Cette fin du passage de Strabon est assez obscure, & semble même renfermer une contradiction. Car quel est ce fruit d'un arbre, ou plûtôt d'une plante, qui ne porte point de fruit ? Cela peut s'expliquer néanmoins par ce que je vais dire. Entre les espéces de Cannes & de Roseaux, il n'y en a point qui porte proprement du fruit ; mais le Maïs, le Gom qui est aussi une espéce de Maïs d'un grain plus petit, & quelques autres plantes miliacées étant aussi en même temps arundinacées, (quoiqu'on ne leur donne pas communément le nom de Roseaux,) ce que dit Strabon peut fort bien leur convenir ; & c'est ainsi qu'on doit expliquer ces Auteurs ; car dans celles-là on peut trouver trois choses. La premiére, c'est le grain dont les Sauvages tirent leur nourriture commune, & dont ils tirent des farines ; en second lieu, les boissons propres à enyvrer ; car, soit du grain, soit de la tige, on tire de l'eau-de-vie, un vin assez agréable, & de fort bon vinaigre ; en troisiéme lieu, de la canne du Maïs, lorsqu'elle est dans sa séve, on exprime un sucre trés-fin & trés-délicat, ainsi qu'il est marqué dans le Dictionnaire Universel imprimé à Trévoux. Je n'en ai point vû de cette espéce, & nos Sauvages ne le travaillent point ; je n'ai cependant point de peine à le croire ; car la tige du Maïs, lorsqu'elle est pleine de son suc, est remplie d'une eau miellée, la-

quelle eſt trés-ſaine & trés-rafraîchiſſante. Les Iroquois nomment ces tiges *Onere*, & les François les apellent *Sucets*. On arrache pour l'ordinaire dans les champs de bled d'Inde, les tiges qui ont manqué, & qui n'ont point d'épi; & aprés les avoir dépoüillées de leurs feüilles & de leur écorce, laquelle eſt fort mince, on en ſuce la moëlle qui eſt fort charnuë, & qui a un goût auſſi agréable que l'hydromel. Les autres Cannes de ſucre ne portent point d'autre fruit, que le ſucre même. On fait auſſi de celles-là de l'eau-de-vie, un vin trés-délicat & trés-gratieux, & de fort bon vinaigre. Ainſi de quelque maniére qu'on explique le paſſage de Strabon, il eſt toûjours vrai de dire, que les Roſeaux produiſent un Miel qui n'eſt pas l'ouvrage des Abeilles, & que de leur fruit, ou de leur ſuc, il ſe fait des liqueurs capables d'enyvrer.

Le même Strabon nous apprend, que les vaſtes regions de la Scythie produiſoient auſſi leur miel, où les Abeilles n'avoient point de part. Mais il étoit différent de celui des Indes, & de l'Arabie heureuſe, en ce que ce dernier étoit produit dans les Roſeaux. Au lieu qu'il dit ſimplement que dans l'Hircanie & dans quelques autres païs voiſins, c'étoient des arbres, qui étoient comme autant de ruches, & dont le miel découloit par toutes les feüilles. Strabon parle encore ici dans les principes de l'ignorance commune aux Auteurs de l'Antiquité, touchant la maniére dont ſe faiſoit le ſucre; de ſorte qu'il paroît être dans la même erreur où étoient ceux qui croyoient que le ſucre fut une gomme, une liqueur, ou un ſel, qui tranſpiroit par les pores des feüilles; ou bien une roſée celeſte laquelle ſe chriſtalliſoit & ſe condenſoit,

comme la Manne. Il est cependant naturel d
penser que Strabon ne fait que nous indique
ici la maniére dont nos Sauvagesses font le su
cre, qu'elles expriment du suc des arbres, &
en particulier des Erables : ce que je va
maintenant expliquer.

Au mois de Mars, lorsque le Soleil a pri
un peu de force, & que les Arbres commen-
cent à entrer en séve, elles font des incision
transversales avec la hache sur le tronc de ce
arbres, d'où il coule en abondance une eau
qu'elles reçoivent dans de grands vaisseaux
d'écorce; elles font ensuite boüillir cette eau
sur le feu, qui en consume tout le phlegme,
& qui épaissit le reste en consistance de sy-
rop, ou même de pain de sucre, selon le de-
gré & la quantité de chaleur qu'elles veulent
lui donner. Il n'y a point à cela d'autre my-
stére. Ce sucre est trés-pectoral, admirable
pour les médicamens; mais quoiqu'il soit
plus sain que celui des Cannes, il n'en a point
l'agrément, ni la délicatesse, & a presque
toûjours un petit goût de brûlé. Les François
le travaillent mieux que les Sauvagesses de
qui ils ont appris à le faire; mais ils n'ont pû
encore venir à bout de le blanchir, & de le
raffiner.

Pour que les Arbres donnent leur eau en
abondance, il faut qu'il y ait au pied une
certaine quantité de neige, laquelle entre-
tienne leur fraîcheur; qu'il géle bien pendant
la nuit, & que le jour soit pur, serain, sans
vent & sans nuages; car le Soleil ayant alors
plus de force, dilate les pores des arbres que
le vent au contraire resserre; de sorte qu'il les
empêche de couler. Les Arbres cessent de don-
ner, lorsque la séve commence à prendre
plus de consistence, & à s'épaissir. On s'en

26. Tom. III. Pag. 140.

RPJCB

pperçoit bien-tôt ; car outre que les Arbres lonnent moins, l'eau qui en sort, est plus claireuse ; & quoiqu'elle ait plus de corps ue la prémiére, elle ne peut plus se christallisér, ni être mise en pain de sucre, & ne fait plus qu'un syrop gluant & imparfait.

Les Poëtes, dans les descriptions qu'ils ont de l'Age d'or, ou des Siécles qui peuvent lui être comparés, nous disent entr'autres merveilles, que les chênes les plus durs distilloient du miel, ou qu'ils en distileront. S'ils ont prétendu mettre cela de niveau avec leurs Hyperboles, ou d'autres Phénoménes purement symboliques & métaphoriques, comme quand ils disent que le miel coulera des rochers ; que les buissons produiront des grappes de raisin ; qu'on verra sortir des fontaines de lait & de vin ; nos Sauvages font voir qu'ils en sçavent plus qu'eux, ayant sçû tirer des érables, qui sont une espéce de chêne trés-dur, un suc naturel, lequel a autant, ou plus d'agrément, que le miel que font les Abeilles.

Il se trouve beaucoup d'arbres & de plantes, dont on peut faire du sucre & diverses liqueurs, sans parler des espéces de palmiste. Les Noyers donnent une eau beaucoup plus miellée que celle des érables. Le sucre en est fort bon. Celui d'eau de frêne est trés-délicat ; mais il faut une quantité considérable de cette eau, & beaucoup plus qu'il n'en faut pour faire celui d'érable. On fait un sucre encore plus fin des fleurs du cotonnier, connu des Botanistes sous le nom d'*Apocynum Canadense* ; mais je ne sçache pas que les Sauvages tirent aucun sucre, ou aucun miel du suc des fleurs, * comme faisoient autrefois

* *Appollon, Alexand, Hist, Comment, cap. 38.*

les Zigantes, Peuple d'Afrique, lesquel
égaloient en ce point le travail des Abeilles
† L'Auteur de la nouvelle Histoire de l
Virginie parle d'un arbre qui y porte le miel
» lequel est contenu dans une gousse épaiss
» & enflée, qui paroît de loin comme l
» cosse des pois ou des féves. § Strabon di
que dans les Indes, il se trouve un arbre d'u-
ne médiocre grandeur, qui porte des écosse
de la longueur de dix doigts, pareilles à cel-
les des féves, & qui sont pleines de miel
mais d'un miel si dangereux, que ceux qu
en goûtent, ont bien de la peine à en ré-
chapper. ¶ Le même Auteur fait mention de
certains arbres qui portoient une espéce de
miel aux extrémitez de leurs branches, ou
dans les boutons de leurs feüilles; ce miel
rendoit fols ceux qui en prenoient; & il ra-
conte que les Mosinœciens, dans le païs des-
quels ces arbres se trouvent, se servirent avec
adresse de la douceur de ce miel, pour faire
une trahison aux Troupes du grand Pompée.
Ils vinrent au-devant d'elles sous le semblant
d'une feinte amitié, ils les régalérent, leur
firent boire de cette liqueur en quantité, &
taillerent en piéces trois Cohortes entiéres
lorsque cette boisson les eut mis hors de sens
& hors d'état de se défendre. Il y a apparen-
ce que les Mosinœciens faisoient de ce miel
des liqueurs agréables; mais qui enyvroient
comme le vin, ceux qui en bûvoient avec
excés, & que les Troupes Romaines, qui
n'y étoient pas accoûtumées, furent plûtôt
yvres que ceux qui les invitoient, & leur
tenoient compagnie à en boire. Il est aussi

† *Hist. de Virginie, Liv. 2. chap. 4. A. 6.*
§ *Strabo, Lib. 15. p. 477.*
¶ *Strabo, Lib. 12. p. 378.*

trés-probable * qu'Hérodote parle d'une boiſſon enyvrante, ſous le nom de miel, orſqu'il dit des Ouvriers de Callatébe en Lydie, qu'ils faiſoient un miel artificiel avec du froment & des bruyéres.

L'eau d'Erable eſt trés-gratieuſe à boire ans être cuite. Elle aigrit d'elle-même, & ait un vinaigre paſſable, ſi on la conſerve quelque tems. On en peut faire un trés bon hydromel avec ſon ſyrop; mais on ne pouroit pas en tirer de l'eau-de-vie comme on le ait des cannes de ſucre.

Les Auteurs modernes croient que les Anciens ne ſe ſervoient du ſucre que dans la Médecine. Pline le dit & les autoriſe, ainſi que je l'ai déja remarqué, & cela peut être. Mais le ſucre ayant le même nom que le miel, & ayant dans ſon uſage quelque choſe encore de plus agréable, qui les empêchoit de s'en ſervir au lieu de miel, qu'ils mettoient à toutes ſauces, juſques dans leur pain & dans leur vin.

Les Sauvageſſes font cuire leur bled d'Inde en guiſe de Pralines dans leur ſyrop d'Erable, & elles mêlent leur ſucre broyé avec les farines groulées, dont elles font les proviſions pour tous leurs voyages. Cette farine s'en conſerve mieux, & eſt beaucoup plus agréable.

Arbres portant la cire.

J'ajoûterai ici par occaſion, que comme il y a des arbres & des plantes qui produiſent un miel, lequel n'eſt point l'ouvrage des Abeilles, il y a auſſi des plantes, qui produiſent de la cire où les Abeilles n'ont point

* *Herodot, Lib. 7. n. 31.*

de part. C'eſt un petit arbuſte, qui vient ſur le bord des lacs, des rivières & des marécages. Il a aſſez l'air d'un Myrthe, ſa feüille ne différe preſque point de l'Apalachine, qu'on a découverte à la Loüiſiane. Il porte des bayes de la groſſeur d'un grain de poivre. On fait boüillir ces bayes dans l'eau, ſur la ſurface de laquelle il s'éleve une graiſſe ou une matiére onctueuſe, qu'on receüille, & qui eſt la ſubſtance de ces bayes mêmes, laquelle en boüillant ſe détache de ſon noyau. On fond enſuite toute cette matiére enſemble, laquelle en ſe refroidiſſant ſe met en conſiſtance d'une cire verte, tranſparente, dure, & d'une odeur trés-agréable. J'en ai vû des bougies, qui ne couloient point en brûlant, & qui répandoient une odeur auſſi balſamique que celle des plus doux parfums, ſans porter à la tête & faire mal au cœur, comme la plûpart des caſſolettes.

Ce n'eſt point aux Sauvages qu'on en doit l'invention. Ils ne ſe ſervent encore que des chandelles de Cérés; c'eſt-à-dire, de torches d'un bois fort combuſtible, ou d'écorce roulée de Bouleau, ou de quelqu'autre arbre gommeux. Ce fut, dit-on, un Chirurgien de la Nouvelle Anglererre, qui s'aviſa le premier de fondre ces bayes, & qui de cette même cire, dont on a fait enſuite des bougies, fit encore pluſieurs belles opérations dans la Chirurgie, en la faiſant entrer dans ſes Médicamens.

Des Plantes dont on tire le fil.

Les Sauvageſſes ne ſement point dans leurs champs le chanvre, ni le lin. L'une & l'autre Amérique produiſent d'elles-mêmes plu-
ſieurs

ieurs plantes filacées, dont elles sçavent faire
ısage, & quelles mettent en œuvre sans beau-
oup de peine, & sans se servir de fuseau &
le quenoüille. Telles sont une sorte de chan-
re sauvage, diverses espéces de Pites dont
n tire un fil trés- délié : deux ou trois sortes
le Cotonniers, dont les femmes des Caraïbes
ont les beaux lits de coton, qu'on nomme
Hamacs, & dont nous avons déja souvent
arlé. Tels sont encore le Mahot, le Bou-
eau, &c.

Les Iroquoises & les Sauvagesses de la
Nouvelle France, font une sorte de fil de l'é-
orce du bois blanc, dont elles font les sacs
mettre les provisions de leurs maris quand
s vont en voyage; les colliers ou les longes
ont elles se servent pour transporter les far-
eaux, & divers autres petits ouvrages se-
on leurs petits besoins. Elles enlevent de
ette écorce celle qui est la plus délicate &
plus voisine du corps ligneux; elles la cou-
ent avec l'ongle en rubans, qu'elles font
oüir & macérer dans l'eau, comme on en
se pour le chanvre & pour le lin; & aprés
uelques préparations, que je n'ai pas assez
uivies, elles la réduisent en de si petits fila-
ens, qu'elles peuvent aisément la tordre
r leurs genoux & la mettre en peloton.

Dans les petits ouvrages qu'elles font avec
s différentes sortes de fils, elles entremê-
nt fort proprement le poil d'Elan, de Bœuf
uvage & de Porc-épy, teint en diverses
uleurs. Pour faire ces diverses teintures,
es se servent de différens sucs qu'elles ex-
iment de certaines plantes, ou bien elles
font boüillir avec des racines & des her-
s qui leur sont connuës, avec des écorces
des copeaux de quelques arbres, dont le

ſuc s'imbibe facilement dans les choſes qu'elles veulent teindre, aprés quelques boüillons & ſans autre préparation.

Elles ſuppléent auſſi au défaut du fil en différentes maniéres. Pour coudre les robes de fourrures, elles employent les boyaux des animaux deſſéchez; ou des filamens tirez de leurs nerfs, ou bien des longes faites de peaux paſſées & coupées bien menu. Pour coudre les canots, on ſe ſert d'écorces ou de racines. Les petites racines qu'on met en œuvre pour les canots d'écorce de Bouleau, ſont d'un fort bon uſage & d'une grande propreté.

DE LA GUERRE.

LES Hommes, qui ſont ſi deſœuvrés dans leurs Villages, ne ſe font une gloire de leur indolence que pour donner à entendre qu'ils ne ſont proprement nés que pour les grandes choſes, & ſur-tout pour la Guerre laquelle expoſant leur courage aux plus rudes épreuves, leur fournir de fréquentes occaſions de mettre dans ſon plus beau jour toute la nobleſſe de leurs ſentimens, & l'inébranlable fermeté d'une grandeur d'ame vraïement heroïque. La chaſſe & la pêche, qui aprés la guerre emportent toute leur attention, ne leur ſont agréables, que parce qu'elles en ſont l'image & peut-être en laiſſeroient-ils le ſoin aux femmes, ainſi que de la nourriture & de tout le reſte, ſi elles n'étoient en même-temps un exercice qui les forme à ſe rendre terribles

des ennemis encore plus redoutables, que ne les ſont les bêtes féroces.

Il falloit que les Peuples de Thrace fuſſent bien belliqueux, puiſque pour donner l'idée de leur valeur, toute la Fable a concerté de faire naître chez eux le Dieu Mars, & que les Grecs jaloux de toutes les Nations, & qui ont pris des Barbares tout ce qu'ils ont pû, n'ont pourtant pas oſé leur ravir ſa naiſſance pour s'en faire honneur. Si mes conjectures, ſur l'origine des Amériquains, ſont bien fondées, on peut dire que leur bravoure ne ſert qu'à fortifier celle-ci davantage. Ils ont tous le cœur haut, l'air fier & noble; ils font tous conſiſter leur gloire dans leur courage, & leur réputation ne s'établit que par les preuves fréquentes qu'ils ont données d'une intrépide fermeté.

Mais ſi l'AresKoui des Hurons & des Iroquois eſt l'Arés des Grecs, ou le vrai Mars de la Thrace, il faut avoüer auſſi que les Iroquois & les Hurons ſont encore plus dignes d'appartenir de plus prés au Dieu de la Guerre, que les autres Nations Barbares de l'Amérique, par la ſupériorité qu'ils ont ſur elles du côté de la valeur. Ils peuvent céder à quelques-unes quelques avantages de l'eſprit & du corps : la vivacité dans la converſation ; la douceur dans la phyſionomie, l'adreſſe en différens exercices, la legéreté à la courſe, ainſi du reſte ; mais ils ne cédent à qui que ce ſoit pour la bravoure, ils paſſent inconteſtablement pour être les meilleurs ſoldats, & on ne peut au moins leur diſputer la qualité de braves.

La guerre eſt pour les Iroquois & pour les Hurons un exercice néceſſaire, & peut-être eſt-ce la même choſe pour tous les autres

Sauvages de l'Amérique. Car outre les motifs ordinaires qu'on a de la déclarer à des voisins incommodes, qui leur donnent ombrage, ou qui leur en fournissent des causes légitimes, en leur donnant de justes sujets de plainte, elle leur est encore comme indispensable par une de leurs loix fondamentales.

Les familles, ainsi que je l'ai déja observé, ne se soutiennent que par le nombre de ceux qui les composent, soit hommes, soit femmes; c'est dans ce nombre que consistent leurs forces & leurs principales richesses. La perte d'une seule personne est une grande perte, mais une perte qu'il faut nécessairement réparer, en remplaçant cette personne qui manque, par une ou par plusieurs autres, selon que la personne qu'on doit remplacer, étoit plus ou moins considérable.

Ce n'est point à ceux de la Cabane à réparer cette perte, mais à tous ceux qui y ont des alliances, ou leur *Athonni*, comme ils parlent; & voilà en quoi consiste l'avantage d'une Cabane d'avoir plusieurs hommes, qui y ayent pris naissance. Car ces hommes quoique isolés chez eux & bornés à eux-mêmes, se mariant dans des Cabanes différentes, les enfans qui naissent de ces divers Mariages, deviennent redevables à la Cabane de leurs Peres, à laquelle ils sont étrangers, & contractent l'obligation de les remplacer; de sorte que la Matrone qui a la principale autorité dans cette Cabane, peut obliger ces enfans d'aller en guerre comme bon lui semble, ou les retenir s'ils vouloient entreprendre une guerre, qui ne lui plut pas.

Quand donc cette Matrone juge qu'il est temps de relever l'arbre, ou de remettre sur la natte, quelqu'un de ceux de sa famille que

la mort lui a enlevé, elle s'adreſſe à l'un de ceux, qui ont leur *Athonni* chez elle, & qu'elle croit le plus capable d'executer ſa commiſſion. Elle lui parle par un collier de porcelaine, & lui explique ſes intentions pour l'engager à former un parti; ce qui eſt bien tôt fait.

Il faut qu'il y ait quelque choſe de ſemblable établi parmi les autres Nations: mais qui peut varier néanmoins ſelon les régles dont la Gynécocratie eſt établie parmi elles. En certain temps les femmes de la Floride viennent toutes enſemble devant le Chef, & ſe mettant en ſa préſence en poſture de ſupliantes, elles pleurent les morts de leur Nation, chacune lui répréſentant les pertes qu'elle a ſouffert dans ſa famille, & elles lui demandent toute de donner quelque ſoulagement à leur douleur, en tirant vengeance des ennemis qui l'ont cauſée. Parmi les Caraïbes & les Breſiliens, ce ſont auſſi les femmes, qui ſont chargées du ſoin de ſolliciter les guerriers de vanger les injures faites à leur Nation par leurs ennemis communs. C'eſt pendant leurs feſtins que les femmes pleurent parmi eux, exagérant ce qu'elles ont ſouffert, s'efforçant par leurs plaintes & par leurs paroles d'échauffer le courage de leur jeuneſſe, afin de l'animer à marcher hardiment au combat, à y donner des preuves de leur valeur & de leur amour pour ceux de leur Nation dont ils vangent la mort.

Il faut outre cela qu'il y ait quelque obligation particuliére dans les familles, de prendre en main la querelle les unes des autres, avec des Loix néanmoins un peu différentes de celles des Iroquois. C'eſt ce que j'infére de ce qu'en a dit Thévet dont je rap-

portera les propres paroles. * » Quant auf-
» dites femmes veuves, elles ne se remarient
» point, si ce n'est aux freres & plus proches
» parens de leur défunt mari, lesquels au-
» paravant faut qu'ils vangent la mort dudit
» défunt, s'il a été pris & mangé de l'enne-
» mi. S'il est mort de vieillesse ou maladie,
» il faut que celui qui doit prendre la veuve
» pour femme améne un prisonnier qui né-
» toïe sur la fosse du trépassé, soit qu'on ait
» changé de Village ou autrement : aussi que
» toutes les pennasseries, colliers, arcs &
» fléches d'icelui soient lavées par ledit pri-
» sonnier, même son grand lit où il cou-
» choit de son vivant. Encore ne se rema-
» rient jamais lesdites veuves, à un moins
» fort & vaillant qu'étoit leur mari; car au-
» trement on les déniéroit, & leurs enfans &
» alliez mêmes en seroient fâchez & mal
» contens, de façon que s'il n'y a rencontre
» pareille, elles aiment mieux demeurer ain-
» si veuves tout le reste de leur vie, & finir
» leurs jours avec leurs enfans : & encore
» qu'elles se remarient, si est-ce toutefois
» plus d'un an aprés le trépas de leur mari,
» & autres choses ci-dessus accomplies. A
» ce propos je vous raconterai ici d'une fem-
» me, laquelle aprés la mort de son mari,
» qui avoit été pris & mangé de ses ennemis,
» ne se voulant jamais remarier, parce que
» nul des parens dudit défunt ne s'étoit effor-
» cé de vanger sa mort, & pour cette cause
» prenant l'arc & fléches s'en alla elle-mê-
» me en la guerre avec les hommes, & fit
» tant qu'elle amena des prisonniers, qu'elle
» bailla à tuer à ses enfans, leur disant : tués,
» mes chers enfans, vangez la mort de vô-

* *Thevet Cosmog. univ, liv. 21, c. 8, p. 917.*

» tre pere défunt, puiſque nul de ſes parens
» n'en fait autre vengeance : c'eſt poſſible,
» parce que je ne ſuis pas aſſez jeune & aſſez
» belle, mais une choſe eſt en moi, c'eſt que
» je ſuis forte & vaillante, pour venger la
» mort de vôtredit pere mon mari ; & de
» fait cette femme fit tant, qu'elle print plu-
» ſieurs de ſes ennemis priſonniers, qu'elle
» faiſoit tuër, même aux jeunes freres & ne-
» veux dudit défunt : de ſorte que remettant
» tous actes féminins & prenant les maſcu-
» lins & virils, ne portoit plus les cheveux
» longs comme les autres femmes ou comme
» elle avoit accoutumé, ains s'accouſtroit
» avec des pennaſſeries & autres choſes con-
» venantes aux hommes. Revenons à nôtre
» propos : aprés avoir donc bien banqueté,
» faiſant des fluttes des os de bras & jambes
» de leurs ennemis, & autres inſtrumens,
» comme tabourins faits à leur mode, & s'en
» vont ſautans, & danſans joyeuſement tout
» autour de leurs loges là où cependant les
» plus anciens ne ceſſent tout le long du jour
» de boire ſans manger, ſelon la coûtume,
» & ſont ſervis par les veuves du défunt &
» parentes d'icelui, & m'étant informé d'eux
» de ces façons de faire, me répondirent,
» que c'étoit pour hauſſer le cœur à la jeu-
» neſſe, & afin de l'animer à marcher hardi-
» ment en guerre contre leurs ennemis, avec
» l'eſpoir d'un tel honneur, aprés qu'ils ſe-
» ront décédez.

Les guerriers n'attendent pas toûjours qu'on les ſollicite, leur devoir les avertit ſuffiſament, & le deſir d'acquerir de la gloire, les preſſe encore plus vivement que le devoir & l'uſage. Celui qui a envie de lever un parti, ou qui eſt ainſi engagé à le faire, fournit un

collier, ou bien s'il l'a reçû, il le montre à ceux qu'il veut enrôler dans son expédition, comme le signal de son engagement, & du leur, sans leur dire neanmoins ni qui l'a sollicité d'aller en guerre, ni qui est la personne qu'il veut remplacer; que s'il fait tant que de s'en expliquer à eux, c'est un secret entre les guerriers dont le Village n'a point de connoissance.

La guerre peut être regardée ou comme particuliére quand elle se fait par de petits partis, dont il y en a presque toûjours quelqu'un en campagne ou comme générale quand ils marchent en Corps d'armée, & qu'elle se fait au nom de la Nation.

Les Anciens ne sont pas toûjours consultés par les Chefs de ces petits partis; mais ils ne s'y opposent pas, quand l'interêt de la Nation n'y est pas lui-même opposé. Ils sont au contraire bien aises de voir que leur jeunesse s'exerce, & s'entretienne dans cet esprit guerrier, qui fait leur sûreté en les rendant formidables. Mais s'ils craignoient que le nombre de ces partis n'affoiblit trop leur village, qu'ils allassent insulter quelque nation qu'ils veulent encore ménager, ou bien qu'ils eussent besoin de leurs Guerriers pour quelque dessein secret, alors ils font agir sous main pour arrêter les chefs. Si leurs négotiations ne sont pas assés heureuses, ou qu'ils voyent quelque difficulté à y réüssir, ils les laissent partir & les font revenir par de faux avis qu'ils leur font donner adroitement en chemin; mais le plus sûr moyen qu'ils ayent en main pour rompre leurs entreprises, c'est de gagner les Matrones des Cabanes, où ceux qui se sont engagés avec le Chef ont leur *Athonni*; car celles-ci n'ont qu'à interposer leur

autorité pour faire avorter tous les projets les mieux concertés ; ce qui montre qu'elles ont un crédit en quelque sorte plus réel que le conseil même des anciens. Mais on employe rarement ce moyen, parce que les Sauvages se ménagent extrêmement les uns les autres, & ne veulent que difficilement mettre en œuvre ces voyes de crédit & d'autorité, qui peuvent faire violence à l'inclination.

Ces petits partis ne sont composés d'ordinaire que de sept ou huit personnes d'un Village ; mais ce nombre grossit assez souvent par ceux des autres Villages, ou des nations alliées qui s'y joignent ;* & ils peuvent être comparés aux Argonautes, qui pour leur célébre entreprise, composoient une armée, laquelle n'étoit pas plus nombreuse que la moindre Compagnie d'Infanterie.

Les Partis détachés, qui se forment ainsi en pleine paix, pour ne pas intéresser la Nation par des Hostilités, lesquelles pourroient avoir des suites fâcheuses, vont porter la Guerre chez les peuples les plus reculés. Ils seront deux ou trois ans en chemin, & feront deux ou trois mille lieües, à aller & venir pour casser une tête, & enlever une chevelure. Cette petite Guerre est un véritable assassinat, & un brigandage, qui n'a nulle apparence de justice, ni dans le motif qui l'a fait entreprendre, ni par rapport aux peuples à qui elle est faite : ils ne sont seulement pas connus de ces Nations éloignées, ou ne le sont que par les dommages qu'ils leur causent, lorsqu'ils vont les assommer, ou les faire esclaves presque jusques aux portes de leurs Palissades. Les Sauvages regardent cela néanmoins comme une belle action.

* *Vid. Apoll. Rhod. lib. 1. Argonaut.*

La Guerre, qu'ils se font entre voisins, est ordinairement plus motivée. La jalousie, qui régne entre tous ces peuples, fait que se procurant mutuellement divers dégoûts, ils ne tardent pas long-tems à avoir des causes légitimes d'une rupture. Pour peu qu'ils soient aigris, ou qu'ils croyent avoir raison d'être mécontens les uns des autres, ils ne laissent point passer les occasions qui se presentent de prendre à leur avantage ceux dont ils peuvent aisément se défaire, lorsqu'ils les rencontrent dans leurs Païs de chasse, ou qu'ils passent à l'écart sur leurs Terres, en revenant de faire la Guerre dans les Païs éloignés. L'espérance de l'impunité, & de pouvoir dérober à la connoissance des intéressés ces sortes d'assassinats, enhardit beaucoup à les commettre; mais ils ne peuvent être si secrets que le mystére ne s'en découvre tôt ou tard, par l'imprudence des coupables, ou qu'ils ne laissent de violens soupçons, qui font des playes aussi profondes que les preuves les plus complettes, & les mieux développées. La Nation, qui est en faute, tâche alors de se justifier le mieux qu'elle peut. Elle fait préceder les excuses les mieux colorées, elle va ensuite couvrir les morts, & faire des présens pour resserrer les nœuds d'une intelligence prête à se rompre; mais bien que ces présens soient acceptés, si la conjoncture des temps n'est pas propre au dessein qu'on auroit d'en prendre une vengeance entiére, on ne doit pas se flâter que l'injure soit entiérement oubliée. L'appareil qu'on a mis sur cette playe ne fait que la couvrir sans la fermer, ellle saigne intérieurement, tandis que l'ennemi n'en a point reçû tout le châtiment que le ressentiment inspire: le Conseil tient un Registre exact de

ceux qui ont été tués dans ces ſortes d'occaſions, & on en rafraîchit la mémoire juſqu'à ce qu'on ſoit en état d'en prendre la ſatisfaction la plus éclatante.

Le Conſeil ne ſe détermine point à la Guerre, ſans en avoir couvé long-temps le le deſſein, & ſans avoir peſé toutes les raiſons du pour & du contre, avec beaucoup de maturité. Toutes les Aſſemblées roulent ſur cette matiére. On y examine avec ſoin toutes les ſuites d'une entrepriſe de cette conſéquence: on y met en délibération les moyens & les meſures qu'on peut prendre, & on ne néglige aucune des moindres précautions. Ils n'obmétent rien en particulier pour s'aſſurer de leurs alliez & de leurs voiſins; ils envoyent chez tous des ambaſſades ſecrétes & des colliers ſous terre, pour les engager à embraſſer la même cauſe, ou pour les obliger à ſe tenir neutres, par les motifs de défiance qu'ils ont ſoin de ſemer, afin de les tenir en reſpect les uns par les autres.

La paix dans le Conſeil a ſes partiſans zélez auſſi-bien que la Guerre. Ceux qui ne ſont animez à la vengeance que par la perte de leurs concitoyens, quoi-qu'ils ne voient pas ces ſortes de pertes avec indifférence, les ſentent cependant bien moins que ceux qui pleurent leurs freres ou leurs proches; ils ſont auſſi plus en état de juger s'il convient mieux d'éclater ou de diſſimuler: mais ils ne ſont pas toûjours les maîtres de faire goûter la ſolidité de leurs raiſons. Dans les cas de partage, ceux qui ſont les plus irritez font quelquefois engager la partie ſous-main & commencer les hoſtilitez par des avanturiers détachez, qui font pancher la balance, & hâtent la concluſion d'une Guerre que les

circonſtances rendent alors néceſſaire.

La paix étant ainſi rompuë, ou toutes les meſures étant bien concertées pour la rompre, on léve publiquement la Hache, on l'envoye porter ſolemnellement ſelon la coûtume, aux Nations alliées, & on chante la Guerre dans tous les Villages. La terreur du nom Iroquois eſt tellement répanduë, que dans ce moment tous leurs voiſins tremblent chacun pour ſoi, & ne ſortent d'inquiétude que lorſqu'ils ont vû où le coup doit aller frapper. C'eſt une politique dans ceux-là, lors même qu'ils chantent la Guerre, de ne point ſe hâter de partir, & de balancer long-tems le coup pour les tenir tous en haleine; de différer ſouvent d'une année à l'autre, pour endormir & pour engager dans une fauſſe ſécurité, ceux qu'ils veulent ſurprendre: mais c'eſt auſſi une politique ordinaire dans les autres de donner cours à tous les bruits de Guerre, quelques faux qu'ils puiſſent être, de les fomenter, de les réveiller, ou de les répandre eux mêmes, afin de tenir leur jeuneſſe ſur le qui-vive, & de n'être point pris au dépourvû.

La Guerre ayant été établie par la néceſſité de ſe mettre à l'abri de l'injuſtice, de repouſſer la force par la force, & de ſe faire raiſon des injures que les Peuples pouvoient recevoir les uns des autres, fut auſſi ſanctifiée par la Religion, ainſi que je l'ai dit, & avoit ſes Loix univerſellement reçûës qu'on obſervoit ſcrupuleuſement même entre ennemis, afin qu'elle ne ſortit pas elle-même hors des bornes de la juſtice, & qu'elle ne violât pas le droit des Gens qu'elle devoit plûtôt maintenir. Sur ce principe, nous

voyons que dans l'Antiquité, * on ne commençoit point une Guerre sans avoir de justes raisons de la déclarer, & sans l'avoir déclarée dans les formes Les Romains en particulier avoient cette exactitude. Ils avoient des personnes établies pour juger de la justice de leur cause, & quand ils prétendoient avoir été lézés par les peuples voisins, ils envoyoient quatre Héros demander la satisfaction qui leur étoit dûë. Ces Héros ayant pris des Verveines au Capitole, & d'autres herbes apellées *Sagmina*, qui étoient la marque de leur Légation, & ayant la tête couronnée de bandelettes de laine, alloient exposer les prétentions du peuple Romain; & si aprés un certain tems marqué on ne faisoit pas droit à leur demande ils retournoient jusques sur les limites des Terres de leurs ennemis; là le Chef d'entr'eux, qu'on nommoit *Pater Patratus*, qui seul avoit droit de déclarer la Guerre, ayant prononcé en présence de trois témoins, certaine formule de paroles solemnelles, usitées en ces occasions, d'une voix claire & distincte, qui fit donner à cette cérémonie le nom de *Clarigation*, jettoit sur la Terre ennemie une lance armée de fer, ou seulement un bois de lance † teint de

* *Vide Alexandrum ab Alex. Genial. dier. lib. 5. cap. 31 & Servium in lib. 9. Æneid.*

Alex. ab Alexandro Genialium dierum. Lib. 5. cap. 3a Ibat Pater Patratus ad hostium fines & verba solemn a præfatus, bellum à populo Romano contra præscriptos hostes, ob legitimas quas censuerat causas, clarâ voce indicebat, post quam Clarigationem, mos erat, ut de Senatus consilio & populi jussu, fecialis hastam ferratam, aut sanguineam præustam, ad fines illorum jaceret: & non minus tribus puber bus præsentibus bellum indiceret, & ita denunciari & indici justum piumque bellum putavêre, &c.

† Servius in hæc verba, Lib 9. Æneidos. *En*, *ait*, (Turnus) *& jaculum intorquens emitit in auras, principium pugnæ*, sic habet. Hoc de Romanâ solemnitate tractum

couleur de ſang, & brûlé par le bout ; aprés quoi il étoit permis de commencer les hoſtilitez.

Il y a encore en quelques endroits de l'Amérique un reſte de cet ancien uſage. A la Floride la maniére de déclarer la Guerre étoit d'aller planter ſur les Terres des ennemis, dans les paſſages les plus expoſez, des fléches au ſommet deſquelles on attachoit un floccon de cotton ou de laine. Pluſieurs autres peuples de l'Amérique Septentrionale, au lieu de fléches mettent un caſſetête peint de noir & de rouge ; mais cette maniére de déclarer la Guerre dans les formes eſt rare. Peu ſcrupuleux ſur la juſtice de leur cauſe, ils le ſont aujourd'hui encore moins à obſerver les formalitez anciennes ; ne penſant qu'à accabler leurs ennemis, ils ne vinſent auſſi qu'à les ſurprendre, & à tomber ſur eux lorſqu'ils y penſeront le moins.

L'animoſité des deux Nations ennemies n'eſt pas toûjours ſi vive que l'une & l'autre s'arment pour s'entre-détruire, & cherchent leur ruïne totale. On en a vû de rivales, comme Rome & Carthage, ſe modérer dans leur victoire ; ceſſer de regarder leurs ennemis comme tels, dés-lors que leur défaite avoit ôté cette égalité qui cauſoit l'émulation ; les épargner, afin de leur donner le temps de reſpirer & de ſe relever, pour diſputer de nou-

eſt. Cùm enim volebant bellum indicere, Pater Patratus, hoc eſt princeps fecialium proficiſcebatur ad hoſtium fines : & præfatus quædam ſolemnia, clarâ voce dicebat ſe bellum indicere propter certas cauſas, aut quia ſocios læſerant, aut quia nec abrepta animalia, nec obnoxios redderent. Et hæc *Clarigatio* dicebatur à claritate vocis. Poſt quam Clarigationem haſtâ in eorum fines miſſâ, indicabatur jam pugnæ principium. Poſt tertium autem & triceſimum diem quam res repetiſſent ab hoſtibus, feciales haſtam mittebant.

27.

Tom. III. Pag. 158.

RPJCB

veau l'avantage & la primauté. Il s'est trouvé aussi des occasions où la guerre étoit un concert de politique entre les chefs des partis opposés pour tenir leur jeunesse alerte, & qui n'avoit d'autre but que de se harceler pour mettre leur valeur à l'épreuve.

Le Pére Garnier m'a raconté un fait que je raporte ici volontiers, à cause de sa singularité, & sur-tout à cause d'une expression remarquable qui se trouve dans la sainte Ecriture avec la même signification, & pour une occasion pareille. *Shonnonkeritaoui*, Chef des Tsonnontouans, ou bien *Sagosendagete*, Chef des Onnontagués (je ne me souviens pas assez distinctement lequel des deux) fit solliciter le Chef de la Nation Neutre, de permettre que leurs jeunes gens allassent en guerre les uns contre les autres, & se harcelassent par de petits partis; Celui-ci intimidé par ce qui venoit d'arriver aux Hurons ses voisins, dont le sang fumoit encore & dont la défaite entiére étoit toute récente; lui fit répondre qu'il n'y pouvoit consentir, & qu'il apréhendoit trop les suites funestes, qui pourroient naître de la facilité qu'il auroit euë à donner les mains à cette proposition. L'Iroquois, qui ne pouvoit trouver à redire à cette raison, mais qui pourtant vouloit toûjours en venir à son but, lui fit demander avec qui donc il vouloit *que ses enfans joüassent*. Abner * se servit autrefois de la même façon de parler, lorsque son armée, & celle de David se trouvant en présence, il fit proposer à Joab un duel entre des gens choisis de part & d'autre, qui leur en donnassent le divertissement à la tête des deux camps. *Dixitque Abner ad Joab: surgant pueri & ludant coram nobis.*

* Reg. Lib. 2. cap. 2. v. 14.

Et respondit Joab, surgant. Le duel fut accepté : Il sortit alors des deux armées douze braves contre douze, qui s'étant saisis les uns les autres par la tête, se percérent mutuellement, & finirent ce jeu en expirant des coups qu'ils se portérent ; action mémorable, qui consacra le lieu où elle s'étoit passée, par le nom qui lui en resta, de † Champ des Forts. *Ager Robustorum.*

Soit que le Chef de la Nation Neutre se rendit enfin à la proposition qui lui avoit été faite, soit qu'il y fut forcé par quelques escarmouches faites contre ses gens, la petite guerre commença. Mais malheureusement, dés les prémieres rencontres, le propre neveu du Chef Iroquois fut fait prisonnier, & donné dans une Cabane, où on le condamna au feu. Le malheureux oncle, qui s'étoit persuadé qu'on devoit avoir des égards pour une personne qui lui touchoit de si prés, fut extraordinairement irrité contre le Chef ennemi, & disoit souvent dans les accés de sa douleur. » Mon frére, pourquoi n'as-tu pas » sauvé ton neveu & le mien ? » Les esprits s'étant ainsi extrémement aigris, la Guerre s'envénima tout de bon & ne finit que par la destruction totale de la Nation neutre, dont le Chef sembloit avoir prévû la ruïne.

Dans le temps que deux Nations puissantes sont ainsi fortement animées, de maniére qu'il semble que la Guerre ne puisse finir que par la perte de l'une ou de l'autre, le seul éclat de leur rupture est capable de soûlever presque toute l'Amérique Septentrionale, & de la mettre en armes d'un bout à l'autre. Que l'Iroquois par exemple déclare la guerre à l'Outaouach, ou à l'Ilinois, il n'en faut pas

† *Ibid. v. 16.*

davantage pour causer un embrasement aussi général, que le fut celui que causa la fameuse Guerre de Troye, où la Gréce entiére se trouva armée contre l'Asie. La comparaison est juste. Le Royaume de Priam, si vanté par les Poëtes, étoit borné à la Troade & à la Phrygie, qui étoit un assez petit pays de l'Asie Mineure. La Guerre que les Grecs lui firent, réünit dans un Corps d'armée tous les Peuples différens de la Mer Egée & du Péloponese, sous divers Capitaines qu'on honore du nom de Rois, & dont les Etats consistoient dans quelques Villages. Le plaisant Roi, par exemple, que le Roi d'Ithaque, lequel étoit un de ceux qui figuroient davantage dans cette célebre Ligue. Priam vit aussi courir à sa défense sous divers Chefs, non-seulement tous ces petits Peuples de l'Asie Mineure, qui étoient ses alliez & ses voisins, tels qu'étoient les Lyciens, &c. mais encore les Nations les plus reculées de la grande Asie. Penthésilée Reine des Amazones y vint des bords du Tanaïs; Rhesus s'y transporta du fond de la Thrace, & Memnon qu'on dit être un Général des Egyptiens, des Assyriens, ou des Ethiopiens, y conduisit les troupes de l'Aurore. Cette quantité de Nations ne faisoit pas de nombreuses armées. Quel secours de troupes Auxiliaires amena Rhésus, que Dioméde & Ulysse seuls défirent pendant le sommeil, la premiére nuit de leur arrivée, avant que leurs chevaux eussent pû boire les eaux du fleuve Xante? Et sans parler de l'éxagération des Poëtes, si l'on veut considérer quelle pouvoit être alors, & la structure & la capacité des Vaisseaux, le nombre de mille, qui composoient la Flotte des Grecs, n'étoit peut-être pas capable de composer

une Armée de vingt mille hommes.

La Cabane Iroquoise réünie, n'est pas en état, à ce que je crois, de compter beaucoup au-delà de trois mille combattans. Cependant l'Iroquois seul cause de la jalousie aux Nations les plus reculées, depuis l'emboûchure du fleuve St Laurent & les côtes de la Mer Océane, jusqu'aux bords du Missisippi. Cela ne doit point paroître surprenant à ceux qui ont quelque connoissance de l'Amérique, & des Barbares qui l'habitent. Quoiqu'il y ait une multitude assez grande de Nations diférentes, chacune de ces Nations en particulier est réduite à un petit nombre de Villages, & plusieurs même à un seul; de sorte que quelques-unes ne sçauroient fournir jusqu'à trente guerriers. En second lieu, elles occupent des pays immenses de sombres forêts, ou de prairies incultes, & elles sont dans un si grand éloignement les unes des autres, qu'il faut quelquefois faire deux & trois cens lieuës, avant que de rencontrer une ame vivante. Cela fait que le chemin est compté pour rien dans ces vastes solitudes, où une trés-petite troupe peut marcher long-temps sans crainte, & qu'un voyage de sept ou huit cens lieuës y est regardé, comme on regarderoit en France une promenade de Paris à Orléans. D'ailleurs les petites Nations, qui étant au voisinage les unes des autres, dévroient se défendre mutuellement, ne s'entendent pas assez entr'elles à cause de leurs différens sujets de jalousie; ou ne sont pas assez à portée, quoique voisines, de se prêter la main en cas de surprise, contre un ennemi plus redoutable, qui est à leurs portes lorsqu'il est le moins attendu; de sorte que pour résister à cet ennemi commun, elles sont obligées de

faire alliance avec les Nations qui ſont à l'autre extrémité de l'Amérique Septentrionale, afin de faire une diverſion, & de l'affoiblir en l'obligeant à diviſer ſes forces.

C'eſt ſur ce double fondement du petit nombre de perſonnes, dont étoit compoſée chaque Nation dans les premiers temps, & de la vaſte étenduë des pays inhabitez, que nous devons raiſonner, pour expliquer les longues courſes, les tranſmigrations & les alliances de certaines Nations trés-éloignées, leſquelles ſans cela ſeroient trés-intelligibles. Diodore de Sicile nous fait une peinture de la Gaule Méridionale, entiérement ſemblable à celle qu'on pourroit faire aujourd'hui du Canada. En effet, les Gaules, les Eſpagnes, la Germanie, l'Italie même, & les autres parties de l'Europe, étoient des Régions hériſſées de forêts que la nature y avoit miſes, & de Montagnes couvertes de neiges, où l'art n'avoit point encore travaillé pour y pratiquer des routes & des ſentiers. Il étoit facile dans ces affreuſes ſolitudes aux Galates & aux Ibériens de ſe tranſporter d'Aſie dans les Gaules, & dans les Eſpagnes; il ne l'étoit pas moins pour retourner delà en Aſie.

Les Nations éparſes çà & là étoient trés-peu nombreuſes; ſans cela comment ſeroit-il poſſible de comprendre qu'une armée auſſi petite que celle des Argonautes, eût pû traverſer une auſſi grande étenduë de pays que les Poëtes leur font courir, & défaire autant de Nations, qu'il y en avoit qui s'oppoſoient à leur paſſage, & à leur entrepriſe: c'eſt un récit fabuleux, me dira-t-on, je le veux croire, quoique ſelon les régles du Poëme, il ne doive pas l'être quant au fonds & à la ſubſtance de l'objet principal; mais dans le

fabuleux même, les Poëtes ont soin de conserver la vrai-semblance dans les choses qui sont naturelles, & qui ne demandent pas des prodiges, ou des dénoüemens, lesquels ne peuvent se faire que par l'entremise des Dieux.

Ce que je viens de dire peut servir à éclaircir un endroit de l'Ecriture Sainte * qui a embarrassé les Interprétes, & que je rapporterai ici, parce qu'il est de mon sujet, à cause des conjectures que j'ai sur l'origine des Iroquois & des Hurons. Il s'agit des quatre Rois alliez pour faire la Guerre aux cinq autres Rois de ces Villes criminelles, que Dieu consuma par le feu du Ciel *. Ces quatre Rois étoient, Chodorlahomor Roi des Elamites, ou des Perses, Amraphel Roi de Sennaar, ou de Babylone, Arioch Roi de Pont, & Thadal Roi des Nations. Les Versions † varient davantage au sujet de ces deux derniers. L'Hébraïque, qu'Onkelos & les Septante ont suivie, appelle, *Arioch Roi d'Hellasar*; la version Arabique, *Roi de Sarian*; celle de Symmaque, *Roi des Scythes*; mais St Jérôme, suivant la traduction d'Aquila, le nomme *Roi de Pont*. On est encore plus incertain au sujet de ce Thadal, à cause de l'universalité du terme *Roi des Nations*. L'Hébreu porte *Roi de Goim*, & le Syriaque traduit *Roi des Gélites*. Mais ces pays d'Hellasar, de Sarian, & de Goim, sont entiérement inconnus dans la Géographie ancienne & moderne. Quelques-uns, aprés Symmaque, entendent par le mot *Gentium*, la Pamphilie, ou pour mieux dire, cette partie de l'Asie Mineure qui comprenoit plusieurs petits peu-

* *Gen. cap.* 14. † *Vide Polyglotta & Biblia Maxima in Cap.* 14. *Genes.*

ples séparez, dont chacun étoit maître chez soi, & que l'Ecriture Sainte appelle *Populus Gentium*, comme elle nomme les Isles de la Mer Egée, *Insulæ Gentium*, les Isles des Nations.

Le sujet de l'embarras des Interprétes, c'est le grand éloignement qu'il y a d'un païs à un autre, & l'espéce d'impossibilité, qui semble résulter de ce grand éloignement, que ces Rois pussent être alliez ensemble pour faire la Guerre à cinq Rois, lesquels étoient assez voisins. Pour éviter donc cet embarras, ils tâchent de r'approcher le plus qu'ils peuvent les Etats de ces Princes, & disent qu'Atioch étoit Roi d'une Ville de la Cœlesyrie, qu'Etienne nomme *Ellas*, & ils placent le Royaume des Nations dans cette partie de la Galilée, qu'on nommoit Galilée des Nations, *Galilæa Gentium* *; mais à qui on a donné ce nom par une anticipation, dont on trouve ailleurs des exemples dans les Livres Saints; car cette dénomination est moins ancienne que Moyse, & ne se trouve point dans Josué, quoiqu'ils fassent mention l'un & l'autre de la Galilée. La basse Galilée ne fut en effet nommée Galilée des Gentils que longtemps aprés, à cause des Phéniciens & autres petits peuples Idolâtres de la race de Chanaan, qui l'habitoient.

Mais le fondement de ces difficultez est nul, si l'on fait attention qu'il n'étoit pas plus difficile à ces Rois de s'allier ensemble, qu'il le fut à Priam d'être allié à des Peuples trés-reculez dans l'Asie & dans l'Afrique; & & qu'il l'a été aux François dans la derniére Guerre qu'ils ont faite en Amérique en 1716. quand pour aller secourir les Tionnontatés,

* *Masius Josue, cap. 12, v. 9.*

il leur fallut faire six ou sept cens lieuës pour aller jusques chez les Outagamis les forcer dans leur Fort, où ils étoient un trés-petit nombre de Guerriers. Or supposé que les Etats d'Arioch & de Thadal eussent été dans l'Asie Mineure, ils n'étoient pas éloignez de plus d'environ quatre à cinq cens lieuës des Etats de Chodorlahomor & d'Amraphel, & ceux à qui ils faisoient la Guerre, eussent été dans cette hypothése, au centre par rapport aux uns & aux autres.

Je crois cependant qu'on peut r'approcher davantage les Etats de ces Princes, en se tenant à la vulgate, & aux autres versions, qui placent Thadal, & Arioch dans le Pont, & vers les Portes Caspiennes, dans la Scythie Asiatique. Le nom d'Arioch, que Eusébe nomme *Areïos*, convient à *l'Ares* des Barbares, & à cette Province nommée *Areïane*, laquelle étoit voisine de la Perse, & s'étendoit jusques aux Portes Caspiennes. Le nom même d'Aréiane, ou d'Ariane, se raporte fort au Roïaume de Sarian de la version Arabique. Thadal Roi des Gélites, selon la version Syriaque, étoit fort voisin d'Arioch; car il y a apparence que les Gélites étoient les mêmes que ceux, qui sont appellés *Gelæ*, ou *Geli* dans la Geographie ancienne, lesquels étoient aussi vers la Mer Caspienne. Pline * les confond avec les Cadusiens, Strabon † les distingue, & dit que les Cadusiens avoient presque autant de pied que les Peuples de l'Ariane. Il n'y avoit pas au reste un si grand éloignement des Etats de ces deux Princes, en les plaçant dans le Pont en tirant vers l'Asie Mi-

* *Plin. Lib. 6. cap. 16.*
† *Strabo, Lib. 11. p. 350. & 360.*

neure, de ceux de leurs deux autres Confédérez; car il eſt rapporté dans Arrien, ¶ que pendant qu'Alexandre traverſoit la Perſe, il il lui vint des Ambaſſadeurs des Nations, qui habitoient vers le Pont-Euxin, par un chemin trés-court; de ſorte que ce Prince en fut trés-ſurpris. On peut ajouter que les Villes & les Nations étant ambulantes dans ces premiers temps, on pourroit r'approcher encore plus facilement les Etats des deux autres Roys, ſur-tout de celui des Elamites, dont le païs n'étoit pas ſi éloigné ni ſi étendu qu'il le fut depuis. On ne peut nier que les Elamites, ou les Perſes, juſques au temps de Cyrus, n'ayent vécu à la façon des Sauvages, ainſi que je l'ay prouvé par Hérodote.

Cette Guerre dont parle l'Ecriture, n'étoit pas dans un ſens ſi petite qu'on veut la faire; car quoique les Rois de la Pentapole fuſſent voiſins, la Guerre ne laiſſoit pas d'embraſſer une grande étenduë de pays; ce qui paroît manifeſtement par la ſainte Ecriture même; puiſque ces quatre Rois alliez,* avant de vaincre les cinq autres, détruiſirent pluſieurs Nations, leſquelles étoient apparemment dans l'alliance de leurs ennemis. C'étoit les Raphaims, les Emims de la race des Géants, les Zuzims, les Chorræens, les Amalécites, & les Amorrhéens. Elle étoit petite cependant d'une autre côté; car toutes ces Nations, qui occupoient une étenduë de pays ſi conſidérable, étoient trés-peu nombreuſes. Rien ne le montre mieux que ce qui arriva à ces quatre Rois vainqueurs de tant de Peuples, & qui ve-

¶ *Arrian. Lib. Hiſt. Indic.*
* *Gen, cap,* 14. *ver.* 5. 6. 7.

noient encore de triompher de ceux de la Pentapole : car ces ſuperbes Conquérans furent vaincus dans leur victoire par Abraham * à la tête de trois cens dixhuit hommes de ſes gens , & peut-être , quelque peu des troupes Auxiliaires des deux fréres Eſcol & Aner, qui étoient ſes alliez.

Je ſçais qu'on peut faire des difficultés ſur ce que je dis du petit nombre de chaque Nation , & qu'on peut m'objecter que ces pays on été extrémement peuplez ; ce qu'on peut prouver par l'exemple même des Iſraëlites , leſquels multipliérent ſi fort dans le déſert, mais il n'y a qu'à diſtinguer les temps. Les peuples ont eu leurs viciſſitudes ; dans un temps ils ont été en trés-petit nombre, & dans d'autres ils ſe ſont ſi fort accrus, qu'ils ont inondé tous les Etats de leurs voiſins , comme des torrens.

La Buchette ou le ſigne de l'Enrôlement.

La Hache n'eſt pas plutôt levée que les Chefs de Guerre ſe diſpoſent à aſſembler leur monde , & que ceux , qui ont envie de les ſuivre , lévent la Buchette. C'eſt un morceau de bois façonné, orné de vermillon, que chacun des Guerriers marque de quelque note, ou figure diſtinctive, & qu'il donne au Chef, comme un ſymbole qui le répréſente en perſonne , & qui peut être regardé comme le lien de ſon engagement, tandis qu'il ſubſiſte.

J'avois cru que, quelque engagement que priſſent les Sauvages en ces ſortes d'occaſions , ils pouvoient le rompre ſans façon, & ré-

* Ibid. ver. 15.

& retirer leur parole, comme il leur plaisoit, en conséquence de cette liberté, qui paroît si naturelle en eux, qu'ils semblent tous indépendans les uns des autres, & que l'on croiroit que leurs Chefs n'ont qu'une autorité sans coaction, & qui réleve en quelque sorte de la volonté actuelle de chaque particulier. Mais j'ai été détrompé dans la suite, sur ce point, par ce qui arriva dans la Mission des Hurons de Lorette; car étant survenu quelque difficulté à l'occasion d'un Sauvage qu'il s'agissoit de chasser, parce qu'il avoit contrevenu à quelque chose à quoi le Village s'étoit engagé solemnellement, & dont l'engagement subsistoit par des Buchettes semblables à celles qu'on léve pour aller en Guerre, un ancien exhorta le Missionnaire à tenir ferme, en lui disant qu'on usoit encore d'indulgence envers le coupable, & que c'étoit une Loi de temps immémorial dans leur pays, que le Village étoit en droit de faire mourir celui qui aprés avoir levé la Buchette ne remplissoit par les obligations de son engagement. Quoique cette Loi ne s'observe pas aujourd'hui à la rigueur, il y a cependant plusieurs exemples de sévérité encore assés récens, & l'on a vû assés souvent des Chefs casser la tête de sang froid, & par voye de fait à des particuliers, qui étoient allez en Guerre contre leur volonté, ou qui avoient déserté en chemin, abandonnant le parti dans lesquels ils s'étoient enrôlez.

Cette maniére de contracter des engagemens, en se donnant mutuellement quelque symbole, & quelque gage significatif de la foi donnée n'étoit pas particuliére aux Barbares; mais elle avoit passé d'eux

aux Grecs & aux Romains, & elle s'étoit conſervée encore aſſés long-temps, aprés les ſiécles floriſſans de la République juſques au bas Empire. On appelloit ces ſymboles *Teſſera*, & c'étoient de petits morceaux de bois, unis des deux côtés, ſur leſquels on traçoit des chiffres, ou des figures ſelon ce que l'on vouloit répréſenter & ſignifier. Les plus reſpectables, & qui étoient de l'Antiquité la plus vénérable, étoient ceux qu'on nommoit *Hoſpitales*, parce qu'ils étoient donnés en ſigne d'hoſpitalité, dont les droits étoient ce qu'il y avoit de plus ſaint & de plus ſacré, & paſſoient juſqu'aux deſcendants. Les Hôtes, en ſe ſéparant, partageoient le ſymbole, & en gardoient trés-précieuſement les piéces, afin de pouvoir les confronter au cas qu'ils vinſſent à ſe revoir. Ceux qui négligeoient, ou briſoient ces ſymboles, étoient cenſés renoncer à la foi jurée; ils paſſoient pour infâmes, & dignes de toute la colére des Dieux. Des particuliers, ces ſymboles paſſérent aux Communautés; & les Villes les envoyoient aux autres Villes alliées, pour être un ſûr garand de leur alliance.

Dans l'art Militaire, il y en avoit de pluſieurs ſortes, car outre l'Etendart qu'on nommoit auſſi *Teſſera*, on appelloit du même nom le ſignal de l'enrôlement, l'ordre ou le mot du Guet que les Tribuns alloient chercher chez le Général, & qui ſe donnoit ſur de ſemblables morceaux de bois; on appelloit ainſi les obligations pour le prêt des Troupes, ſoit qu'on dût les payer en argent, ou en vivres; car alors en répréſentant ces Buchettes au temps marqué, les Tréſoriers d'Armée, & les Commiſſaires

des vivres, étoient obligés de fournir la quantité & la qualité des choses qu'elles signifioient. On pratiquoit la même chose dans les distributions que les Empéreurs faisoient au Peuple; & c'est de-là que viennent les distinctions qu'on trouve dans les Auteurs, ou les Epithétes jointes au mot *Tessera*, comme sont celles de *Nummaria*, *Frumentaria*, & les autres qui signifioient leur usage & l'application qu'on en faisoit, laquelle est déterminée par l'Epithéte même. On voit encore la forme de ces sortes de symboles dans les Médailles des Empereurs, & sur quelques Antiques.

Maniere de chanter la Guerre.

La Guerre se chante dans une Cabane de Conseil, où tout le monde s'assemble, comme je l'ai expliqué ailleurs, & c'est le Chef de Guerre qui fait le festin. Ce qu'il y a de particulier dans cette sorte de festin, c'est que les chiens, qu'on met dans la Chaudiére, y sont la matiére principale du sacrifice *: Sacrifice marqué par les Harangues qu'ils font à *Agreskoui* le Dieu de la Guerre, au grand esprit & au Ciel, ou au Soleil qu'ils prient d'éclairer leurs pas, de leur donner la victoire sur leurs ennemis, & de les r'amener sains & saufs dans leur partie. C'est sans doute un de ces sacrifices que les Lacédémoniens, les Cariens, & les Peuples de Thrace offroient au Dieu Mars, à qui ils immoloient des Chiens pour victimes. Mais bien loin que ce soit un esprit de piété,

* *Pausanias in Laconic. Plutar. pr. 3. Arnob. contra Gent. Lib. 4. Clemens Alex. in Protr.*

qui ſoit l'ame de ces ſacrifices, c'eſt plûtôt un eſprit de rage & de fureur. Car leur imagination s'échauffant à la vûë de ces mets, ils ſe perſuadent devorer les chairs de leurs ennemis, comme ils le diſent enſuite, dans leurs chanſons, ils n'ont point de plaiſir plus ſenſible que de témoigner le mépris qu'ils en font, par la comparaiſon qu'ils mettent entre eux & leurs chiens; en effet ils ne donnent point d'autre nom à leurs Eſclaves.

Les Guerriers viennent à cette aſſemblée peints d'une maniére affreuſe, & bizarre, propre à inſpirer la terreur, & parés de leurs armes. Le Chef, qui léve la Hache, le viſage, les épaules, & la poitrine noircies de charbon. Il eſt armé auſſi bien qu'un ou deux aſſeſſeurs qu'il a à ſes côtés, avec ſa femme & ſes enfans qui ſont ornés de leurs plus beaux bijoux. Le chef ayant chanté pendant quelque-temps, éléve enſuite ſa voix, & dit à tous les aſſiſtans qu'il offre le feſtin au Dieu de la Guerre, & s'adreſſant enſuite à lui. » Je t'invoque, dit-il, afin » que tu me ſois favorable dans mon en» trepriſe, que tu ayes pitié de moi & de » toute ma famille; j'invoque auſſi tous les » eſprits bons & mauvais; tous ceux qui » ſont dans les airs, ſur la terre, & dans la » la terre, afin qu'ils me conſervent, & ceux » de mon parti, & que nous puiſſions, aprés » un heureux voyage, retourner dans nôtre » pays. « Tous les aſſiſtans répondent *ho! ho!* & accompagnent de ces acclamations reïterées tous les vœux qu'il forme, & toutes les priéres qu'il fait.

Le Chef *léve enſuite le chant*, & commence la Danſe de l'*Athonront*, en frappant à l'un

des poteaux de la Cabane avec son casse-tête, & tous lui répondent par leurs *hé, hé*; tandis qu'il danse. Chacun de ceux qui levent la Buchette, frappe au poteau, à son tour, & danse de la même maniére. C'est-là une déclaration publique de l'engagement qu'ils ont pris auparavant en secret. C'est alors qu'on présente publiquement les têtes des chiens, qu'on a mis dans la Chaudiére, aux Guerriers les plus considérables pour exciter leur courage par cette marque de distinction. C'est aussi alors qu'ils dansent leur danse satyrique, & qu'ils jettent des cendres sur la tête de ceux qu'ils veulent animer; ou bien à qui ils veulent faire quelque reproche de ne s'être pas tout-à-fait bien comportés dans des occasions, où ils avoient fait paroître moins de valeur qu'on n'auroit eu lieu de se le promettre. Quelques-uns s'escrimant de leurs armes, font mine aussi de vouloir frapper quelqu'un des assistans, comme s'ils vouloient dire par cette action, que c'est ainsi qu'ils ont tué & assommé plusieurs de leurs ennemis. Mais il n'est permis qu'à ceux, qui se sont déja signalez par quelque belle action, & qui ont par devers eux des preuves de bravoure, d'en user ainsi; encore faut-il qu'ils fassent sur le champ un present à celui à qui ils ont fait cette espéce d'insulte, en prenant cette liberté, faute dequoi, celui-là auroit droit de leur donner un démenti en public, en leur disant qu'ils ne sont que des lâches, & qu'ils n'ont jamais eu assés de courage pour faire de mal à personne; ce qui les couvriroit de confusion. Il est aussi à remarquer que chacun a sa chanson particuliére, que qui que ce soit n'oseroit chanter

en ſa préſence, non-ſeulement dans ces ſortes de ſolemnités, mais même dans le particulier, ſans s'expoſer à lui faire un affront & à en recevoir un de ſa part.

La Guerre s'échauffe à meſure qu'on approche du terme fixé pour le départ; elle ſe chante preſque toutes les nuits. On s'anime tout de bon quand on commence à faire les proviſions de bouche, ce qu'ils nomment *ſagotonkariagon*, c'eſt-à-dire *la famine*, ſoit parce qu'ils font ces proviſions contre la faim à laquelle ils ſont expoſés dans leurs longs voyages, ſoit parce que les Guerriers s'y diſpoſent par un long jeûne, afin, diſent-ils, d'être mieux en état de ſoûtenir par cette préparation, la faim, qui leur paroît inévitable, & pour eſſayer combien ils ſont capables de la ſupporter. Il eſt bien vrai qu'ils n'ont peut-être pas aujourd'hui d'autre motif de ce jeûne rigoureux; mais il paroît évident que c'étoit chez eux anciennement un acte de Religion, inſtitué dans le même eſprit que les ſacrifices.

Enfin, quand on touche au terme, ceux qui reſtent au Village prennent congé de ceux de leurs amis, qui doivent partir. Chacun veut avoir un gage de leur amitié mutuelle. Ils changent enſemble de robe, de couverture, ou de quelque autre meuble que ce puiſſe être. Tel Guerrier, avant que de ſortir du Village, eſt dépoüillé plus de vingt ou trente fois, à proportion du degré d'eſtime où il eſt parmi les ſiens, ou du nombre d'amis qu'il a, n'y aïant perſonne, qui ne s'empreſſe à lui donner des marques de conſidération, & qui ne veüille ſe faire honneur de poſſéder quelque choſe qui lui ait appartenu.

* L'Auteur des nouveaux Memoires de la Chine, qui sont écrits avec tant d'élégance & de politesse, nous donne un bel exemple d'une civilité semblable dans les Chinois envers les Magistrats, qui ayant contenté dans une Ville, ou dans une Province, sont obligés de passer dans une autre. Car, » dés que le Mandarin est sur le point » de partir, tous les habitans vont sur les » grands chemins; ils se rangent d'espace en » espace, depuis la porte de la Ville par où » il doit passer jusqu'à deux & trois lieuës » loin : on voit par tout des Tables d'un » beau vernis, entourés de satin, & couvertes de confitures, de liqueurs, & de Thé. » Chacun l'arrête malgré lui au passage, on » l'oblige de s'asseoir, de manger & de » boire...... Ce qu'il y a de plus plaisant, » c'est que tout le monde veut avoir quelque chose qui lui appartienne. Les uns lui » prennent ses bottes, les autres son bonnet, » quelques-uns son sur-tout, mais on lui en » donne en même-temps un autre, & avant » qu'il soit hors de cette foule, il arrive qu'il » chausse quelquefois trente paires de bottes différentes.

Ces exemples de civilité réciproque n'étoient pas seulement entre concitoyens dans l'Antiquité, mais même entre ennemis. Glacus † & Diomede, sur le point de combattre l'un contre l'autre, ayant reconnu les liaisons que leurs Péres avoient contractées par les droits de l'hospitalité, renouvellent leur ancienne alliance, & voulant se donner des marques de leur estime, ils changent d'armes mutuellement sur le champ de Bataille,

* *P. le Comte N. M. de la Chine, Tom. 2. p. 53. 54.*
† *Homer. Iliad. 6. ver. 236.*

avant que d'aller ailleurs ſignaler leur courage ſur des ennemis, qui ne leur touchaſſent pas de ſi prés.

Le jour du départ, tous les Guerriers dans leurs plus beaux atours, & armés de toutes piéces, s'aſſemblent dans la Cabane du chef du parti, lequel eſt toûjours noirci & armé à ſon ordinaire. Pendant ce temps-là les femmes chargées de leurs proviſions prennent les devans, & vont les attendre à une certaine diſtance hors du Village. Lors qu'ils ſont aſſemblés, le Chef les harangue courtement, & ſort le premier chantant ſeul ſa chanſon de mort au nom de tous les autres qui le ſuivent à la file un à un ſans dire mot. Hors de la paliſſade, ils font une décharge de leurs fuſils, s'ils en ont, ou déchochent une fléche, en l'air, & le Chef continuë à chanter en marchant juſqu'à ce qu'il ſoit hors de la vûë du Village. Il fait tous les jours la même choſe, & ne manque jamais en décampant tous les matins à chanter ſa chanſon de mort, juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement hors de danger, & même de retour dans ſon Village, où il eſt obligé de faire un nouveau feſtin, pour remercier l'eſprit qui l'a favoriſé dans ſon enterpriſe, & l'a ramené en le délivrant de tous les périls.

Départ des Guerriers.

Les Guerriers étant arrivés où les femmes les attendent, ſe dépoüillent de toutes leurs parures, & s'équipent en voyageurs, remettant à leurs épouſes, ou à leurs parentes, tout ce qui ne leur eſt pas abſolument neceſſaire, & ne ſe chargeant que le moins qu'ils peuvent.

Les Iroquois, & les Hurons, nomment la

Guerre *n'Ondouiagette* & *Gaskenrhagette*. Le verbe final *Gagetion*, qui se trouve dans la composition de ces deux mots, & qui signifie *Porter*, marque bien qu'on y portoit quelque chose autrefois, qui en étoit tellement le symbole, qu'il en avoit pris sa dénomination. Le terme *Ondouta*, signifie, le duvet qu'on tire de l'épy des Roseaux de Marais, & signifie aussi la plante toute entiére, dont ils se servent pour faire les nattes sur quoi ils couchent; de sorte qu'il y a apparence qu'ils avoient affecté ce terme pour la Guerre, parce que chaque Guerrier portoit avec soy sa natte dans ces sortes d'expéditions. En effet, la natte est encore aujourd'hui le symbole qu'ils répréśentent dans leurs peintures Hiéroglyphiques pour désigner le nombre de leurs campagnes. Pour ce qui est du terme *Gaskenrha*, il est si ancien que les Sauvages eux-mêmes n'en sçavent plus la signification. Mais comme il seroit inutile de courrir aprés des étymologies, sur lesquelles les naturels du pays sont embarrassés eux-mêmes, il me sufit de dire que tout ce que les Sauvages portent dans leurs courses militaires, se réduit à leurs armes, à quelques ustenciles nécessaires dans les campemens, & à quelques provisions de farine préparées de la maniére, dont je l'ai expliqué.

Armes des Sauvages.

Leurs armes offensives, & défensives, étoient, & sont encore en partie les mêmes, dont on s'est servi presque par-tout depuis les prémiers tems, jusqu'à ce qu'on ait inventé les armes à feu, qu'on leur a communi-

quées par une mauvaiſe politique ; ſçavoir l'arc & la fléche, dont on attribuë la prémiére invention aux Crétois ; le javelot, le caſſetête ou la maſſe d'armes, le bouclier, la cuiraſſe, & le caſque.

Leurs arcs ſont faits de bois de Cédre rouge, ou d'une autre ſorte de bois fort dur, & durci au feu. Ils ſont droits & à peu prés de leur hauteur. Leurs fléches ſont faites de roſeau, & ſont empennées de plumes de quelque gros oyſeau, & au lieu de fer, ils y appliquent avec une colle de poiſſon trés-forte, des os, ou des pierres tranchantes, & taillées à pluſieurs crans pour rendre la playe plus dangereuſe. La plûpart des Nations Caraïbes les empoiſonnent ; de ſorte que la moindre bleſſure en eſt mortelle. Je n'ai pas oüi-dire qu'aucune Nation de l'Amérique Septentrionale ait l'uſage, ou le ſecret de les empoiſonner. Ils rempliſſent de ces fléches leur carquois, qui eſt fait d'écorce, & couvert d'une peau paſſée, & ornée. Quelques Peuples au lieu de carquois paſſent leurs fléches dans leurs cheveux, de la même maniére dont en uſoient autrefois les Ethiopiens.

Le caſſe-tête, ou maſſe d'armes, tient lieu d'épée, & de maſſuë, il eſt de racine d'arbre, ou d'un autre bois fort dur, de la longueur de deux pieds, ou de deux pieds & demi, équarri ſur les côtés, & élargi ou arrondi à ſon extrémité de la groſſeur du poing. On en voit de differentes ſortes dans les figures que j'ai fait graver.

Leurs boucliers étoient d'ozier ou d'écorce, couverts d'une ou de pluſieurs peaux paſſées ; il y en a qui ne ſont que d'une peau fort épaiſſe. Ils en avoient de toutes grandeurs & de toutes ſortes de figures.

Leurs cuirasses étoient aussi un tissu de bois, ou de petites baguettes de jong coupées par longueur proportionnées, serrées fortement l'une contre l'autre, tissuës & enlacées fort proprement avec de petites cordes faites de peau de Biche ou de Chevreüil. Ils avoient des cuissards & des brassardes de la même matiére. Ces cuirasses étoient à l'épreuve, des fléches armées d'os ou de pierre; mais elles ne l'eussent pas été de celles qui sont garnies de fer. Je ne sçache pas qu'elles fussent en usage en Amérique ailleurs que dans la Septentrionale.

Depuis que les Européens ont commercé avec les Sauvages, des fusils, de la poudre, & des balles, ceux qui sont à portée d'en avoir, ont presque abandonné leurs autres armes, sur-tout les défensives, qui n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mousquet, ne sont plus propres qu'à les embarrasser au lieu de les servir. Les Peuples les plus reculés, & qui sont assez heureux pour ne pas nous connoître, en usent peut-être encore.

Ils ne se servent pas volontiers de nos épées de la maniere dont nous nous en servons; mais ils les emmanchent au bout des bâtons qu'ils lancent avec roideur comme des Javelots, ou qu'ils manient en guise de pique ou d'esponton.

† Les Peuples du Chili ont des frondes, & sont fort adroits à la Chasse à lancer des cordes dont ils embarrassent les animaux, je ne sçai s'ils s'en servoient dans les batailles, comme autrefois les Gladiateurs, qu'on apelloit *R. stiaires*, s'en servoient dans les combats du Cirque.

H 6

† *Frezier. Relation du Voyage à la Mer du Sud, p. 58.*

§ Thevet parle aussi d'une autre sorte d'arme, dont usent les Patagons, ou les Géans voisins des Terres Australes,& situez dans une Isle à l'extrémité de l'Amérique. Ce sont, dit-il, » de certains boulets gros & pesans, qui » sont pris d'une mine fort claire : & sont des » boulets tous ronds, lesquels ils accoûtrent » tout ainsi qu'on fait par deçà des plombées, » avec une corde faite de nerfs de bête. Cette » sorte d'armes est celle qu'ils ne laissent ja- » mais, soit qu'ils aillent à la Chasse ou à la » Guerre,d'autant qu'ils en sont si bons maî- » tres, que de la longueur de leur corde, ils » ne faudroient atteindre ce à quoi ils visent. » Encore les jettent-ils sans qu'ils soient at- » tachés, & lors à trente-cinq ou quarante « pas, ils ne se soucient guéres de frapper là » où ils auront pris leur visée, & la bête sera » bien de grande vie, & aura les os bien durs, » si cette grosse boule ne les lui amollit & » casse tout à net : & l'aïant tuée la portent » sur leurs épaules en leurs Cabanes. Il vau- » droit autant être atteint d'une balle de » plomb d'harquebuze.

On doit mettre au nombre des armes l'étendart que les Guerriers portent pour se reconnoître. C'est une écorce en rond, où sont peintes les armoiries de la Nation, ou quelque autre signe distinctif, attaché au bout d'une longue perche comme les autres étendarts, dont on use dans nos Armées.

Leurs Voyages.

J'ai eu un plaisir singulier à lire le Poëme d'Apollonius de Rhodes sur l'expédition des Argonautes, à cause de la ressemblance par-

§ *Thevet Cosmog. Uni. Liv. 21. ch. 1. F. 905. c. 2.*

faite que je trouve dans toute la ſuite de l'Ouvrage, entre ces Héros fameux de l'Antiquité, & les Barbares du tems préſent, dans leurs voyages & dans leurs entrepriſes militaires. Hercule & Jaſon, Caſtor & Pollux, Zethés & Calaïs, Orphée & Mopſus, & tous ces autres demi-Dieux qui ſe ſont rendus immortels, & à qui on a donné de l'encens avec trop de facilité, ſont ſi bien repreſentez par une troupe de gueux & de miſérables Sauvages, qu'il me ſemble voir de mes yeux ces célébres Conquérans de la Toiſon d'Or, mais cette reſſemblance me fait bien rabattre de l'idée que j'avois conçûë de leur gloire, & j'ai honte pour les plus grands Rois, & les plus grands Princes du monde, qu'ils ſe ſoient crûs honorez de leur avoir été comparez.

La fameuſe Navire Argo, qui a pour ancre une pierre * attachée à une corde faite de racine de laurier; à qui le poids d'Hercule ſeul ſert de leſt: que les Argonautes portent ſur leurs épaules dans les ſables de Lybie, pendant douze jours & douze nuits, n'a rien qui la diſtingue d'une pyrogue, ou tout au plus d'une Chaloupe. Cet Hercule lui-même, qui choiſit avec les autres ſa place dans les bancs, & prend une Rame à la main, qui s'enfonce dans les bois pour faire un aviron d'un petit ſapin aprés avoir rompu le ſien; qui toutes les fois qu'on prend terre pour cabaner, couche ſur le rivage à la belle étoile, ſur un lit de feüilles ou de branches, eſt un Sauvage dans toutes les formes, & n'a rien au-deſſus. Je pourrois pouſſer la comparaiſon plus loin; mais elle ſera aſſez ſen-

* *Apoll. Rh. Lib. 1. v. 955. & 2, v. 169. Idem Lib. 3. v. 533. Idem Lib. 4. v. 1385.*

ſible par l'application du détail que je vas faire, à quiconque voudra le confronter avec le Poëme.

La plûpart des voyages des Sauvages ſe font par eau, à cauſe de la commodité des Lacs & des Riviéres, qui coupent tellement l'une & l'autre Amérique, qu'il n'eſt preſque point d'endroit où les eaux ne ſe diſtribuënt. Les fleuves de l'Europe ſont des ruiſſeaux en comparaiſon de ceux de ce nouveau Monde. Dans l'Amérique Méridionale, le fleuve des Amazones, l'Onéroque, la Riviére de la Plata, ſont de véritables mers par leur prodigieuſe largeur & l'étenduë de leur cours. Dans la Septentrionale, il y a des Lacs d'eau douce, qui ont flux & reflux, & dont quelques-uns ont plus de cinq cens lieuës de tour. Preſque tous ces Lacs communiquent enſemble, & quand on eſt arrivé à la hauteur des terres, en remontant le grand fleuve S. Laurent, on trouve de belles Riviéres qui coulent dans le Miſſiſſipi, lequel courant preſque toûjours Nord & Sud, ſemble partager l'Amérique Septentrionale en deux parties égales, pour recevoir dans ſon ſein quantité de belles Riviéres qui s'y rendent de ſes deux bords, & dont il va porter le tribut à la Mer, en ſe dégorgeant dans le Golphe du Mexique.

La ſituation des Iroquois eſt encore plus avantageuſe que celle des autres Peuples de la Partie Orientale; car ayant d'un côté le fleuve St Laurent dans leur voiſinage au fameux ſault de Niagara, & de l'autre l'Ohïo, ou la belle Riviére qui tombe dans le Miſſiſſippi, ils ſont à la portée d'aller par-tout au Levant, & au Couchant, en ſuivant le cours de ces deux Riviéres.

La maniére dont la terre est coupée pour la distribution des eaux, qui doivent la fertiliser, a rendu la Navigation nécessaire presque aussi-tôt qu'il y a eu des hommes. Mais cet art, qui a été porté dans les derniers temps à une si haute perfection, a été borné pendant plusieurs siécles à de bien petits commencemens; & quoique l'Arche dont Dieu même avoit donné les proportions, & qui devoit avoir une capacité bien ample, eu égard à ce qu'elle devoit contenir, eût pû dés les temps du Déluge donner des idées pour la construction des Vaisseaux, d'une figure diférente à la vérité, mais d'un trés-grand port; il faut avoüer néanmoins, que long-temps même aprés le Déluge, non-seulement rien n'approchoit de l'Arche, mais qu'il sembloit même qu'on en eût perdu toute connoissance. Il est vrai que le monde n'étant plus menacé d'un malheur aussi grand que celui qui le fit périr presque entiérement, & que l'ambition n'excitant pas la cupidité, comme elle l'a fait dans la suite, les hommes furent rebutez d'entreprendre des Ouvrages semblables à celui qui avoit été le fruit d'un travail de plusieurs années; soit qu'ils ne les jugeassent pas d'ailleurs nécessaires à leur besoin présent, soit qu'ils n'eussent pas encore une connoissance distincte de la vaste étenduë des Mers, & l'envie de s'y commettre, ou bien qu'ils aimassent mieux s'y exposer avec témérité, que de prendre trop de peine & de fatigue, pour pourvoir à leur plus grande sûreté.

Quoique l'on fasse l'honneur aux Phœniciens, ou aux Egyptiens, d'avoir été les premiers Auteurs de la Navigation, je crois que l'on peut dire que les commencemens ont été à peu prés les mêmes par-tout où il y a eu

des hommes, & que ces commencemens n'étoient pas bien considérables. Il est même très-vrai-semblable, qu'avant que les Phœniciens eussent enchéri sur les autres en cette matiére, les habitans des Isles de la Mer Egée, & des côtes maritimes du Péloponnese, avoient commencé à y perfectionner plusieurs choses. L'Isle de Créte étoit célébre avant le grand commerce de Tyr & de Sydon. Jupiter avoit enlevé Europe fille d'Agenor, & ses enfans avoient eu long-temps l'Empire de la Méditerranée *. Minos avoit fait même des conquêtes & des établissemens dans la Phœnicie. † Dédale & Icare du tems de Minos avoient inventé les Voiles & les Mâts. Jason, selon quelques-uns, fut le premier qui trouva la fabrique des Bâtimens longs, au lieu qu'ils étoient auparavant d'une figure ronde, comme certains petits bâteaux dont on se sert encore sur l'Euphrate & sur le Tigre. Hérodote ¶ décrit ces bâteaux ronds dont il parle, avec lesquels on descendoit l'Euphrate.

Mais sans remonter à des temps si obscurs, il est certain que pendant long-temps on ne s'est servi dans les trois parties du monde connu, que de ceux dont on se sert encore aujourd'hui en Amérique, c'est-à-dire, de Pyrogues & de Canots.

* Selon Thucydide *Liv. 1. p. 4.* Minos est le plus ancien que l'on connoisse, qui ait mis une Flotte en Mer. Eusébe dans sa Chronique sur l'autorité de Castor de Rhodes, nomme les Peuples qui ont eu successivement l'Empire de la Mer. Les Lydiens, les Pélasgiens, les Thraciens, les Rhodiens, les Cypriots, les Phœniciens, les Egyptiens, les Miléssiens, les Cariens, les Lesbiens & les Phocéens. Il pouvoit commencer par les Cretois.

† *Vide Lil. Greg Gyrald. de Navigiis, &c.*

¶ *Herodot, Lib, 1. n. 194.*

Les Pyrogues.

Les Pyrogues étoient, & ſont encore aujourd'hui des arbres creuſez, par leſquels Virgile * a crû que la Navigation avoit commencé, ainſi qu'il l'exprime par ce vers.

Tunc Alnos primùm fluvii ſenſere cavatas.

On y employoit toutes ſortes de bois légers. Les Egyptiens, les Arabes & les Indiens en faiſoient de jonc, c'eſt-à-dire, de ces Roſeaux, dont parlent Diodore de Sicile §, Solin † & Pline ¶, & qui deviennent d'une hauteur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe.

Canots.

Les Canots étoient de deux ſortes, les uns faits de branchages d'oſier, & couverts de peaux. § Tels étoient ceux des Luſitaniens, & des Peuples de la Grande Bretagne ſur l'Océan; des Henétes ou Vénitiens dans le Golphe Adriatique a; des Aſſyriens ſur le Tigre & ſur l'Euphrate; des Ethiopiens ſur le Nil, &c. Les autres étoient faits de papier ou d'écorce, comme ceux des Egyptiens, & de pluſieurs Peuples de leur voiſinage. Lucain a décrit magnifiquement ces ſortes de petits bâteaux dans les vers ſuivans.

Primum cana ſalix, madefacto vimine parvam
Texitur in pupim, cæſoque induta juvenco,
Vectoris patiens tumidum ſuperenatat amnem.

* *Virgil Georg. 1. v. 136.*
§ *Diodor. Sic. Lib. 2. p. 74.* † *Solinus, cap. 65.* ¶ *Plin. Lib. 7. cap. 2.* a *Strabo Lib. 3. p. 107.*

Sic venetus ſtagnante pado, fuſoque Britannu
Navigat Oceano. Sic cum tenet omniâ Nilus
Conſeritur Bibulâ Memphitis Cymba Papyro *

Les Auteurs donnent à ces Bâteaux les ép thetes de *Sutiles* & de *Plicatiles*, parce qu falloit les coudre à cauſe de la matiére do ils étoient, & qu'il y en avoit qui ſe plioie facilement, de maniére qu'on pouvoit aiſ ment les porter. Les Ethiopiens, ſelon le t moignage de Pline, en avoient de cette e péce, qu'ils plioient comme le reſte de le bagage, & qu'ils portoient lorſqu'ils étoie arrivez aux cataractes du Nil.

Canots de Peaux.

Les Eskimaux & quelques autres Peup du Nord, nous ont conſervé le modéle & forme de ces Canots de peaux dans ceux do ils font uſage, leſquels ſont auſſi de deux e péces. Les premiers ne ſont que pour u perſonne ſeule. Ils ſont de la longueur depu douze juſqu'à quinze & ſeize pieds, tout pla & de la forme d'une navette de Tiſſeran Le deſſus eſt tout couvert de peaux comm le deſſous, & n'a qu'une ouverture au milie dans laquelle l'homme paſſe à mi-corps po ſe mettre ſur ſon ſéant. Il ferme cette ouve ture comme une bourſe, & la ſerre cont ſon corps comme une ceinture, & quand a ajuſté tout autour les bords d'une caſaqu qui ne lui laiſſe que le viſage à découvert,

* *Lucan. Lib.* 4.

† *Plinius Lib.* 5. *cap.* 9. Navis Plicatilis, quæ facta ex rio complicata, circumfertur ad trajiciendos amnes. *Idem Lib.* 10. *cap.* 29. Ibi Æthiophicæ conveniunt ves: namque eas plicatiles humeris transferunt, quoties cataractas ventum eſt.

28.

Tom. III. Pag. 186.

JCB

Canot & le Canoteur ne paroiſſent faire qu'une ſeule piéce, & pas une goute d'eau n'y ſçauroit entrer. Ils gouvernent avec un aviron double, qui eſt terminé en forme de palette par les deux bouts. Ils nagent des deux côtez avec tant de dextérité & de promptitude, que le Canot ſemble gliſſer ſur l'eau, & diſputer avec le vent pour la legéreté. Un javelot attaché aux côtez du Canot par une longue corde, leur ſert à darder le poiſſon qu'ils mangent crû, & comme ils n'apréhendent point que l'eau les domine; qu'ils ſe font même un plaiſir de faire tourner leur canot, & de faire le moulinet deux ou trois fois de ſuite, il ſemble qu'ils peuvent entreprendre de longs voyages ſans crainte, pourvû qu'ils puiſſent ſe flâtter que le poiſſon ne leur manquera pas.

Leurs autres Canots ſont de la forme ordinaire, le Gabarit en eſt de bois, & de piéces bien emmortoiſées & liées enſemble, qu'on couvre enſuite d'un bout à l'autre de peaux de Chien de Mer, bien couſuës comme les premiéres. Ils ſont de la longueur des grandes Pyrogues, & peuvent porter cinquante & ſoixante perſonnes. Dans le temps calme on les conduit à la rame: mais lorſque le vent peut ſervir, ils attachent au Mât des voiles de cuir.

Balzes.

Les Indiens du Pérou ont une autre ſorte de Batteau de cuir fort ſingulier apellé *Balze*, * dont le Pere Feüillée & M. Frézier nos ont donné la figure dans leurs Voyages de la Mer

* *Frezier, Voyage de la Mer du Sud, p. 102.*

du Sud. † Il consiste en deux espéces de Vaisseaux taillés de la forme d'un Canot, & fait de peaux de Loup Marin bien cousuës & bie fermées en tout sens, à l'épreuve de l'eau. O remplit de vent ces Vaisseaux par le moïe d'un tuyau à chacun dont on bouche soigneu sement l'orifice aprés les avoir enflés comm un ballon. On les assujettit ensuite, & on le attache l'un à l'autre, de maniére cependan que le devant soit plus approché que le der riére, par le moïen d'un chassis de bois composé de barres de la largeur de deux pouces auquel ils sont fortement amarrés avec de cordes de boyaux. Les barres du chassis son tellement disposées que la plus longue va d poupe à proüe & sert de quille; les autres s'écartent bas-bord à stri-bord, c'est-à-dire d'u flanc à l'autre. On étend sur ce chassis un grande peau composée de plusieurs autre cousuës ensemble dont on attache les extremités aux quatre coins du chassis. Ceux qu doivent naviguer sur ces sortes de bâtimen s'asseoient sur cette peau, & nagent avec un pagaye ou aviron à double palette, comm celui des petits Canots Eskimaux, dont nou venons de parler. Si le vent peut servir, il mettent une petite voile, & pour remplace l'air qui pouroit se dissiper, il y a toujours su le devant deux boyaux attachés à l'orifice de ballons par lesquels on peut les soufler quand il est besoin. La maniére de coudre le ballons est particuliére; on perce les deux peaux avec une alêne ou une arête, & dan les trous on passe ou des arêtes, ou des morceaux de bois sur lesquels, de l'un à l'autre on fait croiser par dessus & par-dessous des boyaux moüillés, pour fermer exactement

† *Feüillée, Journal des observations, &c. tom. 1. p. 590.*

es passages de l'air. Il se fait des Balzes d'un grand port, & M. Frézier assure qu'il y en a sur lesquelles on peut charger jusqu'à douze quintaux & demi. Thomas Candiskh a voulu parler des Balzes, quand il dit d'une Nation située dans la Mer du Sud vers le 23. dégré de Latitude Méridionale, qu'ils ont une espéce de Canot de peau, lequel se soûtient sur l'eau par le moyen de deux vessies enflées. * Mais la figure qu'on en a donné dans le Recüeil des Voyages aux Indes Occidentales de Theodore de Bry & de ses héritiers, est fort différente de celle qu'en ont donné les autres qui en ont parlé & de ce qu'elle doit être, il n'y qu'à la voir pour juger qu'elle est entiérement imaginaire.

Les Celtibériens Espagnols usoient de semblables Bâteaux au temps de Jules Cesar, ainsi qu'il le rapporte lui-même dans ses Commentaires. † La nécessité de ses affaires l'ayant obligé de passer d'Italie en Espagne, où tout se déclaroit en faveur de Pompée, son Armée pensa entiérement périr entre la Ségre & la Cinca, qui s'étant débordées par la fonte des Neiges emportérent les Ponts qu'il avoit jettés sur ces Riviéres, & lui ôtérent parlà tous les moïens de la faire subsister. L'Infanterie legére des Lusitaniens, & celle de la Celtibérie qui connoissoit parfaitement le païs, & étoit accoutumée de traverser les Fleuves sur *des Peaux de Bouc enflées* qu'ils portoient toûjours à la Guerre ; hacelloient continuellement ses Troupes, & ne laissoient écarter impunément aucun de ses soldats. Dans cette extrémité, il s'avisa d'un stratagême, par lequel il trompa l'attente de ses

* *Indiæ Occid. part. 8.*
† *Cesar de Bello, Civ. Lib. 1.*

ennemis, qui s'en promettoient déja une défaite bien entiére. Il fit construire par ses soldats des Canots, dont il avoit appris & la forme & l'usage dans son expédition des Isles Britanniques. La quille & le fonds de ces petits bâteaux, étoient d'un bois fort léger, & le reste d'osier couvert de cuir. Son projet réüssit, ainsi qu'il l'avoit imaginé, & il se tira par-là d'un des plus grands dangers, où il se soit peut-être jamais trouvé.

On traverse encore aujourd'hui le Tigre & l'Euphrate,* selon le témoignage du P. Avril, sur une machine composée de plusieurs peaux de Bouc enflées, qu'on joint des quatre côtés par autant de perches qu'on lie étroitement ensemble, & qu'on couvre ensuite de plusieurs branches d'arbre qu'on a soin de mettre en travers. † Le Pere Acosta dit, qu'en Amérique on fait de semblables radeaux pour la traversée des Fleuves & des Riviéres ; mais au lieu de peaux de Bouc, on se sert de courges séches, vuidées, & bien bouchées, afin que l'eau n'y puisse pas entrer.

Canots d'Ecorce.

Les Canots d'Ecorce que font les Sauvages moins Septentrionaux, répondent à ceux que les Egyptiens faisoient de Papier. Le Papier est une plante qui croît sur les bords du Nil, & qui pousse quantité de tiges triangulaires, hautes de six ou sept coudées tout au plus, ¶ quoique Théophraste & Pline § lui

* *P. Avril, Voyage d'Orient, Liv. 1. p. 36.*
† *Acosta, Hist Nat. de Ind. Lib. 3. c. 18.*
§ *Theoph. Hist. Plant. Lib. 4. c. 9.*
* *Plinius, Lib. 13. cap. 12.* Papyrum ergo nascitur in Palustribus Ægypti, aut quiescentibus Nili aquis, ubi evaga-

donnent dix, & même au-dessus de dix: le étoit presque universelle pour l'usage l'on en faisoit anciennement; on s'en nourissoit; elle entroit dans la Médecine; on en oit des feüilles pour écrire; elle fournissoit bois pour se chauffer; des chandelles pour lairer; des toiles pour s'habiller; on en isoit des bâteaux, des mâts, des cordes, es voiles, des ustanciles de ménage, de nats, des couronnes pour les Dieux, * & des nliers pour les Prêtres. Elle n'étoit pas particuliére à l'Egypte. Elle croissoit aussi en yrie, sur le bords de l'Euphrate, † dans l'Isle Créte, & même en Italie. Il y a cependant pparence que cette derniére étoit d'une espéce différente.

J'ai bien de la peine à comprendre, comment une Plante qui ne porte point de fruit, ui n'a qu'une tige assez mince, point de ëüilles, si ce n'est un bouquet qui vient à la me de la tige, pouvoit servir à tant d'usaes si différens. Je ne puis sur-tout concevoir, comment on en pouvoit faire des bat-

stagnant, duo cubita non excedente altitudine gurgitum achiali, radicis obliquæ crassitudine, triangulis lateribus, ecem non ampliùs cubitorum longitudine in gracilitatem stigatum, Thyrsi modo cacumen includens semine nullo it usu ejus alio, quam floris ad Deos coronandos. Radiciıs incolæ pro ligno utuntur: nec ignis tantum gratiâ, sed alia quoque utensilia vasorum. Ex ipso quidam Papyro avigia texunt; & è libro vela, tegetesque necnon & vesm, etiam stragulam ac funes. Mandunt quoque crudum, ecoctumque, succum tantum devorantes. Nascitur & in yriâ circa quem odoratus ille calamus lacum. Neque aliis sus est, quam inde, funibus Rex Antigonus in navalibus ebus, nundùm Sparto communicato. Nuper & in Euphrate ascens circa Babylonem Papyrum intellectum est eundem sum habere Chartæ. Similia his Theophrastes loco cit.

* Athenée au Liv. 15. se moque de ces Couronnes de Paier que Pline dit qu'on faisoit pour les Dieux.

† *De Italicâ Papyro. Strabo, Lib. 5. & Martialis, Lib. 8.*

teaux & des voiles. ¶ Hérodote semble dire, qu'on n'employoit à cet usage que le sommet de la tige, § & Théophraste assure qu'on les faisoit de la tige même. On ne pouvoit tirer de la tige des écorces assez épaisses pour faire le corps du bâtiment ; encore moins, ce semble, du sommet, qui se sépare en feüilles, ou en lames fines, comme le papier de la Chine, & qui par conséquent n'ont point assez de corps pour faire des voiles, ou l'enveloppe d'un bâtiment, lequel devoit être assez solide pour porter des hommes & des charges assez pésantes. Il falloit donc, à ce que j'imagine, qu'on en fit un tissu natté de bien prés, comme sont encore certains petits bâtimens, dont les Abyssins se servent de nos jours pour naviguer sur le Nil.

Je crois aussi que les termes *Papyros*, *Biblos*, *Charta*, *Liber*, lesquels sont synonimes, étoient des noms génériques, qui s'appliquoient universellement à tous les arbres, de l'écorce desquels on se servoit pour écrire. * Pline nous apprend qu'on écrivit d'abord sur les feüilles de Palme, & c'est peut-être à quoi † Virgile fait allusion en parlant de la Sibylle, laquelle écrivoit ses Oracles sur des feüilles. Pline ajoûte qu'on se servit ensuite de l'écorce de certains arbres. ** Saint Isidore de Séville, suivant l'opinion des Critiques les plus exacts, donne cette définition du Papier, ou du Livre, (car c'est la même chose.) » Le Livre est la Tunique intérieure de » l'écorce, qui est la plus voisine du corps ligneux,

¶ *Herod. Lib.* 2. *n.* 98.
§ *Theoph. loc. cit.*
* *Plinius*, *Lib.* 13. *cap.* 11.
† *Virg. Æneid.* 3. & 6.
** *Isidor. Lib.* 6. *cap.* 12.

ligneux, sur laquelle les Anciens écrivoient. *Liber est interior Tunica corticis, quæ ligno cohæret, in quâ Antiqui scribebant.*

Ces noms génériques, dont je viens de parler, peuvent parfaitement bien convenir au Bouleau. De son écorce la plus mince on peut faire des feüilles à écrire, & je m'en suis servi moi-même quelquefois. On se sert de la plus épaisse pour faire des canots, des voiles, & des tentes; & comme elle est assez gommeuse, on en fait aussi des Torches pour pêcher au flambeau, ou pour se conduire chez soi dans des nuits fort obscures. Si l'étymologie du mot *Papyros* vient du mot grec πῦρ, le feu; ce nom lui conviendroit encore plus facilement.

Pyrogues des Caraïbes.

Les Caraïbes & les autres Sauvages Méridionaux, qui habitent sur les bords de la Mer, se servent de longues Pyrogues, qui peuvent porter jusqu'à soixante personnes, & ils les rehaussent par des planches qu'ils attachent sur les bords au corps de l'arbre, qui fait le fonds de la Pyrogue. Elles sont assez bonnes pour ranger les Côtes de l'Ocean, & résistent plus facilement à la vague que de simples écorces; mais dans les Rivières de Canada, ou de l'Amérique Méridionale, elles ne valent rien pour les voyages de longs cours, à cause de la multitude des saults & des cataractes, où leur pésanteur, & la difficulté de les manier, les rendroient absolument inutiles. On en a cependant toûjours quantité aux environs des Villages, où elles sont d'un grand service pour faire les traversées d'un bord de Rivière à l'autre, ou pour y char-

royer le bois de chauffage, & les autres provisions des champs, lorſqu'on peut les y conduire par eau.

Les Canots d'Ecorce au contraire ſont trés-commodes pour les grands voyages, & les ſeuls dont on puiſſe ſe ſervir, parce que leur legéreté fait qu'on peut les gouverner avec plus de facilité dans les rapides, & qu'il eſt plus aiſé de les voiturer dans les lieux de portage.

Canots d'Ecorce de Bouleau.

Les Canots d'Ecorce de Bouleau ſont le Chef-d'œuvre de l'art des Sauvages. Rien n'eſt plus joli & plus admirable que ces machines fragiles, avec quoi cependant on porte des poids immenſes, & l'on va par-tout avec beaucoup de rapidité. Il y en a de différentes grandeurs, de 2. de 4. juſqu'à 10. places diſtinguées par des barres de traverſe. Chaque place doit contenir aiſément deux nageurs, excepté les extrêmes qui n'en peuvent contenir qu'un. Le fonds du Canot eſt d'une ou de deux piéces d'écorce, auſquelles on en coût d'autres avec de la racine, qu'on gomme en dedans & dehors, de maniére qu'ils paroiſſent être d'une ſeule piéce. Comme l'écorce, qui en fait le fonds, n'a guéres au-delà de l'épaiſſeur d'un ou de deux écus, on la fortifie en dedans par des cliſſes de bois de Cédre extrêmement minces, qui ſont poſées de long, & par des varangues ou des courbes du même bois, mais beaucoup plus épaiſſes, rangées prés à prés dans le ſens de la courbure du Canot d'un bout à l'autre. Outre cela, tout le long des bords, regnent deux Précintes ou Maîtres, dans leſquels ſont

nchâssées les pointes des varangues qu'ils
rrêtent, & où sont liées les barres de traver-
e, lesquelles servent à affermir tout le corps
le l'Ouvrage. On n'y distingue ni poupe,
i proüe. Les deux extrémités, ou pinces,
ont entiérement semblables, parce qu'on
'y attache point de gouvernail, & que celui
qui est à l'un des bouts, gouverne avec l'avi-
on, ou avec la perche quand il faut refou-
er l'eau en piquant de fonds. Les avirons
ont fort légers, quoique faits d'un bois d'E-
able qui est assez dur. Ils n'ont guéres que
inq pieds de long, dont la pêle en empor-
e un & demi sur cinq ou six pouces de lar-
geur.

Si ces petits bâtimens sont commodes, ils ont
ussi leur incommodité; car il faut user d'une
grande précaution en y entrant, & s'y tenir
ssez contraint pour ne pas tourner, & pour
oûtenir l'erre du Canot, lorsqu'il est en train
l'aller. Ils sont d'ailleurs trés-fragiles. Pour
peu qu'ils touchent sur le sable ou sur les
pierres, il s'y fait des crevasses par où l'eau en-
re, & gâte les marchandises, ou les provisions
qu'on porte; de sorte qu'il ne passe guéres de
our, où il ne se trouve quelque endroit qu'il
faille gommer. On y peut nager assis ou de-
boût dans les eaux douces & tranquilles;
mais il est mieux de nager à genoux dans les
apides. C'est encore une autre incommodité
le n'y pouvoir porter beaucoup de voile, &
le ne pouvoir se servir de la voile que dans
es vents modérés, sans s'exposer aux risques
le périr. La traversée des lacs est pour cette
aison trés-difficile; les plus sages ne l'entre-
prennent guéres sans avoir bien consulté le
emps; ils rangent avec cela les terres autant
qu'ils peuvent, ou coupent de Cap en Cap,

& tâchent de gagner d'Isle en Isle. Toutes les fois qu'on entre, ou qu'on sort du Canot, il faut être pieds-nuds; & lorsqu'on met pied à terre, il faut décharger le Canot, le tirer hors de l'eau, & le mettre à l'abry sur le sable, ou sur la vase, de peur que le vent ne le brise. Quand il s'y fait des crevasses, il faut les gommer, ainsi que je l'ai déja dit, & il faut avoir soin pour cela de la visiter presque à chaque fois. On gomme les Canots d'écorce de Bouleau avec de la gomme d'épinette, ou de quelqu'autre arbre résineux, dont l'Amérique ne manque point dans sa vaste étenduë. Mais pour ce qui est des Canots d'écorce, on les étoupe avec de l'écorce de Péruche brisée, & concassée en filamens, qui en bouchent parfaitement bien les ouvertures.

Les Nations de la Langue Algonquine ne se servent que de Canots d'écorce de Bouleau, & les travaillent. Mais il y a quelque différence des uns aux autres. Ceux des Abénaquis, par exemple, sont moins relevés de bord, moins grands, & plus plats par les deux bouts; de sorte qu'ils sont presque de niveau dans toute leur étenduë; parce que ceux-ci voyageant dans de petites Riviéres, pourroient être incommodés & brisés par les branches qui débordent, & s'étendent sur l'eau des deux côtés du rivage; au lieu que les Outaouacs, & les Nations d'en haut, ayant à naviguer dans le fleuve Saint-Laurent, où il y a beaucoup de cascades & de chûtes, ou bien dans les Lacs où la lame est toûjours fort grosse, doivent avoir des Canots, dont les pinces soient hautes & élevées, afin de briser la vague, & d'être moins exposées à emplir. Il y a dans l'Amérique Méridionale du côté

de la Mer du Sud, des Sauvages qui s'exposent sur l'Ocean avec des Canots d'écorce. Ceux-là ont les pinces encore beaucoup plus relevées pour la même raison.

Canots d'Ecorce d'Orme.

Les Iroquois ne travaillent point les Canots d'Ecorce de Bouleau, mais ils en achétent des autres Nations, ou en font à leur place d'Ecorce d'Orme. Ceux-ci ne servent guéres qu'une campagne, & parce qu'ils sont moins solides que les autres, & parce qu'il est plus facile d'en réparer la perte. Ils sont d'une seule piéce, & travaillés avec toute la mal-propreté, & toute la grossiéreté possible. Ils coupent cette écorce aux quatre coins, où il est nécessaire de la replier pour faire les pinces, & aprés l'avoir cousuë dans ces coins, & aux deux bouts qu'ils affermissent avec des bâtons fendus, pour la gêner, & l'empêcher de s'ouvrir, ils font les varangues, les barres & les précintes, de simples branches d'arbre. Ces branches ne sont qu'écôtées, & si mal rangées, que la vûë seule en fait mal au cœur, & doit naturellement inspirer de la défiance à ceux qui ont à exposer leur vie dans ces machines sur des Riviéres aussi dangereuses que le sont celles de Canada. Cependant ils s'y abandonnent avec une confiance merveilleuse à la rapidité des eaux, dans les saults & dans les cascades, lorsqu'ils descendent les Riviéres, ou qu'ils les refoulent avec des fatigues incroyables, en piquant de fonds avec la perche.

Des Saults & Cascades.

Ces Saults & ces Cascades sont formés par

la hauteur des terres, qui à proportion qu'on remonte vers la ſource des Fleuves & des Riviéres, vont toûjours en s'élevant. En certains endroits elles s'élevent d'une maniére ſurprenante, comme aux Cataractes du Nil, ou bien à la fameuſe chûte de Niagara, qui eſt d'une prodigieuſe hauteur, & où le fleuve Saint-Laurent, lequel a une demi-lieuë de large en ce lieu-là, tombe à pic comme dans un goulphre avec un bruit effroyable; en d'autres elles s'elevent d'une maniére moins ſenſible comme par degrez, de cinq à ſix pieds ſeulement, de diſtance en diſtance. Le même fleuve Saint-Laurent peut auſſi en être un exemple. Car il court ainſi pendant plus de 40. lieuës de ſaults en ſaults peu éloignés les uns des autres, & dont quelques-uns ont prés d'une lieuë de long, où il roule par différentes chûtes avec tant de précipitation, qu'une fléche décochée d'une main roide & habile ne part pas avec plus de vîteſſe, qu'en a l'eau dans l'impétuoſité de ces torrens: & comme dans ces endroits il a peu de profondeur, ſes vagues ſe briſant contre les Rochers répandus dans ſon lit, cauſent un mugiſſement perpétuel, & paroiſſent toutes changées en écume.

Portages.

On fait portage à ces Cataractes que leur extrême hauteur rend impratiquables. Il faut même s'y prendre de loin, & ſortir du Canal de la Riviere beaucoup au-deſſus de la chûte, pour ne pas courir à une perte inévitable. Mais on s'abandonne au fil de l'eau dans les ſaults qui ont moins d'élévation; toute l'adreſſe conſiſte à ſçavoir le prendre, à bien

longes faites de leur fil de bois blanc, treſſé en bande, que les femmes appliquent ſur leur

RPJC

29. *Tom. III. Pag. 199.*

[c]hoisir certains passages étroits entre les chaî-[n]es de Rochers, & à éviter les pierres déta-[c]hées dont le fleuve est semé, & dont il suffit [d]'en heurter une, pour que le Canot porté [a]vec une extrême roideur, soit brisé en pié-[c]es, & fasse un naufrage auquel il n'y a [p]lus de reméde.

Ceux qui ne sont pas accoûtumés à ces sor-[t]es de navigations, frémissent à l'idée seule [q]u'on puisse se commettre dans des passages [s]i dangereux à la merci d'une simple écorce. Cependant les Sauvages & les François Ca-[n]adiens, sont si habiles à parer les Roches, que j'ai vû beaucoup de personnes, qui ai-moient mieux saulter le Sault-Saint-Loüis, lequel est au-dessous de nôtre Mission, que de faire le voyage de Montréal à pied. Ce sault néanmoins, quoiqu'il n'ait que demi-lieuë de long, est un des plus périlleux : & il est assez souvent arrivé à d'excellens Cano-teurs d'y venir faire naufrage, aprés avoir saulté tous les autres.

Bretelles.

Deux hommes portent sur leurs épaules les Canots dans les lieux de portage avec beau-coup de facilité jusqu'au-dessus ou au-dessous des Cataractes. Le reste de l'équipage, soit dans les portages, soit dans les au-tres voyages de Terre, se range sur des Bretelles, qui sont une maniére de chassis de bois fort commode pour enlever une grosse charge, & pour la porter aisément ; ou bien on fait des pacquets qu'on laisse pendre sur les épaules, attachés à des colliers, ou longes faites de leur fil de bois blanc, tressé en bande, que les femmes appliquent sur leur

front, & que les hommes font paſſer ſur la poitrine & à la naiſſance des épaules, tout au contraire de ce que rapporte † Hérodote de l'uſage des anciens Egyptiens.

Traînes.

Pendant l'Hyver, & ſur les neiges, ils ſe ſervent de petites traînes, qui ſont faites d'une ou de deux petites planches extrêmement minces qui toutes deux enſemble n'excédent pas de beaucoup la largeur d'un pied, & la longueur de ſix ou ſept. Ces planches ſont recourbées en dedans & repliées ſur le devant de la hauteur d'un demi pied, pour briſer & pour écarter les neiges, qui les empêcheroient, en refoulant, de couler avec facilité. Deux bâtons un peu élevés régnent ſur les deux côtés de la traîne dans toute ſa longueur & y ſont attachés de diſtance en diſtance. Ils ſervent à paſſer, & à repaſſer les courroyes, qui aſſujetiſſent leur équipage ſur la traîne. Un Sauvage avec ſon collier paſſé ſur la poitrine, & enveloppé dans ſa couverture, tire aprés ſoi ſa traîne bien chargée ſans beaucoup de difficulté.

Raquettes.

Dans les neiges où il n'y a point de chemin frayé, ils ſont obligés de ſe ſervir de Raquettes, ſans quoi toutes ſortes de voyages, ou pour guerre ou pour chaſſe, &c. leur ſeroient abſolument impoſſibles. La forme de ces Raquettes aproche de l'Ellyptique, c'eſt-à-dire, que l'Ellypſe n'eſt point parfaite, étant plus arrondies ſur le devant que par l'autre extré-

† Herodot. Lib. 2. n. 64.

30.

Tom. III. Pag. 200.

RPJCB

mité, laquelle ſe termine un peu en pointe. Les plus grandes ſont de deux pieds & demi de long, ſur un pied & demi de large. Le tour qui eſt d'un bois durci au feu, eſt percé dans ſa circonférence comme les Raquettes de nos jeux de paulme, à qui elles reſſemblent, avec cette différence, que les mailles en ſont beaucoup plus ſerrées, & que les cordes n'en ſont point de boyaux, mais de peaux de Cerf crues, & coupées fort minces. Pour tenir le corps de la Raquette plus ſtable, on y met deux barres de traverſe qui la partagent en trois compartimens, dont celui du milieu eſt le plus large & le plus long. Dans celui-ci vers le côté, dont l'extrémité eſt arrondie, on pratique un vuide fait en arc, dont la barre de traverſe fait comme la corde. C'eſt-là que doit porter la pointe du pied ſans toucher à la barre de traverſe, qui le bleſſeroit. Aux deux bouts de l'arc ſont deux petits trous pour paſſer les courroyes, qui doivent attacher le pied ſur la Raquette. On paſſe ces courroyes l'une dans l'autre, comme qui commenceroit à faire un nœud ſur l'orteil, & aprés les avoir croiſées, on les repaſſe dans la Raquette à la circonférence de l'arc; on les conduit enſuite par derriére au-deſſus du talon, d'où on les raméne ſur le coup du pied, où on les noue en faiſant une roſe de ruban. Cela ſe fait de telle maniére, que quoique le pied ſoit bien aſſujetti, il n'eſt pourtant gêné que ſur l'orteil, & qu'on peut quitter la Raquette ſans y porter la main.

C'eſt encore-là un uſage ſingulier des premiers temps, lequel a paſſé de l'Aſie dans l'Amérique avec les Nations qui s'y ſont tranſplantées. Strabon parlant des Peuples qui habitent cette longue chaîne de monta-

gnes, laquelle s'étend depuis le pied du Mont-Taurus jusqu'à l'éxtremité des Monts Riphées, & dont le Caucase est une des plus célébres chez les Auteurs anciens, en raconte ceci de particulier. » * On ne peut, dit-il, » monter sur la croupe de ces montagnes » pendant l'Hyver; mais les habitans y vont » pendant l'Esté, & attachent à leurs pieds » des souliers pointus faits de peaux de bœuf » cruës, & larges comme des Tambours, à » cause des neiges & des glaces. Ils se laissent » couler ensuite du haut de ces montagnes » avec tout leur bagage, assis sur une peau. » La même chose se pratique dans l'Atropatie, dans la Médie, & sur le Mont Masius » qui est en Arménie. Là ils attachent aussi à » leurs pieds des rotules de bois, terminées » en pointe, ou garnies de pointes.

† Suidas, sur le rapport d'Arrien, dit pareillement que les soldats d'Alexandre le Grand, par le moyen de certains cercles garnis de jonc, passoient sans incommodité sur des neiges, qui en quelques endroits, avoient jusqu'à seize pieds de profondeur.

Comme on se sert encore de Raquettes dans la Colchide ou Mingrelie, & dans ces païs dont parle Strabon, il est évident que dans sa description, il n'a voulu exprimer autre chose que des Raquettes par ces souliers de peaux de bœuf, larges comme des Tambours.

Les pointes qu'on met sous les talons & les rotules de bois, qui sont des patins, ou un équivalent que Strabon a voulu décrire, sont nécessaires dans les païs de glaces & de néges, où l'on est obligé de mettre des poin-

* *Strabo, Lib. 11. p. 348.*

† *Suidas, λυγος.*

tes jusqu'aux fers des chevaux pour les ferrer à glace.

Quant à la maniére de se laisser couler du haut des montagnes, Strabon nous dépeint un usage qui s'obsérve encore au Mont Cénis & dans les Alpes. C'est ce qu'on apelle *la Ramasse*, qui est une maniére de traîneau, avec un petit siége sur le fonds, où l'on fait asséoir le Voyageur. Les habitans du païs stilés à conduire ces sortes de voitures, assis tout bas sur le devant, les dirigent avec les mains par le moyen des bras du traîneau même; & avec les pointes dont leurs talons sont armés, ils arrêtent leur course comme ils veulent, lorsqu'elle est trop impétueuse. Rien n'est plus rapide & plus agréable que cette maniére de décendre. Les Sauvages au lieu d'une peau, se servent d'une écorce dans le besoin. C'est un divertissement que les enfans ne manquent pas de se donner dans le tems des néges, lorsqu'ils ont autour de leurs Villages quelque éminence dont ils puissent profiter.

Les Guerriers dans leur route marchent à petites journées. Rien ne presse ordinairement les Sauvages, comme aussi aucun accident ne les déconcerte, à moins que leur superstition ne leur fasse tirer quelque mauvais augure du succés de leur entreprise. Ils ont comme les Argonautes leur Orphée & leur Mopse: c'est-à-dire, leurs Jongleurs, qui raisonnent sur tout, tirent, selon leurs principes, des conséquences bonnes ou mauvaises de tout, & les font avancer ou reculer, comme il leur plaît. Il ne leur faut pour cela qu'une bagatelle, & ils se persuaderoient avoir entendu parler le mât de leur Canot, ainsi que les célébres Conquérans de la Toi-

ſon d'Or, ſi le Jongleur diſoit qu'il a parlé.

Idée de direction dans leur route.

Ils marchent avec peu de précaution ſur leurs Terres, ou en païs non ſuſpect. Tandis que quelques-uns conduiſent les Canots ou traînent les équipages, les autres s'enfoncent dans les bois pour chaſſer chemin faiſant. Ces Chaſſeurs prennent diverſes routes, & s'écartent les uns des autres en ſuivant divers rhumbs de vent, pour ne pas ſe rencontrer ſur la même proye. Le ſoir ils ſe rendent au lieu deſtiné pour la couchée, & pas un ne s'égare.

Rien n'eſt plus admirable que l'idée de ces Barbares. C'eſt une qualité qui ſemble née avec eux. Un enfant s'oriente naturellement, comme on pourroit le faire avec une bouſſole par rapport aux endroits où il a été, ou dont il a entendu parler. Dans les forêts les plus épaiſſes, & dans les tems les plus ſombres, ils ne perdent point, comme on dit, leur Etoile. Ils vont droit où ils veulent aller, quoi-que dans les païs impratiquez, & où il n'y a point de route marquée. A leur retour ils ont tout obſervé, & ils tracent groſſiérement ſur des écorces, ou ſur le ſable des Cartes exactes, & auſquelles il ne manque que la diſtinction des degrez. Ils conſervent même de ces ſortes de Cartes Géographiques dans leur Tréſor public, pour les conſulter dans le beſoin.

Connoiſſance de l'Aſtronomie.

Ils ont quelque connoiſſance de l'Aſtronomie, qui ſert à regler leur temps, & à diriger

leurs courſes ; & il leur reſte encore quelque teinture de cette ſcience, dont on raporte les commencemens à Prométhée, à Atlas, & à Lycaon, qui s'appliquérent les premiers à contempler le cours des Aſtres, l'un ſur le Mont Caucaſe, le ſecond dans la Mauritanie, & le troiſiéme dans l'Arcadie, ou ſur les Montagnes de Thrace.

Ils comptent ordinairement par les nuits à la façon des Numides, & de plûſieurs autres Peuples de l'Antiquité, plûtôt que par les jours : par les mois lunaires, plûtôt que par ceux du Soleil, ainſi que le pratiquoient preſque toutes les Nations dans les premiers temps, & particuliérement les Juifs. Cependant cette maniére de compter eſt ſubordonnée au cours du Soleil, qui ſert à régler leurs années, leſquelles ſont partagées en quatre ſaiſons comme les nôtres, & ſous-diviſées en douze mois. La maniére de compter par les Lunes, n'eſt pas même ſi univerſelle, qu'ils ne comptent auſſi par les années ſolaires. Je crois avoir remarqué que l'une & l'autre maniére de compter eſt affectée à certaines choſes, & qu'en d'autres occaſions elles s'employent indifféremment.

Les années héliaques ou ſolaires, ſont deſtinées à marquer l'âge des hommes. Pour ſçavoir, par exemple, combien il y a de temps qu'un homme eſt né, la phraſe Huronne porte, combien de fois a-t-il r'attrappé le jour de ſa naiſſance ? Et c'eſt la même dont ils ſe ſervent par rapport au Soleil, de qui ils diſent qu'il a r'atappé tant de fois le point où il recommence ſon cours. Ils expriment auſſi les années héliaques par le nom d'une des ſaiſons, & ſur-tout de l'Hyver ; le nom d'une des ſaiſons ſuppoſant dans cette occaſion pour

toutes les quatre ensemble, & pour l'année solaire entiére. Ils diront, par exemple, il y a tant d'Hyvers que je suis au monde, pour dire, il y a tant d'années; cette maniére de parler est encore usitée dans la poësie ancienne & moderne. Ils comptent de la même façon pour toutes les choses éloignées, qui renferment une période de temps assez longue, où le nombre & la supputation des mois lunaires les embarrasseroient. Ils comptent au contraire par les Lunes, & par les nuits, quand il s'agit d'un terme assez court, de prendre leurs mesures pour leurs voyages de guerre, de chasse, ou de pêche, pour leur rendez-vous, & pour le temps de leur retour, &c. Dans ces occasions-là même ils disent fort bien, *Skarakouat*, qui signifie un mois héliaque, comme *s'Onennitat*, qui signifie un mois lunaire; mais le premier est moins ordinaire que le second.

Il est trés-vrai-semblable que tous les Peuples de l'Antiquité avoient ainsi subordonné les années lunaires au cours du Soleil. Cela paroît certain par l'Ecriture Sainte * des Egyptiens & des Hébreux. Joseph parlant à Pharaon des sept années d'abondance & des sept autres de stérilité, parle manifestement des années qui dépendent absolument du cours du Soleil, lequel sert à régler le temps des semences & des récoltes, en réglant celui des saisons. Les années Jubilaires des Juifs étoient aussi manifestement des années héliaques. Hérodote † raconte des Egyptiens, que les Prêtres de cette Nation se vantoient d'avoir été les premiers qui avoient divisé l'année en douze mois solaires de trente jours chacun.

* *Gen. cap. 41. v. 29. 30.*
† *Herodot. Lib. 2. n. 4.*

ajoûtant cinq jours à la fin de chaque année. Les Egyptiens se donnoient, peut-être par vanité, une gloire qui ne leur convenoit pas. Il est probable que cette division est aussi ancienne que la division des Etoiles en Constellations, dont il y en a douze dans l'éclyptique, qu'on appelle les douze Maisons du Soleil, parce qu'il séjourne un mois dans chacune; or l'honneur d'avoir donné le nom aux Etoiles, appartient, je crois, aux autres Barbares, comme on pourra l'inférer de ce que je vais dire tout à l'heure.

* Ce qui peut justifier ce que je viens de dire des années héliaques, c'est qu'outre les Barbares, les Peuples policez de l'Amérique régloient aussi leurs années par le cours du Soleil. Les habitans du Pérou comptoient autant de jours dans l'année que nous, & les partageoient en douze mois lunaires, qui avoient chacun leur nom, & sur lesquels ils repartissoient les onze jours solaires qui restent. L'année solaire des Méxiquains étoit de 360. jours, distribuez en dix-huit mois de vingt jours chacun. Néanmoins comme le cours du Soleil emporte cinq jours davantage, ils en tenoient compte de la même maniére que les Egyptiens; mais ils les regardoient comme des jours superflus, des jours vuides, ausquels leurs Prêtres ne faisoient point de sacrifices. Ces jours se passoient uniquement à se visiter, & à se divertir. Aprés cette intercalation, ils commençoient leur nouvelle année avec le Printemps & la naissance des feüilles; au lieu que les Péruviens la commençoient d'abord en Janvier, & ensuite au mois de Décembre, aprés que leur Calendrier eut été réformé par un de leurs Incas.

* *Acosta, Hist. Moral. de las Indias, Lib. 6. cap. 2. 3.*

Les Méxiquains partageoient, outre cela, leur année, selon les saisons, en quatre parties égales, qui avoient chacune différens noms, & différens symboles pour les désigner. Leurs mois n'étant pas réglez comme les nôtres, leurs semaines ne l'étoient pas non plus; elles étoient de treize jours. Ils avoient aussi des semaines d'années, dont quatre qui faisoient le nombre de 52. ans, composoient leur siécle. La forme de ce Calendrier séculaire, étoit représentée par une rouë, ou par une croix à quatre branches égales. Le Soleil étoit peint au centre. Chaque branche avoit sa couleur particuliére, & étoit distinguée en treize parties pour marquer le nombre des années. Sur les bords ils marquoient les principaux événemens par des Hiéroglyphes.

Je n'oublierai point de dire ici en passant, que comme ils avoient une tradition que le monde devoit périr à la fin des siécles, semblable à celle qu'avoient les Peuples du Pérou, ainsi que nous l'avons déja remarqué; lorsque leur année séculiére finissoit, ils éteignoient les feux sacrez de leurs Temples, celui de leurs maisons particuliéres, & brisoient tous les vases qui servoient pour leur nourriture, comme s'ils n'en eussent plus eu besoin, & que le monde eût dû réellement tomber cette nuit-là même dans le chaos, ou rentrer dans le néant. Dans cette persuasion, ils passoient toute cette nuit dans les ténébres entre la crainte & l'espérance. Mais dés qu'ils voyoient l'Aurore revenir leur annoncer le retour du Soleil, on entendoit alors de toutes parts retentir mille aclamations de joïe, soûtenuës du bruit de divers instrumens de leur musique; on allumoit de tous côtez des feux nou-

reaux dans les Temples & dans les maisons,
& on célébroit une Fête, où par des sacrifi-
es & des processions solemnelles, ils ren-
loient graces à leur Dieu, de ce que sa bon-
é leur avoit rendu sa lumiére, & leur accor-
loit encore un nouveau siécle.

Les noms des quatre saisons sont fixez chez
es Barbares. Les mois prennent les noms des
Lunes, ou des différens effets qui y répon-
lent. Chez les Nations sédentaires de la Nou-
velle France, ils les désignent par les semen-
ces, par les différens degrez de la hauteur
les bleds, les récoltes, &c. Les Nations er-
antes ont d'autres circonstances particulié-
es à chaque Lune, qui déterminent le nom
qu'elles lui donnent. Ils ne sçavent ce que
c'est que la distinction des semaines ni des
ours en heures réglées; ils n'ont guéres que
quatre points fixes, le lever du Soleil, le Mi-
li, le Coucher, & la Minuit; mais ils sup-
pléent au défaut des horloges par une atten-
ion pratique si exacte, qu'à quelque heu-
e que ce soit du jour, ils marquent à peu
prés du doigt le point où le Soleil doit être.

Les Iroquois & les Hurons ont une manié-
e de compter, laquelle est du style de Con-
eil, où les nuits suppoſent pour des années,
ainsi que je l'ai dit du Trésor public. Il pour-
oit y avoir eu parmi les Egyptiens, les Chi-
nois, & d'autres Peuples anciens, des manié-
es de compter à peu prés semblables, qui
auront donné lieu à cette supputation d'un
grand nombre de siécles qui se trouvent dans
eur Chronologie, & qui n'ont d'éxistence
que dans leur ignorance, ou dans leur vani-
é. C'est ainsi qu'il y a eu chez les Juifs des
semaines d'années, énoncées comme si c'é-
oit des semaines de jours.

Le Baron de la Hontan dit, ¶ que l'année des Ontaouacs, des Outagamis, des Hurons, des Saulteurs, des Ilinois, des Oumamis, & de quelques autres Sauvages, est composée de douze mois lunaires synodiques, avec cette différence, qu'au bout de trente Lunes, ils en laissent toûjours passer une surnuméraire, qu'ils appellent la Lune perduë; ensuite ils continuënt leur compte à l'ordinaire. » Par exemple, dit cet Auteur, nous sommes à présent dans la Lune de Mars, que je suppose être le trentiéme mois lunaire, & par conséquent le dernier de cette époque; sur ce pied-là celle d'Avril dévroit la suivre immédiatement; cependant ce sera la Lune perduë qui passera la premiére, parce qu'elle est la trente-uniéme. Ensuite celle d'Avril entrera, & on commencera en même temps la période de ces trente mois lunaires synodiques, qui font environ deux ans & demi. » Tout cela me paroît être de la pure invention de cet Auteur ainsi que ses Dialogues, & beaucoup d'autres choses dont ses Mémoires sont farcis, & qui sont toutes fausses de notoriété publique.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils n'ont point une exactitude mathématique pour les intercalations, & pour accorder les années héliaques avec les années lunaires. Les peuples policés de l'Amérique ne l'avoient pas eux-mêmes, à combien plus forte raison les Barbares. Acosta * & l'Inca Garcilasso † sont obligés d'avoüer, que la science des Mexiquains & des Péruviens étoit trés-bornée sur ce point. L'un & l'autre rapportent,

¶ *La Hontan, Memoire de l'Amérique, tom. 3. p. 109. 110.*
* *Acosta, loc. cit.* † *Garcilasso, Comment. Real. Lib. 2. cap. 22.*

quoique d'une maniére un peu différente, comment les habitans du Pérou régloient les erreurs, qui pouvoient naître de la différence qui se trouve entre les années lunaires & les années héliaques, en se réglant eux-mêmes, non pas sur le cours de la Lune, mais sur le point fixe des Solstices & des Equinoxes. Ils avoient des Tours pour observer les uns, & des Colonnes pour les autres. Les Auteurs que je viens de citer, varient sur le nombre & la position de ces Tours; mais ils conviennent dans l'essentiel, qui est qu'elles étoient tellement disposées, qu'on pouvoit y faire des observations mathématiques, lesquelles n'étoient pas sans doute de la justesse qu'on exigeroit aujourd'hui, mais qui étoient suffisantes pour le besoin qu'ils en avoient. C'étoit un Prince de la race des Incas, qui étoit obligé de veiller à ces ennuyeuses observations.

Les Annales des Sauvages n'étant pas beaucoup chargées par le défaut des lettres alphabétiques, leur Chronologie ne se sent pas des erreurs qui pourroient se trouver dans leurs supputations, & suivre de la révolution de plusieurs siécles. Ce n'est pas qu'ils n'ayent des Epoques marquées, & une maniére de conserver la mémoire des événemens historiques, & des choses qui méritent le plus d'être remarquées. Car, outre ce que j'ai dit des Iroquois, des Hurons, & de ceux qui traitent les affaires par les colliers de porcelaine, outre l'Ecriture Hiéroglyphique des Mexiquains, & les peintures dont nous avons parlé, tous les Sauvages ont encore une sorte d'Annales marqués par certains nœuds; mais ces Chroniques sont bien bornés, & bien im-

parfaites chez tous les Barbares. Les Péru-ruviens les avoient un peu plus perfectionnées, car si nous nous en rapportons au Pére d'Acosta, * ils suppléoient au défaut de l'Alphabet par leurs *Quipos* ; c'est ainsi qu'ils appelloient certains mémoires ou Regiſtres faits de cordelettes, composées de divers nœuds & de différentes couleurs. C'est une chose incroyable, dit-il, combien de choses ils exprimoient de cette manière ; car, avec cela, tout ce qu'on peut expliquer par l'Ecriture & par les Livres, d'Histoire, de Loix, de Céremonies, de comptes de marchandise, ils l'exprimoient par différens cordeaux, où les nœuds & les couleurs étoient si variées, qu'on pouvoit connoître jusqu'aux moindres circonstances des choses qui y étoient signifiées. Il y avoit des personnes publiques, comme parmi nous les Notaires Royaux, qui en tenoient Registre, & des Maîtres préposés pour en enseigner la méthode à la jeunesse. Les Mexiquains avoient encore plus perfectionné leurs Hiéroglyphes Chronologiques. Ils en avoient des Histoires écrites sur des écorces reliées en Livres à peu prés semblables à ceux qui nous viennent de la Chine, & nous aurions sans doute une plus grande connoissance de leur Monarchie, † si le peu de goût qu'on avoit pour la connoissance de l'Antiquité au temps de la conquête des Espagnols, & si le zélé indiscret joint au peu de Littérature de leurs premiers Missionnaires, n'eut porté ces zélés ignorans à faire brûler tous ces Recuëils historiques, comme s'ils eussent été remplis de caractéres ma-

* *Acosta, Hist. Moral. Lib. 6, cap. 8.*
† *Idem, cap. 7. lib. 6.*

giques, & n'euſſent eu d'autre but, que d'apprendre la maniére de faire des ſortiléges.

J'ajoûterai ici au ſujet de leurs époques, & de leur maniére de compter, qu'on doit regarder auſſi comme une choſe digne d'admiration, que les Sauvages ayent la même maniére de compter, qui nous eſt venuë de l'Antiquité, & qui étant purement arbitraire, doit être dérivée de la même ſource. Car le nombre de dix eſt chez eux le nombre de perfection, comme il l'étoit chez les Egyptiens, comme il l'eſt aujourd'hui chez les Chinois, & comme on peut dire auſſi qu'il eſt chez toutes les Nations de l'Europe. Ils comptent d'abord les unités juſqu'au nombre de dix: les dixaines par dix juſqu'à cent: les centaines par dix juſqu'à mille: ainſi du reſte.

Etoiles & Contellations.

Maintenant, pour ce qui eſt des Etoiles & des Planétes, ils ont encore parmi eux les mêmes idées qu'on a euës dans les premiers temps. Les Iroquois appellent les Etoiles *Otſiſtok*, un feu dans l'eau, d'*Otſiſta* feu, & d'*O*, qui, dans la compoſition, ſignifie une choſe dans l'eau; ce qui ſemble faire alluſion aux Eaux que l'Ecriture Sainte dit être au-deſſus du Firmament. Ils diſent *Otſiſtokouannion*, ajoûtant la finale multiplicative pour répréſenter le nombre des Etoiles. Quelquefois auſſi ils les apellent *Otſiſtokouannentagon*, des feux attachés, pour marquer que, quoiqu'elles ſoient dans des Cieux fluides, elles y ſont fixes néanmoins, & ont toûjours un même rapport entre elles. Ils les ont diviſées

en Conſtellations ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que quelques-unes de ces Conſtellations, & quelques-unes des Planétes, ont les mêmes noms que nous avons reçûs de l'Antiquité. Ils nomment Vénus, où l'Etoile du matin, *Te Ouentenhaouitha*, elle porte le jour ; ce qui a la même ſignification que que le nom de *Lucifer*, que les Anciens nous ont tranſmis. Ils apellent les Pleïades * *Te Iennonniakoua*, les Danſeurs & les Danſeuſes. Ce qui paroît avoir quelque fondement dans l'Antiquité, ſelon ce que rapporte Hygin, † qui dit qu'elles ſont ainſi nommées, parce qu'elles ſemblent mener une danſe ronde par la diſpoſition de leurs Etoiles. J'ai déja remarqué qu'ils appelloient la Galaxie, ou la voye Lactée, le chemin des Ames ; & j'ai fait voir le rapport que ce nom a avec la doctrine des Anciens ſur l'état des Ames, ſur leur origine céleſte, & leur retour dans le Ciel. Mais la plus caractériſtique, & à laquelle je m'arrête, c'eſt la grande Ourſe que les Sauvages nomment auſſi l'Ours ou l'Ourſe. Le nom Iroquois c'eſt *Okouari*. Je m'arrête, dis-je, à celle-là, parce que cette Conſtellation eſt la plus conſidérable de toutes & la plus digne d'attention par rapport aux premiers Navigateurs, qu'on prétend s'être réglez ſur elle dans leurs navigations, & qui par une ſuite naturelle doit avoir été

* Varron attribuë à toutes les Etoiles, ce qu'Hygin ne dit que des Plyades.

Quum Pictus ner fervidis latè ignibus
Cœli choreas aſtricas oſtenderet.

Manilius, Lib. 2.

Signorumque choros ac mundi flammea tecta,

† *Hygin. Lib. 2. art. Tauras.*

plûs universellement connuë que les autres, dont on n'avoit pas un besoin si marqué.

Je n'examine point ici les fables des Poëtes † sur les noms de la grande & de la petite Ourse, & je laisse rechercher à d'autres, si ces noms ont été donnés en considération des Ourses qui nourirent Jupiter en Créte, ou bien à cause de la Métamorphose d'Arcas & de Callisto. Je crois, pour ce qui concerne l'Histoire, que ces deux noms peuvent avoir été donnés à ces Constellations, qui sont trés-semblables, successivement, en des temps différens, & peut-être assez éloignés l'un de l'autre; du moins il paroît que l'opinion des auteurs anciens étoit, qu'on s'étoit réglé long-temps sur la grande Ourse avant que de se régler sur la petite.

Hygin ¶ dit que Thalés, qui s'étoit fort appliqué à l'Astronomie, fut celui qui donna le nom d'*Arctos* à la petite Ourse, & qu'on l'appella *Minor* pour la distinguer de la grande: que Thalés étant Phénicien, en donna aussi à cette Constellation le nom de *Phénice*. Les Phéniciens profitérent de la découverte de leur Compatriote; & réglant leur course sur la petite Ourse, ils en naviguoient avec beaucoup plus de sûreté. Tous les Peuples du Péloponnese, & de la Mer Egée, continuérent à observer la grande Ourse. Peut-être fut-ce un motif de jalousie, qui les obli-

† Aratus au commencement de son Poëme, parle des Ourses, qui nourrirent Jupiter dans l'Isle de Créte, d'où elles furent transportées dans le Ciel, & placées au nombre des Constellations, en reconnoissance de ce service. Cette fable, aussi-bien que celle d'Arcas & de Callisto, semblent prouver que ce sont les Crétois & les Barbares qui occupoient la Gréce, lesquels ont donné le nom aux Etoiles, & distingué le Ciel en Constellations.

¶ *Hygin. Lib. 2, Art. Arctos Minor.*

gea à s'en tenir à l'ancien usage ; quoiqu'il en soit, les Phéniciens furent long-temps les seuls qui se gouvernérent sur la petite Ourse, selon le témoignage † d'Ovide.

Quis tunc aut Hyadas, aut Pleïadas Atlanteas
Senserat, aut geminos esse sub axe polos ?
Esse duas Arctos ; quarum Cynosura petatur
Sidoniis ; Helicen graja carina notet ?

Ce Thalés dont parle Hygin, étoit Milésien, & ne peut être apellé Phénicien, qu'à cause du séjour qu'il fit en Phénicie. Il est différent de cet autre Thalés, qui travailla sur les Loix des Crétois, & qu'on peut mettre au nombre des Législateurs.

Ce qui est trés-sûr, c'est que les Iroquois & la plûpart des Sauvages connoissent la grande Ourse sous le même nom que nous ; & comme les noms des Constellations sont purement arbitraires, & donnés par le caprice, ils ne peuvent s'être rencontrés avec nous à imposer les mêmes noms sans une communication d'idée, laquelle suppose celle des personnes par qui ces connoissances sont dérivées des unes aux autres. Il ne faut pas croire au reste qu'ils lui ayent donné ce nom, depuis que les Européens ont abordé sur leurs Terres. C'est certainement un nom trés-ancien parmi eux. Ils nous raillent même de ce que nous donnons une grande queuë à la figure d'un animal qui n'en a presque point ; & ils disent que les trois Etoiles qui composent la queuë de la grande Ourse, sont trois Chasseurs qui la poursuivent. La seconde de ces Etoiles en a une fort

† *Ovidius, Fast.* 3.

fort petite, laquelle eſt fort prés d'elle. Celle-là, diſent-ils, eſt la chaudiére du ſecond de ces Chaſſeurs, qui porte le bagage, & la proviſion des autres.

Le Pere le Clerc * dans ſa Relation de la Gaſpéſie, aſſure que les Sauvages Gaſpéſiens ont la connoiſſance de la grande & de la petite Ourſe † : qu'ils appellent la premiére *Moubinne*, & la ſeconde *Moubinchiche*, ce qui revient aux noms d'*Arctos*, *Major* & *Minor*. Il ajoûte qu'ils diſent que les trois Gardes de l'Etoile du Nord ſont un canot, où trois Sauvages ſont embarquez pour pourſuivre l'Ourſe ; mais que par malheur ils n'ont pû encore la joindre. Il n'eſt guéres ordinaire de chaſſer aux Ours en canot, à moins qu'il ne fût queſtion des Ours blancs, leſquels allant pêcher ſur les glaces, en ſont quelquefois abandonnez dans les mers du Nord ; mais cette chaſſe n'étant ni ſûre ni pratiquée, ce canot me paroît être de la pure invention du Pere le Clerc.

Les Iroquois que j'ai conſultez, ne m'ont point paru connoître la petite Ourſe ſous ce nom-là. Ils appellent l'Etoile polaire, *ia te uattenites*, celle qui ne marche point, parce qu'elle a un mouvement inſenſible à l'œil, &

* *Relat. de la Gaſpéſie, ch. 7. p. 152.*

† De tous les différens noms qu'on a donnez aux deux Conſtellations des Ourſes, celui d'Arctos, ou Ourſe, paroît être le plus ancien, & le mieux fondé dans la fable & la Mythologie ; mais il n'eſt pas certain que les trois Etoiles qu'on appelle les queuës de l'Ourſe, ayent toûjours été conſidérées ſur ce pied dans l'Antiquité, ou du moins cela n'a pas été univerſel. Encore aujourd'hui ces trois Etoiles ſont nommées en Italie, *i tre cavalli*, les trois Cavaliers, comme on le voit ſur le Globe céleſte du Pere Coronelli. En France on les nomme auſſi les Gardes de l'Ourſe, ainſi que l'a fait le Pere le Clec dans ſa Relation de la Gaſpéſie, en l'endroit que j'ai cité.

qu'elle paroît toûjours fixe dans le même point. Cependant quoiqu'ils ne connoissent des deux Ourses que la grande, c'est l'Etoile polaire qui les dirige dans leurs voyages, & qui leur sert à distinguer les différens Rhumbs de vents qu'ils ont à suivre. Les Sauvages Abénaquis ne connoissent pas non plus la petite Ourse ; & je crois, quoiqu'en dise le Pere le Clerc, qu'il en est de même des Micmacs, qui sont leurs voisins.

Les Sauvages ont plus besoin de leur Boussole dans les bois & dans les vastes prairies du Continent de l'Amérique, que sur les Riviéres dont le cours leur est connu, & facile à tenir ; mais quand la vûë du Soleil, ou la clarté des Etoiles leur manque, ils ont une Boussolle toute naturelle dans les arbres * des forêts, qui leur font connoître le Nord par des signes presque infaillibles. Le premier est celui de leur cime, laquelle panche toûjours davantage vers le Midi où le Soleil l'attire. Le second est celui de leur écorce, qui est plus terne & plus obscure du côté du Nord. S'ils veulent s'assurer davantage, ils n'ont qu'à lever quelques éclats avec leur hache ; les couches diverses qui forment le corps de l'arbre, sont toûjours plus épaisses du côté qui regarde le Septentrion, & plus minces vers le Midi. Quelques sûrs cependant que soient ces signes, ils rompent de petites branches de distance en distance sur leur route, lorsqu'ils doivent revenir sur leurs pas, ou qu'il vient quelqu'un aprés eux, qui pourroit s'égarer, si le vent ou les neiges venoient à couvrir leurs pistes.

C'étoit autrefois une superstition des Lacédemoniens, & peut-être de quelques au-

* Arbres, Boussole naturelle.

res Peuples de l'Antiquité, de ne point livrer bataille que dans le déclin de la Lune. Je n'assurerai point que les Sauvages ayent la même superstition. Mais il est certain que lorsque diverses Nations doivent se réünir en Corps d'armée pour quelque entreprise, le signal de leur rendez-vous, c'est le plein d'une Lune marquée depuis long-temps entr'eux pour ce rendez vous, auquel ils ne manquent point de se trouver à point nommé; de sorte que c'est ici encore une observation, où les Astres servent à diriger leur route, & la conduite de leurs entreprises.

Campement.

Le Campement des Sauvages, quand ils sont arrivez au lieu de la couchée, est bientôt fait. Ils renversent leurs canots sur le côté, pour se garantir du vent; ou bien, ils plantent quelques branches de feüillages sur la grêve, & en étendent d'autres sous leurs nattes. Quelques-uns portent avec eux des écorces de bouleau roulées comme nos Cartes Géographiques, avec quoi ils ont bientôt fait & dressé une espéce de Tente & de Cabanage. Les plus jeunes de la troupe, lorsqu'il n'y a point de femmes, allument le feu, & sont chargez du soin de faire boüillir la chaudiére, & de faire tout le reste du ménage. Les Guerriers ont toûjours coûtume de conduire avec eux quelques jeunes gens, dont l'occupation dans les premiéres Campagnes, est de servir les autres, comme Hylas ſervoit Hercule.

Maniére de faire du feu.

Ils ont dans ces sortes d'occasions une fa-

çon particuliére d'allumer du feu. Les Sauvages Montagnais & Algonquins battent deux pierres de Mine ensemble sur une cuisse d'Aigle, séchée avec son Duvet, lequel prend feu aisément, & tient lieu de méche. En guise d'allumettes, ils ont un morceau de bois pourri & bien sec, qui brûle incessamment jusqu'à ce qu'il soit consumé. Dés qu'il a pris, ils le mettent dans l'écorce de Cédre pulvérisée, & souflent doucement jusqu'à ce qu'elle soit enflâmée.

Les Hurons, les Iroquois, & les autres Peuples de l'Amérique Méridionale, ne tirent point leur feu des veines des cailloux; mais en frottant des bois l'un contre l'autre. Ils prennent deux morceaux de bois de Cédre, secs & légers, ils arrêtent l'un fortement avec le genou, & dans une cavité qu'ils ont faite avec une dent de Castor, ou avec la pointe d'un coûteau, sur le bord de l'un de ces deux bois, qui est plat, & un peu large, ils insérent l'autre morceau, qui est rond & pointu, & le tournent en pressant avec tant de promptitude & de roideur, que la matiére de ce bois agitée avec tant de véhémence, coule en pluye de feu par le moyen d'un cran, ou d'un petit canal, qui sort de cette cavité sur une méche, telle que je viens de la décrire, ou à peu prés semblable. Cette méche reçoit les étincelles qui tombent, & les conserve assez long-temps pour leur donner le loisir de faire un grand feu, en approchant d'autres matiéres séches, & propres à s'enflâmer.

Cet usage de faire du feu par la térébration, est d'autant plus singulier & plus remarquable, que c'est le même absolument qu'avoient les Vestales à Rome de faire leur

feu nouveau, ou de rallumer celui qu'elles avoient laissé éteindre par leur négligence. Car n'étant pas permis d'y appliquer aucun feu prophane, c'étoit la coûtume, dit Festus *, de percer une planche d'un bois fort combustible, jusqu'à ce qu'on en eût tiré du feu, qu'une Vestale recevoit sur un treillis d'airain, qu'elle portoit ensuite dans le Temple. *Mos erat Tabulam felicis materiæ tamdiu terebrare, quousque exceptum ignem cribro æneo Virgo in ædem ferret.* Chez les Grecs, selon le témoignage de Plutarque †, on rallumoit le feu sacré par le moyen d'un miroir ardent, qui réünissant les rayons du Soleil, enflâmoit des matiéres combustibles, préparées dans un vaisseau destiné pour cet usage.

Précautions en pays ennemi.

La maniére dont les Sauvages font la guerre, est redoutable à tous leurs Ennemis, parce que tout leur art se réduit à les surprendre, comme le chat fait la souris. Un petit parti vise à tomber sur quelques Cabanes de Chasseurs, qu'ils enlevent pendant leur sommeil. Lors même qu'ils marchent en Corps d'armée, ils tâchent de prendre si bien leurs mesures, qu'ils arrivent au moment où on les attend le moins; pendant que les hommes sont à la chasse, que les femmes sont occupées à travailler aux champs, & qu'on est hors d'état de leur faire tête.

Le succez de ces entreprises dépendant du secret, & du soin qu'ils prennent de couvrir leur marche, il n'est point de mesures qu'ils ne mettent en œuvre pour découvrir les di-

* *Festus. Ignis Vestæ.*
† *Plutarch. in Numâ.*

vers partis qui ſont en campagne, & pour n'être pas découverts eux-mêmes.

A chaque Campement qu'ils font, ils envoyent leurs Découvreurs pour battre l'Eſtrade, & connoître le terrain. Ceux-ci ont des ſignaux auſquels ils ne ſe trompent guéres.

Le premier, c'eſt l'odeur de la fumée. S'il y a quelques Sauvages cabanez dans le bois, & qui y vivent en ſécurité, ceux qui les cherchent, s'en apperçoivent auſſi-tôt, & de trés-loin à l'odeur de leur feu. On peut être aſſuré qu'ils ont le ſentiment auſſi fin, que l'eſt celui d'un chien de chaſſe, accoûtumé à ſe mettre ſur les piſtes de ſa proye.

Le ſecond ſignal eſt celui des veſtiges des perſonnes, qui ont paſſé dans un endroit. Il eſt certain qu'ils apperçoivent ces veſtiges, là où nous ne ſçaurions voir la moindre trace. Du premier coup d'œil, ils diront ſans ſe tromper, de quelle nation, de quel ſexe, de quelle taille ſont les perſonnes, dont ils voïent les piſtes, & combien à peu prés il y a de temps que ces piſtes ſont imprimées. Suppoſé que ces perſonnes ſoient de leur connoiſſance, ils ne tarderont pas à dire, ce ſont les veſtiges d'un tel, ou d'une telle. Ils ont même cette malice, que lorſqu'ils ont découvert par-là le lieu d'un rendez-vous ſuſpect, ils enlevent toute l'herbe qui répond à l'un de ces veſtiges : langage muet, mais expreſſif de ce que la bouche ne peut dire avec bienſéance, & il eſt rare qu'ils s'y trompent.

Bien qu'il y ait en cela quelque choſe d'extraordinaire, ce n'eſt pas à dire qu'ils ayent la vûë meilleure, & plus perçante que nous ; mais je crois que c'eſt l'effet d'une attention particuliére, & d'un long uſage à faire ces

ſortes de remarques. J'en ai moi-même fait l'expérience, non pas à la verité par rapport aux veſtiges, à la conſidération deſquels je ne me ſuis point appliqué, mais par rapport à deux autres choſes qui ſe préſentent aſſez ſouvent.

Dans les commencemens que j'étois à ma Miſſion, j'étois tout ſurpris de voir les Sauvages découvrir de trés-loin les Canots qui montoient, ou qui deſcendoient la Riviére, dés le moment qu'ils ſe montroient. Je n'étois pas moins étonné de voir, qu'étant en Canot avec eux, ils faiſoient ſouvent un mouvement, comme s'ils euſſent voulu harponner un poiſſon qu'ils voyoient au fonds de l'eau. J'ouvrois les yeux auſſi grands que je pouvois, & je ne voyois rien. Mais peu à peu, à force d'attention ſur l'endroit qui m'étoit marqué, je parvins à découvrir quelque choſe. Enfin je m'y accoûtumai ſi bien, que j'étois ſouvent le premier à les faire appercevoir aux Sauvages; mais malgré mon expérience, je ne laiſſois pas d'être ſurpris, qu'on pût voir un poiſſon ſous l'eau à pluſieurs pieds de profondeur, & un canot à plus d'une lieuë loin, quoique les terres le mangent, & qu'il ne paroiſſe que comme une ligne ſur la ſurface de l'eau.

Les Anciens avoient cette ſcience des veſtiges, & s'en ſervoient avec avantage de la même maniére que nos Sauvages.* Appollonius de Rhodes nous en donne l'exemple dans les Argonautes. Ceux-ci avoient abandonné Hercule, lorſqu'il s'étoit égaré pour courir aprés Hylas, que les Nymphes lui avoient ravi. Ayant apris enſuite qu'il avoit paru dans

* *Apol. Rhod. Lib. 4. v. 1452.*

la Lybie depuis peu de jours, & qu'il ne devoit pas être éloigné, ils envoyérent plusieurs de leur troupe en différens endroits pour demander de ses nouvelles, parce que, ajoûte-t'il, ils n'étoient plus à temps de le suivre en courant sur ses pistes, les vents qui avoient soufflé pendant quelques nuits, ayant troublé tous les vestiges, & transporté les sables de côté & d'autre, comme il arrive encore aujourd'hui dans ces païs-là, où les Caravanes entiéres sont quelquefois ensévelies sous des montagnes de ces sables mouvans des déserts de l'Afrique.

Ils n'ignorent pas que leurs ennemis ont les mêmes qualités qu'eux; & pour n'en être pas découverts, ils s'observent avec trés-grand soin, & marchent avec une trés-grande circonspection. Ils ne se servent plus de fusils pour chasser, & ils commencent à vivre des provisions de farine qu'ils ont apportées. Ils la détrempent avec un peu d'eau froide, ou la mangent toute séche, & boivent un grand coup par-dessus. Ils n'osent pas même allumer du feu. Dans leur route, ils marchent à la file les uns des autres, & les derniers couvrent les pistes avec des feüiles; s'ils trouvent quelque ruisseau, ils marchent quelque temps dans l'eau pour dépaïser ceux qui pouroient les suivre. Enfin en approchant du terme, ils ne marchent plus que la nuit, & reposent une grande partie du jour. Malgré toutes ces précautions néanmoins, ils sont fort souvent surpris, parce qu'ils manquent à la plus essentielle, qui est de faire une sentinelle exacte; car au lieu de se relever les uns les autres dans cette fonction, ils se reposent sur l'assurance que leur ont donnée les Découvreurs qu'ils ont envoyés, avant que de cam-

per ; ils dorment tous ensemble comme en païs de fureté, & c'est lorsqu'ils sont profondément endormis, qu'on leur donne l'assaut, qu'on les assomme, ou qu'on les fait esclaves.

Cette Guerre de surprise que se font les Sauvages les uns aux autres, à la façon des Parthes qui fatiguérent si long-temps les Romains, ne vient point d'un principe de lâcheté; mais plûtôt de l'envie qu'ils ont de rendre leur victoire plus complette, & de leur attention à conserver leur monde. La perte d'une seule personne leur est extrêmement sensible, eu égard à leur petit nombre; & cette perte a de si grandes conséquences pour le Chef d'un Parti, que de-là dépend sa réputation; les Sauvages voulant qu'un Chef non seulement soit habile, mais encore qu'il soit heureux. Leur bizarerie est telle sur ce point, que s'il ne raméne tout son monde, & que s'il en meurt quelqu'un même de mort naturelle, il est presque entiérement décrédité. Cela peut être néanmoins l'effet d'une bonne politique, pour tenir par-là ces Chefs en bride, & les engager à ne pas exposer leur monde avec témérité. Du reste, ils font bien voir dans l'occasion, qu'ils ne manquent pas de cœur lorsqu'ils sont découverts, & qu'il faut payer de leur personne; soit que deux Partis Ennemis se rencontrent en campagne, soit qu'ils soient obligés d'attaquer une Place en état de faire résistance.

Combat de rencontre.

Le Sieur de Champlain, suivi de quelques autres François, ayant accompagné les Sau-

vages Algonquins & Montagnais, qui alloient en guerre contre les Iroquois, nous a laissé la description d'une de ces rencontres, laquelle peut faire sentir qu'ils ont de la valeur, & même une certaine noblesse de courage, dont on se feroit honneur en Europe. Voici ce que j'ai recueïlli de sa naration que j'ai un peu abrégée.

* Champlain & sa Troupe s'étant embarqués sur le Lac qu'on a depuis appellé de son nom le Lac de Champlain, & continuant leur route en silence, & sans faire de bruit, ils virent sur les dix heures du soir, à la pointe d'un Cap, déborder les Iroquois, qui venoient aussi en guerre de leur côté. Dés que les deux Partis se furent apperçûs, on jetta de part & d'autre de grands cris, & chacun se prépara au combat. Les Iroquois mirent pied à terre, rangérent tous leurs canots sur le rivage, pour être en état de se rembarquer en cas de besoin ; & ayant abattu du bois avec leurs haches, ils se barricadérent fort bien. Les autres de leur côté se mirent à la portée d'un trait de fléche de la barricade de leurs ennemis, sérrérent leurs canots au large les uns contre les autres, les attachérent avec des piquets, & se mirent en état de se battre.

Dés que ceux-ci furent en ordre, ils détachérent deux canots avec des Héraults pour aller offrir le combat aux Iroquois, qui l'acceptérent avec joye ; mais pour le lendemain seulement, disant qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils pussent le commencer dans l'obscurité de la nuit, laquelle enséveliroit leurs belles actions ; qu'il falloit attendre le jour pour se reconnoître, & qu'au moment que le

* *Voayges de Champlain, Liv. 3. ch. 2.*

Soleil ſe montreroit ſur l'horiſon, ils iroient leur livrer la bataille. Aprés cette réponſe qui fut agréée, les deux canots rejoignirent le gros de leur petite armée, & de part & d'autre, la nuit ſe paſſa à chanter des chanſons de mort : à vanter ſes hauts-faits, & ceux de ſa Nation, & à dire, ſelon la coûtume bien des choſes mépriſantes pour ſes Ennemis, dont chaque parti ſe promettoit une victoire aiſée.

Le jour étant venu, les Iroquois ſortirent de leur Fort au nombre de prés de deux cens hommes, marchant au petit pas en ordre de bataille, avec une gravité & une contenance Lacédémonienne, dont le Sieur de Champlain fut fort content. Ils avoient trois Chefs à leur tête, qui avoient trois grands pennaches pour ſe diſtinguer dans l'action. Ceux du parti contraire qui avoient débarqué, ſe rangérent dans le même ordre. Champlain s'étant alors avancé, les Iroquois firent alte pour ſe remettre de leur ſurpriſe, & aprés l'avoir contemplé un moment, ils s'ébranlérent pour décocher leurs fléches, & l'action commença de bonne grace. Elle auroit continué de la même maniére ; mais Champlain ayant tué deux des Chefs Iroquois, & bleſſé à mort un troiſiéme de leur troupe du premier coup d'arquebûſe qu'il tira ; un autre François ayant auſſi tiré en même temps de dedans les bois, l'effet inopiné de ces armes à feu, qui étoient nouvelles pour ces Barbares, les déconcerta ; ils ne diſputérent pas la victoire, que ſans cela ils auroient peut-être remportée. Ils abandonnérent le champ de bataille, & leurs retranchemens ; ils ſe ſauvérent dans les bois, où leurs ennemis les pourſuivirent, en tuérent pluſieurs, firent

quelques prisonniers, & le reste se sauva comme il pût.

Dans ces sortes d'occasions, leur petit nombre leur permet assez de s'attacher, pour ainsi parler, corps à corps, & de se battre comme en duel, ainsi que faisoient les Héros de l'Iliade & de l'Eneïde. Ils se connoissent assez souvent, & se parlent. Ils se demandent des nouvelles, se haranguent, & ne s'assomment point sans s'être fait auparavant quelque compliment, pareil à ceux que Virgile fait faire à son Enée.

Quoique les Sauvages soient faits à se battre dans les bois, & courant d'arbre en arbre, ils ne laissent pas de se comporter fort bien en plaine & à découvert. Ils ont même entr'eux une maniére d'exercice pour faire leurs évolutions militaires, qui fait voir qu'ils ne combattent point à la débandade, & qu'ils sçavent garder leurs rangs. Champlain nous en donne aussi cette description.

» Les Chefs, dit-il, prennent des bâtons » de la longueur d'un pied, autant en nombre qu'ils sont, & signalent par d'autres » un peu plus grands, leurs Chefs, puis vont » dans les bois, & esplanadent un espace » de cinq ou six pieds en quarré, où le Chef » comme Sergent-Major, met par ordre tous » ces bâtons, comme bon lui semble; » puis apelle tous ses compagnons qui viennent tous armés, & leur montre le rang » & ordre qu'ils dévront tenir lorsqu'ils se » battront avec leurs Ennemis; ce que tous » ses Sauvages regardent attentivement, re» marquant la figure que leur Chef a faite » avec ces bâtons, & aprés se retirent de» là, & commencent à se mettre en ordre;

RPJCB

31. Tom. III. Pag. 229.

» ainsi qu'ils ont vû lesdits bâtons ; puis se
» mêlent les uns parmi les autres, & re-
» tournent derechef en leur ordre, conti-
» nuant deux ou trois fois; & font ainsi à tous
» leurs logemens, sans qu'il soit besoin de
» Sergent-Major pour leur faire tenir leurs
» rangs, qu'ils sçavent fort bien garder sans
» se mettre en confusion. Voilà la regle qu'ils
» tiennent en leur guerre.

Siége des Places.

Le Siége des Places, où ils trouvent de la résistance, est encore une preuve qu'ils ont des regles d'un art militaire, où la ruse & l'industrie vont de pair avec la force & la valeur la plus intrépide. Si les Assiégeans font des efforts incroyables pour surprendre la vigilance des Assiégés, & pour vaincre tous les obstacles qu'on leur oppose, ceux-ci n'omettent rien de ce qui peut servir à une belle défense. Les feintes, les fausses attaques, les sorties vigoureuses & imprévûës, les embûches, les surprises, tout est mis en usage de part & d'autre tour à tour: mais il n'est guéres de siége qui dure. Les palissades n'étant que de bois, & les Cabanes n'étant que d'écorce, les Assiégés ont beau garnir leurs remparts de pierres, de poutres, & d'eau; ils ont beau être attentifs à repousser les Assaillans par une grêle de traits; ceux-ci portent chez eux la désolation par des fléches enflammées, dont un petit nombre suffit, si le vent les favorise, pour réduire tout le Village en cendres. Ils font leurs approches sans crainte avec des mantelets faits de planches qu'ils portent devant eux, & à la faveur desquelles ils vont jus-

qu'au pied de la palissade, qu'ils sapent avec la hache, ou avec le feu : ou bien ils font une contre-palissade, laquelle leur servant de bouclier & d'échelles, leur donne le moyen de franchir les retranchemens ennemis, & de s'en rendre les maîtres. C'est ainsi que j'ai vû dans une de nos Relations, que sept cens Iroquois avoient forcé un Village de la Nation apellée *du Chat*, où il y avoit prés deux mille hommes pour la défendre, nonobstant une grêle continuelle de coups de fusil, qui pleuvoient sur eux de tous les côtés.

Sac & prise d'une Place.

Il est impossible de bien dépeindre la triste scéne qui se passe dans un Village surpris ou forcé. Le Vainqueur barboüillé de noir & de rouge d'une maniére propre à inspirer la terreur, & insolent de sa victoire, court par-tout en forcené, chantant son triomphe, & insultant aux vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe sous sa main, est immolé à sa cruauté barbare. Il met tout à feu & à sang dans la premiére chaleur du carnage. Sa fureur ne s'arrête que par la lassitude, & alors elle devient industrieuse pour être plus cruelle à l'égard des malheureux, qui ayant échappé aux premiers coups, ont le triste sort de tomber vifs entre leurs mains. Les Vaincus de leur côté n'ignorant pas ce qu'ils ont à attendre de la cruelle férocité des victorieux, aimant mieux périr, & s'ensévelir dans les cendres de leur patrie, que de survivre quelques momens à sa ruïne, pour être exposés ensüite aux tourmens de cruauté la plus rafinée, font des prodiges de

valeur ; & animés également par l'esprit de vengeance, & par le désespoir, se font des armes de tout ce qui leur vient à la main, cherchent la mort dans leur courage, & dans celui de leurs Ennemis, & ne cedent enfin, que lorsqu'accablés par le nombre, ou par l'excés de la fatigue, ils se trouvent dans l'impossibilité de continuer à faire résistance.

Comme les Vainqueurs ne sçauroient conserver le grand nombre de prisonniers qu'ils font dans un Village dont ils se sont rendus les maîtres, leur politique, qui vise à empêcher les Vaincus de pouvoir se relever, & se remettre en état de défense, leur fait discerner ceux qu'ils veulent sacrifier à la fureur militaire, & ceux qu'ils veulent réserver pour les incorporer parmi eux. Ainsi les Vieillards qui auroient de la peine à apprendre leur Langue, ou que leur âge rendroit inutiles : les Chefs & les Considérables parmi les Guerriers, dont ils pourroient avoir quelque chose à craindre s'ils leur échappoient : les enfans d'un âge trop tendre, & les infirmes qui seroient trop à charge dans leur route, sont les victimes infortunées qu'ils immolent à leur rage & à leur fausse prudence. Ils en brûlent plusieurs avant que de sortir du Village qu'ils ont pris, & comme sur le champ de bataille. Ils en brûlent ensuite tous les soirs quelque autre les premiers jours de leur marche, lorsqu'ils peuvent se retirer sans crainte d'être poursuivis.

Les petits Partis n'étant pas en état de faire des coups d'éclat, n'osent presque pas s'avancer jusqu'aux portes des Villages. Il y en a cependant qui le font ; mais se sont des

coups rares, & pleins de témérité, tel que fut celui d'un Iroquois, qui approchant secrettement de la palissade d'un Village où l'on chantoit actuellement la Guerre; & ayant apperçu deux Sauvages sur une guérite, y monta adroitement, déchargea un coup de massuë sur la tête de l'un; & ayant jetté l'autre par terre, se donna le temps de l'égorger, & d'enlever la chévelure à tous les deux, aprés-quoi il se sauva. Ils font leurs coups d'ordinaire dans les lieux de chasse & de pêche, & quelquefois à l'entrée des champs & des bois, où aprés s'être tenus tapis dans les brossailles pendant quelques jours, le malheur de quelques passans, qui ne pensent à rien moins, leur donne l'avantage de la surprise & de la victoire. Harcelés ensuite par la crainte d'être poursuivis, ils fuyent plûtôt, qu'ils ne battent en retraite; cassent la tête aux blessés, & à ceux qui ne peuvent les suivre, & ne ménent de prisonniers avec eux qu'à proportion de leur petit nombre; s'ils ont envie d'en brûler quelqu'un, qui leur paroisse surnuméraire, & qu'ils ne croyent pas avoir le temps de le faire à leur aise, ils l'attachent à un arbre, & mettent le feu à un autre arbre voisin, qui soit dans un juste éloignement; pour le faire souffrir long-temps, & ne le brûler qu'à la longue. Ces misérables ainsi abandonnés, meurent comme des forcenés, ou du feu lent qui les consume, ou d'une faim cruelle, si le feu n'a pû r'allumer assez bien pour leur faire sentir son activité.

Des Chévelures enlevées.

Tous les Guerriers, lorsqu'ils son assemblés en Corps d'armée, avant de donner un com-

bat, ou d'attaquer une Place, coupent la tête de ceux qu'ils ont tués, & surpris à l'écart, & la portent dans leur camp, où ils l'exposent au bout d'une espéce de pique ou d'un long bâton, à la vûë des Ennemis sur qui ils ont fait cette conquête. Mais en se retirant, ou dans les autres occasions, ils ne font qu'enlever la chévelure de tous ceux qui sont morts. Ils cernent pour cet effet la peau qui couvre le crâne, coupant au-dessus du front & des oreilles jusqu'au derriére de la tête. Aprés l'avoir arrachée, ils la préparent, & la ramollissent, comme ils ont coûtume de faire à celles des bêtes qu'ils ont prises à la chasse. Ils étendent ensuite cette peau sur un cercle où ils l'attachent ; ils la peignent des deux côtés de diverses couleurs, quelquefois ils tracent du côté opposé aux cheveux, le portrait, ou la peinture hiéroglyphique de celui à qui ils l'ont enlevée, & la suspendent au bout d'une perche, & la portent ainsi en triomphe. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que tous ceux à qui l'on fait cette cruelle opération de leur enlever la chévelure, n'en meurent point, non plus que du coup de casse-tête, dont on a crû les avoir assommés à n'en plus revenir. Plusieurs en sont réchappés, & j'ai vû une femme dans nôtre Mission, à qui aprés un semblable accident, les François avoient donné le nom de *la Tête pelée*, & qui se portoit fort bien. Elle étoit mariée à un François iroquisé, dont elle avoit des enfans.

Les Scythes & d'autres peuples Barbares de l'Asie & de l'Europe, s'étoient rendus autrefois célébres par ces terribles marques de leur férocité, que les Auteurs anciens n'ont point ignorées. Voici comme * Hérodote

* Herodo. Lib 4. n. 64.

s'explique au ſujet des Scythes. » Un Scy-
» the boit du ſang du premier priſonnier
» qu'il fait, & il preſente au Roi les têtes de
» tous ceux qu'il a tuez dans le combat ; car
» en portant une tête, il a part au butin, au-
» quel il n'a nul droit ſans cette condition.
» Il coupe cette tête de cette maniére. Il la
» cerne autour des oreilles, & ayant ſéparé
» la tête d'avec le reſte, il en arrache la peau,
» qu'il a ſoin de ramollir avec ſes mains, &
» d'apprêter comme on apprête une peau de
» bœuf. Il en fait enſuite un ornement, &
» l'attache au harnois de ſon cheval en guiſe
» de trophée. Plus un particulier a de ces
» ſortes de dépoüilles, plus il eſt conſideré &
» eſtimé. Il s'en trouve qui couſent pluſieurs
» de ces peaux enſemble, comme ſi c'étoient
» des peaux de bêtes, & s'en font des véte-
» mens. Pluſieurs écorchent les mains droi-
» tes de leurs ennemis ; ils enlévent habile-
» ment cette peau avec les ongles qui y re-
» ſtent attachez, & ils s'en ſervent pour or-
» ner leur Carquois, parce que la peau de
» l'homme eſt épaiſſe, & plus éclatante par
» ſa blancheur, que celle de tous les autres
» animaux. Il y en a encore un grand nom-
» bre qui écorchent les hommes entiers ; ils
» en font ſécher la peau ſur des chevalets, &
» s'en ſervent enſuite de houſſe qu'ils met-
» tent ſur leurs chevaux.

Ce ſont-là, dit cet Auteur, des coûtumes reçûës chez ces Peuples. Il explique enſuite de quelle maniére ils font des taſſes du crane de leurs ennemis les plus conſidérables, & de leurs amis même les plus familiers qu'ils ont vaincus en combat ſingulier en preſence du Prince, quand les différends ſurvenus entr'eux les ont contrains de les apeller en duël.

Les Gaulois n'étoient pas moins barbares que les Scythes, & ¶ Diodore de Sicile en »écrit à peu prés dans les mêmes termes. » Si »quelqu'un, dit il, s'avance pour les comba-»tre, ils chantent les belles actions de leurs » Ancêtres, & les leurs propres. Ils affectent » au contraire de témoigner un souverain mé-» pris pour leurs ennemis, n'oubliant rien de » ce qui peut servir à leur faire perdre coura-» ge, & les intimider. Ils pendent au cou de » leurs chevaux les têtes qu'ils ont coupées. » Ils font porter par leurs esclaves les dépouil-» les ensanglantées de ceux qu'ils ont vaincus, » pendant que par leurs chants ils célébrent » eux-mêmes leur victoire. Ils attachent ces » trophées aux vestibules de leurs maisons. » Pour ce qui est des têtes de leurs ennemis » les plus considérables, ils les conservent » dans des caisses embaumées avec de la gom-» me de cédre, & en les montrant aux Etran-» gers qui passent chez eux, ils se font un mé-» rite de ce que leurs Ancétres, ou bien eux-» mêmes, ils ont refusé de recevoir de grosses » sommes d'argent pour ces têtes, dont ils » n'ont pas voulu se défaire.

Les anciens Germains, qui étoient descen-dus des mêmes Scythes dont parle Hérodo-te ainsi que le prétend Elie * Skéed dans son Livre de la Religion ancienne des Germains, les Gaulois, des Peuples de la Grande-Bre-tagne & des Vandales, en usoient de la mê-me maniére à l'égard des têtes de leurs enne-mis; ce qui est confirmé par § Strabon, le-quel assure que la plûpart des Peuples du Nord n'étoient point différens en cela des Gaulois.

¶ *Diodor. Sicil. Lib. 5. p. 212. & 213.*
* *Elias Skeed, p. 381.* § *Strab. Lib. 4.*

Elie Skéed prétend aussi que cet usage barbare étoit pratiqué de presque tous les Orientaux ; & c'est peut-être à cet usage que Dieu fait allusion dans ce passage du * Deutéronome : » J'enyvrerai mes fléches de leur sang, » & mon épée se saoulera de leur chair » Quel est ce sang dont il veut enyvrer ses » fléches ? Le sang des morts qui seront tués » sur le champ de bataille, & le sang des cap- » tifs dont on dépoüille la tête *Inebriabo sagittas meas sanguine, & gladius meus devorabit carnes, de cruore occisorum, & de captivitate nudati inimicorum capitis*. Le sens du passage est bien plus complet en interprétant ce dépoüillement de cette opération sanglante, qui enléve la peau des captifs jusqu'au crane, qu'en l'expliquant avec les Interprétes de la coûtume d'ôter le casque aux prisonniers de guerre, & de les faire marcher tête nuë.

Les Iroquois se contentent d'enlever ces chévelures de la maniére dont je l'ai décrit. Il y a quelques Nations de l'Amérique qui écorchent leurs ennemis morts, qui font parade de ces dépoüilles, & qui se servent sur-tout des mains pour en faire des poches à mettre leur Tabac, & qu'on apelle en Canada *sacs à petun*.

Retour des Guerriers & des Prisonniers.

Les Prisonniers qui ont été enlevez par de petits partis sont bien moins malheureux dans leur marche, que ceux qui ont été pris par un Corps d'Armée, parce que les Vainqueurs n'étant point animez par le nombre de leurs gens ou de leurs esclaves, ne pensent qu'à se sauver, & à mener sûrement

* Deuter. cap. 32. v. 42. 43.

RPJCB

32. Tom. III. Pag. 237.

conquête à leur Village. Pour cet effet
ëur lient seulement les bras au-dessus des
les, assujettissant leurs liens derriére le
, de maniére qu'ils ont les mains libres,
que néanmoins ils puissent se détacher,
qu'ils ayent même assez de liberté pour
rir & se sauver, laquelle dépend d'un
ain balancement du corps que cette fa-
de les lier leur ôte absolument, à moins
ls ne so ent exercez à courir ainsi de jeu-
e. Un Missionnaire m'a assûré qu'il avoit
n Sauvage qui s'y étoit tellement fait,
l ne pouvoit pas courir autrement, &
nçoit cependant tous les autres à la
rse.

Maniére de garder les Prisonniers.

e tems le plus fâcheux pour eux, est ce-
de la nuit; car tous les soirs on les étend
le dos presque tout-nuds, sans autre lit
la terre, dans laquelle on plante quatre
uets pour chaque prisonnier, afin d'y
leurs bras, & leurs pieds ouverts & éten-
en forme de Croix de saint André. On
once de plus un cinquiéme piquet auquel
ttache un collier, qui prend le prison-
par le col, & le serre de trois ou quatre
rs. Enfin on le ceint par le milieu du corps
c un autre collier ou sangle, dont celui
a soin du captif, prend les deux bouts
il met sous sa tête pendant qu'il dort,
d'être éveillé, si son prisonnier faisoit
lque mouvement pour se sauver.

Cette posture si contrainte durant une nuit
iére, est sans doute un supplice. Mais
t un martyre des plus rigoureux dans la
on des Mousquites & des Maringoins,

ou Coufins; car il n'eft pas poffible d'exprimer jufqu'où va l'importunité de ces animaux, qui volant par millions, & ne faifant que bourdonner, ne ceffent d'enfoncer leurs aiguillons jufqu'au vif & de fuccer le fang, laiffant un venin dans chaque piqueure, qui caufe en même-tems, & une inflammation, & une forte demangeaifon.

Du refte, ils font toûjours efpérer à ces pauvres malheureux, qu'à leur arrivée on leur donnera la vie. Lors même qu'ils font éloignez des lieux où ils les ont pris, on ne garde plus tant de mefures pour les veiller, & on leur donne une liberté fi grande, qu'elle devient quelquefois funefte à leurs Vainqueurs. Car il eft fouvent arrivé que les efclaves mal gardez fe font détachez, ont affommé une partie de leurs ennemis enfévelis dans le fommeil, & fe font rendus maîtres des autres, les ont faits prifonniers à leur tour, leur laiffant tout lieu de fe plaindre de leur trop grande confiance, & d'une fécurité imprudente, qui devenoit la caufe de leur perte.

Cri de Mort.

Les Guerriers approchant de leur Village, ou d'un Village de leurs Alliés, détachent quelqu'un de leur troupe pour aller porter la nouvelle de leur retour, & cependant ils font alte en attendant qu'on vienne audevant d'eux. Celui qui a cette commiffion, d'aûffi loin qu'il apperçoit le Village, ou dés qu'il peut préfumer qu'il fera entendu, commence à faire le *cri de mort*, en criant *kôhe*; parole qu'il traîne autant qu'il peut & qu'il répéte un nombre de fois, égal à celui

les personnes de leur troupe, qui sont mortes dans le combat, ou pendant le voyage. Ce cri est perçant, & fort lugubre. Il s'entend de fort loin, sur-tout sur la Riviére, & pendant la nuit. Aussi tôt on sort de toutes les Cabanes du Village ; & on court du côté d'où vient le cri. Cependant l'Envoyé continuë sa route, redoublant de temps en temps son cri de mort. Il ne s'arrête qu'au milieu du Village, où il se forme un cercle autour de lui. Alors ayant repris un peu ses esprits, il dit à voix basse à l'un des anciens, commis pour l'écouter, le précis de leur voyage, le nom de ceux qu'ils ont perdu, & le genre de leur mort sans omettre aucune circonstance de ce qui les concerne. Cet ancien ayant oüi son rapport, répéte à haute voix, en style de Conseil, tout ce que celui-ci a raconté. Aprés ce récit, chacun se retire chez soi. Les intéressés dont les parens sont morts, vont les pleurer dans leurs Cabanes, où ils reçoivent les complimens ordinaire de condoléance. L'Envoyé de son côté se retire dans la sienne, ou bien s'il est étranger, il entre dans quelque autre où il ait quelque alliance de parenté ou d'hospitalité. On lui donne là à manger, aprés quoi il raconte en détail tout ce qui s'est passé dans leur expédition, & reçoit les complimens de félicitation sur son heureux retour.

Ils ont ce respect les uns pour les autres, que quelque complette que soit leur victoire & quelque avantage qu'ils ayent remporté, le prémier sentiment qu'ils font paroître, c'est celui de la douleur pour ceux qu'ils ont perdu parmi les leurs. Tout le Village doit y participer ; la bonne nouvelle du succés ne se dit qu'aprés qu'on a donné aux morts les

prémiers regrets qui leur sont dûs. Cela étant fait, on avertit de nouveau tout le monde par un second cri, on lui donne part de l'avantage qu'on a remporté, & on se livre à la joye qu'a mérité la victoire.

Les femmes font la même chose à l'égard des hommes qui sont allés à la chasse ou à la guerre. Car au moment de leur retour, elles vont les attendre sur le rivage; & au lieu de leur témoigner d'abord la joye qu'elles doivent sentir de les voir arriver en bonne santé, elles commencent par pleurer ceux de leur parenté, qui sont morts dans le Village pendant leur absence, & leur annoncent la perte qu'ils ont faite par leurs nénies, & leurs chansons thréniques dont nous parlerons dans la suite.

Cri de Victoire.

S'il n'y avoit eu personne de tué ou de mort du côté des Vainqueurs, comme il arrive souvent dans les petits partis, qui vont plûtôt à la picorée qu'à la guerre, alors l'Envoyé, au lieu d'un cri de mort, fait un cri de triomphe en criant *Kôhe*; mais prononçant ce mot d'une maniére plus briéve & plus coupée. Il la réïtére autant de fois qu'il a de prisonniers ou de chévelures, & tout le Village s'abandonnant au plaisir que cause un tel cri, court avec avidité pour apprendre la bonne nouvelle.

* Il est surprenant qu'une coûtume aussi singuliére ne nous ait point été détaillée par les Auteurs anciens. Elle est cependant passée

* *Lamberti, Relat, de la Colchide, cap.* XI. *p.* 67.

ſée d'Aſie en Amérique, & ſe pratique encore aujourd'hui dans la Colchide. L'*obi* qui eſt le cri de mort des Mingreliens, eſt auſſi celui des Hurons.

Les nciens & les parens des Guerriers ſçachant leur arrivée, députent au-devant d'eux pour les féliciter ſur leur heureux retour, pour leur porter des rafraîchiſſemens, & pour ſe charger de conduire les eſclaves.

Entrée des Priſonniers.

Le jour deſtiné à cette entrée, les Guerriers abandonnent leurs priſonniers comme s'ils n'y prenoient plus aucun interêt; ils ſe rendent au Village ſeuls, marchant à la file les uns des autres à peu près comme quand ils ſont partis, mais ſans chanter, ſans être peints, & même en habits déchirés, comme gens qui viennent de loin. Cependant ceux qui ſont chargés des priſonniers, les préparent pour cette cérémonie, laquelle eſt une eſpéce de triomphe, qui a pour eux quelque choſe d'honorable & de triſte en même tems. Car ſoit qu'on veüille leur faire honneur, ou qu'on ne leur en faſſe que pour relever la gloire des Vainqueurs, on peint leur viſage de noir & de rouge comme dans un jour de ſolemnité. On orne leur tête d'une couronne rehauſſée de plumes; on met dans leur main gauche un bâton blanc revêtu de peau de cigne, qui eſt une eſpéce de bâton de commandement, ou de ſceptre, comme s'ils répréſentoient le Chef d la Nation, ou la Nation elle-même qui a été vaincuë Dans leur main droite on leur met la Tortuë, & on attache au col du plus apparent des eſclaves, le collier de porcelaine que le Chef de Guerre a

reçû ou donné, lorſqu'il a levé le Parti, & ſur lequel les autres Guerriers ont pris leur engagement. Mais ſi d'un côté on leur fait honneur, de l'autre, pour leur faire ſentir leur miſére, on les dépoüille de tout le reſte; de ſorte qu'ils ſont preſque entiérement nuds, & on les fait marcher les bras liés derriére le dos au-deſſus du coude, ainſi que je l'ai déja dit.

Je me ſuis informé des Canadiens les plus habiles, & qui ont eu plus de communication avec les Sauvages, pour ſçavoir quelle pouvoit être la ſignification de ce bâton blanc revêtu de plumes de cigne. Quelques-uns m'ont dit que c'étoit un ſymbole, qui repréſentoit à ces pauvres eſclaves le triſte ſort de leur condition, & qu'ils avoient abſolument perdu tout droit ſur eux-mêmes, & ſur leur propre vie. Cependant un Officier m'a raconté un fait dont il avoit été témoin, & d'où l'on pourroit inférer que ce bâton eſt une marque d'honneur; car un petit Parti de Guerriers ayant fait deux priſonniers dans une rencontre où il ſe trouva, l'un des deux ſupportant avec peine ſa nouvelle deſtinée, & ne prenant ce bâton qu'avec une nonchalance, qui témoignoit l'excès de ſa douleur, l'autre compagnon de ſon malheur le lui arracha de force, lui diſant avec indignation, que la lâcheté qu'il faiſoit paroître, marquoit bien qu'il n'étoit pas digne de le porter. Il ſe mit enſuite à marcher fiérement portant les deux bâtons, celui qu'on lui avoit mis en main, & celui qu'il avoit arraché.

La marche des Priſonniers commence par ceux du Village, qui portent les chévelures des morts attachées au bout de longues

baguettes comme des demi piques. Ils se suivent tous à la file de distance en distance; ensuite viennent les esclaves, qui chantent tout le long du chemin, faisant accorder le son de la Tortuë avec leur chanson de mort. Ceux du Village étant avertis à peu prés du temps de l'arrivée des Prisonniers, leur vont à la rencontre à un quart de lieuë, ou à une demi-lieuë loin, & presque tous se préparent à se donner un cruel divertissement à leurs dépens. Dés qu'on les a joints, on les arrête; & tandis qu'ils chantent leur chanson de mort, tout le reste du Village danse autour d'eux, en suivant la cadence de leur chanson par leurs *bé*, *bé* redoublés, qu'ils tirent du fonds de leurs poitrines. Aprés les avoir ainsi arrêtés, on les fait courir; & c'est alors que chacun s'efforce à leur faire le plus de mal qu'il peut. Les coups de pierre, les coups de poing & de bâton leur pleuvent sur le corps comme la grêle. On ne trouve pas mauvais qu'ils se défendent, & on en rit. Mais liés comme ils sont, & accablés par le nombre, leur défense leur devient fort inutile. Chacun a droit de les arrêter, & jusqu'au Village on leur fait faire diverses pauses ou stations. Avant qu'ils y entrent, quelque ancien les arrête aussi pour leur faire arracher quelques ongles à belles dents, ou pour leur faire couper quelque doigt, ainsi qu'il aura été auparavant réglé dans le Conseil, ou que quelque particulier l'aura demandé.

Il y a cependant sur cela quelques loix établies entr'eux, mais qu'ils observoient autrefois plus scrupuleusement qu'aujourd'hui. Les Guerriers ont droit sur leurs prisonniers jusqu'à ce qu'ils les ayent donnés; ils se dépoüillent en quelque sorte de ce droit à l'en-

trée des Villages, pour laiſſer à leurs compatriotes ou á leurs alliés la ſatisfaction de s'en divertir; ce que chacun fait avec plus ou moins de fureur, ſelon qu'il eſt plus ou moins animé par les pertes que la guerre lui cauſe. C'eſt-là une eſpéce de triomphe dont les Guerriers ont tout l'honneur, quoiqu'ils n'y paroiſſent pas, & dont le peuple a tout le plaiſir. Néanmoins, comme les Guerriers ne ſe dépoüillent pas tellement de ce droit ſur leurs priſonniers, qu'ils ne doivent leur revenir, il eſt de leur intérêt qu'ils leur reviennent le plus ſains, & le moins diſgraciés qu'il ſe peut, afin que le préſent qu'ils en doivent faire dans la Cabane de leurs peres, où ils doivent remplacer les morts, ſoit reçû plus agréablement. C'eſt pour cela qu'il a été établi, que ceux qui veulent mutiler, ſoient obligés de donner un préſent proportionné à la mutilation, afin de dédommager celui à qui il appartient.

La paſſion ſe mêle ſouvent dans ces rencontres, & il n'eſt pas toûjours aiſé de ſauver ceux à qui l'on voudroit faire donner la vie, à cauſe de ces mutilations, qui les rendant inutiles, les font jetter au feu. Pour cette raiſon on cache avec ſoin la deſtination qu'on en veut faire; mais ſi le ſecret en eſt éventé, & que les perſonnes à qui ils ſont deſtinez, ſoient de quelque conſidération, elles vont au-devant de ceux qu'elles ont envie de ſauver, & les conduiſent elles-mêmes par la main. Le reſpect qu'on a pour elles, ſauve à ces pauvres malheureux le mal qu'on leur feroit ſans cette précaution. Autrement ils ſont ſi maltraitez, qu'en entrant au Village, le ſang leur coule de toutes parts; & ils ſont quelquefois dans un état ſi pitoyable, que

c'eſt une merveille qu'ils n'ayent pas ſuccombé ſous les coups.

Ce droit d'entrée eſt dû dans tous les Villages de la Nation ou de leurs alliez, qui ſe trouvent ſous leurs routes, juſqu'à celui où ils doivent être définitivement jugez ; partout c'eſt la même aubeine, & la même cérémonie. On a cependant plus d'égard & de modération dans les Villages qui ne ſont que de paſſage.

La grêle des coups ceſſe au moment qu'ils entrent dans le Village. On les introduit dans une Cabane de Conſeil, où ſe retrouvent avec les Anciens & toute la jeuneſſe, les Guerriers qui les ont amenez, leſquels reprennent alors le premier droit qu'ils avoient ſur eux. On donne à manger à ces pauvres malheureux ; aprés-quoi le Chef des Guerriers leur ordonne de chanter leur chanſon de mort, & de divertir la compagnie à leurs dépens. On ne leur fait pas néanmoins d'autre mal, que celui de joüir de l'état miſérable où ils ſont. Tout le plaiſir conſiſte à les voir danſer, & à les entendre chanter des chanſons de leur pays, ou bien de celles que leurs Vainqueurs leur ont appriſes chemin faiſant. D'une Cabane on les conduit dans une autre, & on les promene ainſi pendant quelques jours dans les Cabanes, juſqu'à ce que les Guerriers ſe remettent en route ; ou ſi c'eſt le Village de leur ſéjour, juſqu'à ce qu'on ait déterminé & déclaré à qui on doit les donner.

Deſtination des Eſclaves.

La deſtination s'en fait dans un Conſeil, aprés lequel on fait le cri dans le Village, où tout le monde s'aſſemble dans la place publi-

que pour y apprendre le ſort des eſclaves. Un Ancien déclare le partage qu'on en a fait, les Nations alliées, ou les perſonnes à qui ils ſont donnez, & le nom de ceux ou de celles qu'ils doivent remplacer. On diſtribuë auſſi en même temps les chévelures, leſquelles tiennent lieu d'un eſclave, & remplacent auſſi une perſonne. Ceux qui reçoivent ces chévelures, les conſervent avec ſoin, les ſuſpendent pendant quelque temps aux portes de leurs Cabanes; elles s'en font un ornement dans les ſolemnitez publiques, ſur-tout lorſqu'on chante la Guerre; & enfin elles les ſuſpendent de nouveau aux portes de leurs Cabanes, où le temps acheve de les conſumer.

Aprés cette diſtribution on conduit les eſclaves dans les Cabanes où ils ſont donnez, & on les y introduit; ou bien, on les laiſſe à la porte dans le veſtibule; ce qui ſe pratique ſur-tout lorſqu'on n'eſt pas déterminé à leur donner la vie. Là on leur fait donner ſur le champ à manger. Cependant ceux de cette Cabane, leurs parens & leurs amis pleurent les morts que ces eſclaves remplacent, comme ſi on ne faiſoit que de les perdre; & on verſe dans cette cérémonie des larmes véritables pour honorer la mémoire des perſonnes, dont la vûë de ces eſclaves rappelle un ſouvenir amer, & renouvelle la douleur qu'on a euë de les avoir perduës.

Les Guerriers qui donnent un eſclave, le donnent avec le collier qui a ſervi d'engagement à leur entrepriſe, ou qui leur ſert de parole, pour dire qu'ils ont rempli leur obligation. Ils dépoüillent l'eſclave de tout le reſte, excepté de la ſeule piéce qu'ils ne peuvent lui ôter avec bienſéance. La Cabane à qui l'eſclave eſt donné, doit répondre à ce preſent

par un autre ſi elle lui donne la vie ; mais ſi elle le jette au feu, le preſent ſe prend ſur le Village, étant juſte qu'il paye le plaiſir barbare qu'il a de le faire mourir.

On brûle toûjours deux ou trois eſclaves, lorſqu'ils ſont donnez pour remplacer des perſonnes de grande conſidération, quand bien même ceux qu'on remplace, feroient morts ſur leur natte, & de leur mort naturelle. On n'eſt point ſurpris que ceux à qui on les donne, les jettent au feu, ſelon leur expreſſion ; mais aprés cela il faut que les perſonnes intéreſſées ſe contentent ; car l'obligation de remplacer les morts, ſubſiſtant toûjours dans les enfans par rapport à la Cabane de leurs peres & de leurs tantes, juſqu'à ce qu'on ait donné la vie à une perſonne qui repréſente celle qu'on veut reſſuſciter ; ceux qui ont cette obligation, auroient droit de ſe plaindre qu'on les ménage peu ; puiſque pour faire un eſclave, ils ſont obligez de courir les riſques d'être faits eſclaves eux-mêmes, d'être tuez ou brûlez, de la même maniére dont ils les brûlent chez eux.

Souvent les Anciens appliquent quelques priſonniers au fisk, comme un bien qui appartient au public, & qui peut ſervir dans la ſuite pour quelque affaire d'Etat. On ne laiſſe pas alors de les déterminer à quelque Cabane, & de leur faire relever quelque nom, pour mieux déguiſer les intentions ſecretes que le Conſeil peut avoir priſes, ou prendre dans la ſuite à leur ſujet. D'autrefois les Anciens & les Guerriers eux-mêmes, en les donnant dans une Cabane, font preſſentir l'inclination qu'ils ont ſur la déciſion de leur vie ou de leur mort, & cette inclination eſt communément ſuivie par la déférence qu'on

04342

a pour eux ; mais elle ne fait pas loi. Celles à qui on les donne, en sont tellement maîtresses, que l'inclination de tout le Village ne sçauroit les sauver, si elles ont envie de les jetter au feu ; ni les faire mourir, si elles ont la volonté de leur donner la vie.

Les circonstances critiques où se trouvent ces malheureux, décident assez souvent de leur destinée. Leur perte est comme assurée, s'ils tombent dans une Cabane où l'on ait perdu beaucoup de Guerriers, ou quelque autre personne que ce puisse être, ne fut-ce qu'un enfant à la mammelle, dont le deüil est encore récent. Ils ne courent pas un moindre risque, si leur âge, leur physionomie & leur caractére ne plaisent pas, & font craindre qu'on n'en retirera pas de grands services, si on les donne à certaines Mégéres, lesquelles se font un plaisir de leur inhumanité : ou bien si on les applique à des Cabanes pauvres, qui ne soient pas en état de reconnoître le présent, de nourrir & d'habiller l'esclave. Les Jésuites ont sauvé plusieurs de ces malheureuses victimes, qu'ils ont retirez des feux de ces Barbares, en fournissant les présens nécessaires pour leur conservation.

Leur sort est bien-tôt décidé, si les personnes à qui ils sont donnez, se trouvent dans le Village. Mais si elles sont absentes, ces infortunez vivent jusqu'à leur retour dans une cruelle incertitude entre la vie & la mort. On leur donne néanmoins une liberté raisonnable ; ils ne sont ni liez, ni enchaînez, on les entretient dans l'espérance de la vie, & on se contente de veiller à ce qu'ils ne puissent pas s'enfuïr. Souvent pour les tranquilliser, & pour les tromper mieux, on leur laisse ignorer dans ces occasions à qui ils ont été donnez.

Fin du Tome troisiéme.

E724
L164m
V.3
c.p.1
[R]